

?

Et si je lui faisais une surprise ?
Je me décide, elle ne m'attend pas, c'est la récré, je vais aller la rejoindre.
Elle sera sûrement ravie.
D'un pas joyeux et léger, je me dirige vers sa salle de cours.
Et...

Je la vois.
Avec un autre.
Le choc est trop fort. La peine est trop lourde.
Je sens que quelque chose se casse, se brise en moi. Mon cœur ? Ma vie ? Mes idéaux ? Mon amour ?
Non, mes yeux.
Une formidable douleur grandit.
Ils se tournent vers moi.
Je vois son visage, peinée. Elle sait que j'ai compris. Assimilé la terrible vérité : c'était fini.
Et j'ai crié.
Crié de douleur.
Autour de moi, les gens commencent à accourir. Mais il est trop tard. Le traumatisme vient d'atteindre mes rétines, dans un cri terrifiant de douleur, telle Mary Pierce lors de l'ultime match de sa carrière, terminé par une blessure qui lui a arraché la gorge d'hurlements.
J'ai hurlé.
Dernière vision pleine et complète. Avant que des points blancs emplissent ma vue, et que je tombe sous la douleur.
J'ai perdu connaissance.
BOUM !

Réveil.

Le noir total.

Je n'entends rien. Je ne sens rien. Je ne vois rien.

Suis-je mort ?

Est-ce cela l'au-delà, ce noir terrifiant, sans aucune sensation, sans vision, sans ouïe ? Alors les peureux de l'au-delà avaient raison, il n'y a rien après la mort, on n'est plus qu'une pensée ?

Non, mon coeur bat !

C'est déjà cela de gagné.

Mais ou suis-je ? Que m'est il arrivé ?

Je commence à sentir comme une chape de béton, qui me paralyse le corps, et surtout le visage, m'empêchant de bouger.

Suis-je telle une momie ?

J'essaie désespérément de bouger, de sentir mes muscles, mais rien ne vient.

Suis-je paralysé ?

Le temps n'a plus d'importance, que sont les secondes, les minutes, que sont mes sens ? Je ne suis plus rien, sinon une pensée. Jamais la phrase de Descartes, que je venais d'étudier en cours de philosophie, je « je pense, je suis », n'avait été aussi vraie. Je ne suis plus qu'une pensée.

Les locked-in-syndrom, eux, au moins, ils ont la chance de voir, et de s'exprimer via des clignements d'yeux. Mais là, dans mon état, qui peut m'entendre ? Si j'essaie de crier, de parler, de bouger, de voir, rien ne vient.

Je suis dans la pire prison qui soit, bien pire que les cellules qui elles, font 9metres carrés : Mon corps ! Certes, ma cellule n'a pas de limite, mais elle n'a aucun relief, aucun aspect, aucune beauté, aucun attrait.

Au secours !

Hé !

Je vais y arriver, je dois me concentrer, je vais peut être finir par bouger. Allez, je me focalise sur mes doigts. Gnniiiiiiiiiiiiiiii !!!!!!!

Non, j'ai beau tout essayer, je ne ressens rien, et rien ne bouge.

Ppppppffffffffff...

Comme le temps est long.

Quel jour sommes nous ? Quelle heure ? Y'a-t-il quelqu'un à coté de moi ? Que s'est il passé après que je sois tombé dans les pommes ? Où suis-je ? Quel sera mon avenir ?

Putain, si y'a un Dieu sur cette putain de Terre, aide moi !

Oooooooooohhhhhhhhhhhhhhhhh !

Y'a quelqu'un ?

Le seigneur, si je dois passer le reste de ma vie comme ça, je préfère crever, laisse moi crever, je sais pas moi, mais fais quelque chose, laisse moi mourir.

Comme si j'avais été entendu, la douleur est revenue, énorme, fulgurante, géante, haletante.

Et là, je n'ai pu que crier.

Aaaaaaaaaaaaaahhhhhhhhhhhhhhhhhhhhh !!!!!

Des pas.

Quelqu'un vient.

Je le sens bouger près de moi, mais ou ? A gauche, à droite, au dessus ? Que dit il ? Ma douleur, ce poids de plusieurs tonnes qui écrase mon corps, m'empêche de le savoir.

Et puis il s'en va, et je sens le produit salvateur rentrer en moi.

La douleur s'apaise.

Je perds connaissance, de nouveau.

Entracte.

Elle s'appelait Laetitia.

Je l'ai aimé, infiniment, je lui ai tout donné, et elle, qu'a-t-elle fait ? Elle est sortie avec ce mec de sa classe, à mon nez et à ma barbe ! Quelle joie d'être un cocu...

Ca avait pourtant bien commencé.

Deux ans plus tôt, en classe de seconde.

Cours de maths, le premier, il fallait se mettre deux par deux pour faire des exercices notés.

J'ai fais équipe avec elle, que je n'avais jamais remarqué avant, et tel un coup de foudre, nous nous sommes tout de suite entendus.

Tout le reste de la classe l'a vu, et ils ont décidé de nous mettre ensemble, de jouer les entremetteurs.

Au bout d'un mois, ce qui devait arriver arriva, je lui ai demandé de sortir avec moi, et nous nous sommes embrassés, mon premier vrai baiser, son premier également.

Nous étions beaux, innocent, notre premier vrai amour, notre première relation.

Je me rappelle la Saint-Valentin, quand nous sommes allés voir le fameux film Titanic, le fameux phénomène.

Et le soir venu, nous avons fait l'amour.

Je ne devais pas être porté sur la chose, mais je n'ai pas vraiment ressenti grand-chose, c'était pour moi très mécanique, je ne vivais pas du tout cette extase dont tout le monde parle. Jouir, oui, mais quand à l'orgasme proprement dit, le grand truc, ce qui chamboule complètement...pas une miette.

Ca n'a pas empêché de passer deux années merveilleuses.

Ensemble en seconde et en classe de première, nous avons fini séparés pour la terminale, je suis passé dans la terminale littéraire des options « anglais renforcé », elle est passé dans la terminale littéraire des « option maths ».

C'est sans doute là que la relation a changé, mais l'amour rend aveugle, je ne voulais pas voir ce changement.

On se voyait presque tous les jours, à chaque heure de cours, en récré, après les cours, on bossait les devoirs ensemble. On ne pouvait pas faire plus fusionnels.

On nous parlait déjà mariage, nous étions les deux modèles du lycée, le petit couple que tous rêvaient d'être.

Jusqu'à la terminale.

Plus le même planning, plus ensembles en cours, plus forcément en récré ensemble. Je voyais plus souvent mes potes, elle les siennes. Deux roses qui se détachent lentement, sans s'en rendre compte.

Et puis elle l'a fait, elle m'a manifestement trompé, avec ce connard au QI d'huître, mais hélas plus beau que moi.

Fais chier !

Dure la vie...

Surtout quand on est cloué dans un lit, sans rien à faire, rien à voir, rien à entendre, sinon penser, penser, penser, écouter ses battements de cœur, et penser, dormir, se réveiller, puis crier, puis se rendormir, puis tout recommence.

J'en ai marre de penser !

J'en ai marre de rester un pur esprit.

Je veux être un corps, bouger, manger, pisser, je veux que tout redevienne comme avant.

Si seulement je n'avais pas été là.

A chaque réveil, cette pensée m'obsède, pourquoi fallait il que je sois là et que j'assiste à un tel spectacle ?

Pourquoi ?

Bon, puisque personne ne peut me répondre de toute manière, autant m'occuper, tiens, je vais vous raconter ma vie encore.

Mais attendez que la douleur revienne.

Ah, ça y est !

Je donne l'alerte, encore une fois, en criant.

Et pour la je ne sais combienième fois, l'Homme/la femme vient et me fait m'endormir avec ses bras magiques.

Mon premier amour.

J'avais sept ans. Le début de l'enfance proprement dite.

Le temps de la découverte.

J'arrive en colonie de vacances, dans un centre pour apprendre à faire du poney et du cheval.

Le deuxième jour, il y a un de ces fameux jeux qui font vivre les enfants de notre âge.

L'un après l'autre, une des filles déroule dans leur chambre la liste des prénoms des garçons, et après chaque prénom, les autres répondent par « beurk », ou par « waouh ».

Nous les garçons, écoutons le jugement depuis notre chambre.

Vient mon tour.

« Magnus ? »

« Beurk ! » disent les filles les unes après les autres, et soudain vient un « waouh ! »

Comme nous sommes derrière un mur, je ne sais pas qui a prononcé cette sentence rassurante.

Quel déchirement, quel stress !

Une heure après, nous nous préparons pour partir en activité, et je la sens, elle, qui me regarde, et je sais enfin son identité.

Ni belle ni moche, elle me regarde d'un air énamourée, et je suis comme pétrifié de stupeur devant un tel regard, je me demande si c'est cela l'amour.

Elle me demande simplement si je veux rester à côté d'elle pour la marche « deux par deux ».

J'accepte, déconcerté, l'air intimidé.

Le lendemain, j'étais durant la sortie à côté d'elle, ayant accepté de devenir son camarade de sortie.

Tout le monde nous regardait cette fois, c'était indéniable, j'étais gêné, que croyaient ils ? Qu'on était amoureux ?

Ah, mais non, pas du tout !

Et cette intrépide, cette incroyable, cette étonnante (comment s'appelait elle ? Sylvie, Sylvanie ?

Un prénom comme tel en tout cas) fillette s'est mise à chanter, mais pas n'importe quoi, elle me chantait UNE DECLARATION D'AMOUR !

Oh pu...naisseeeeeeeeeeeeeee !

Je devins tout rouge, les garçons hilares, les filles souriantes.

Quel était le contenu de sa déclaration ?

Ca faisait un truc comme : « J'aime magnuuuuusss, c'est le plus bel homme de ma vieeeee, je voudrais passer toute ma vie avec luiiiiiii, parce que j'aime mmagnnuuss... »

Et puis comme elle ne ressentait pas la même chose de mon côté, elle a finit par me poser LA question, un temps plus tard.

« Tu m'aimes ?

- Non, je t'aime bien, mais je ne suis pas amoureux.
- Pourquoi ? (dépitée).
- Bah...parce que !
- Parce que quoi ?
- Parce que voilà, je ne sais pas ! »

Elle est partie, préparant son plan, diabolique.

A la sortie suivante, deux jours plus tard, elle a finit par m'annoncer « Je t'aime plus, donc t'inquiète pas, je te collerai plus, je te laisse tranquille... »

Et elle est partie jouer avec ses copines, me laissant là, en plan, comme un idiot.

J'étais tranquille certes, mais j'avais fini par m'y faire, qu'elle me colle.

Amoureux, moi ? Oh, non, nonononon !

N'empêche qu'elle me manquait, d'une façon étrange, je me sentais soudain très seul, comme abandonné.

Elle m'a astucieusement laissé mariner.

Et alors, elle est revenue, souriante.

« Bah alors, tu es triste ?

– Non, ça va très bien !

– Si si, tu es tout triste, je te manque, je suis sur, tu m'aimes, donc !

– Euuuhhh... » (je rougis)

Elle sourit, radieuse.

« Je le savais, tu m'aimes ! »

Elle me sauta dans les bras, me faisant tomber par terre de bonheur, m'inondant de bisous sur les joues.

Les autres exultaient « ohhhhhhhhhhhhh, les amoureux ! »

Plus tard, elle me prit encore au dépourvu. Les douches étaient individuelles, des cabines pour filles ou garçons.

Elle me proposa alors « Et si on se lavait ensemble ? »

Et elle m'a entraîné sous la douche quand c'était son tour, personne ne nous a vu.

Et nous nous sommes retrouvés nus, dans le moment le plus surnaturel de ma vie, le plus chaste, le plus mignon.

Nous nous sommes lavés l'un l'autre, sans mauvaise pensée, sans sous entendus, sans quiproquo.

Ma première femme nue. Mes premiers gestes vers une fille, sans érotisme, mais avec cette pointe de douceur juvénile, que les enfants perdent à l'âge de la puberté.

J'étais en train de dépasser mes limites, moi si timide, si effacé, si transparent.

Les derniers jours furent magiques, tendres.

Au moment du départ, sa mère venant la chercher, elle se jeta de nouveau sur moi, me faisant (c'est une habitude) tomber, m'embrassant partout sur les joues.

« C'est lui, lui mon Magnus, mon n'amoureux ».

On se donna nos adresses, se promettant de s'écrire.

Et comme souvent dans les premiers amours, si les premières lettres sont enthousiastes, le temps passant, on oublie, et finalement on ne donne et on n'a plus de nouvelles.

Qu'est elle devenue ?

Je ne m'inquiète pas pour elle, elle doit être restée cette femme intrépide et incroyable....

Je m'inquiète plutôt pour moi !

Toujours là, piégé, enfermé, emprisonné.

Pas de porte de sortie, pas d'issue de secours, pas de remède, pas d'échappatoire.

A l'aide !

Vous m'entendez ?

Bouddha, Krishna, les saints, les anges, les séraphins, Marie, Joseph, écoutez moi, je suis sur que vous lisez dans les pensées, y'a rien que vous pouvez faire ?

Je vous promets, je vous jure, de devenir quelqu'un d'exceptionnel, de prier, de faire CE QUE VOUS VOULEZ, si seulement vous me sortez de là....

Je vous en supplie !

Je veux juste avoir l'œil ouvert, seulement cligner des yeux et ainsi pouvoir être compris.

- Pourquoi tu m'as menti ? Pourquoi il ne veut pas me rencontrer ? Je...
- Ca arrivera bientôt, je te le promets.

Entre temps, elle l'a appelé, et il n'a pas voulu me rencontrer. Je n'en ai rien su de cet appel.

Le lendemain soir, elle me prit encore au dépourvu. Elle me raconta qu'il était bel et bien mort, que ma sœur n'était pas ma sœur mais ma demi-sœur, mais que cela ne faisait aucune différence, car nous avons simplement un père différent. Elle m'expliqua que mon père et elle étaient collègues, et que quand elle est tombée enceinte, elle est partie, et il est mort d'un accident de voiture.

Quel chamboulement dans le cœur d'un enfant ! Je n'y comprenais plus rien, mon père mort ressuscitait, pour mourir de nouveau. Quelle histoire de mort-vivant, je ne savais plus que croire ! Mort, vraiment ? Ou alors en vie, qui ne voulait pas me voir ? J'ai douté pour la première fois de ma mère, elle qui ne mentait jamais, était un modèle d'honnêteté et de tact, elle venait de révéler son côté maladroit.

Tombée de son piédestal ? La suite devait en prouver la véracité.

Quelques jours après, le téléphone sonna.

C'est, hélas, oh grand hélas, moi qui répondit.

Il devait s'attendre à tomber sur ma mère, pour s'excuser, et proposer de me voir, mais il tomba sur moi, directement.

Aussi gaffeur et maladroit que ma mère, décidemment.

Transcription :

« Allo ?

- Bon...bonjour...C'est toi Magnus ?
- Ou...oui...pourquoi ? Qui êtes vous ?
- Je suis ton père.
- Heuuuu...Quoi ? Mon père il est mort, alors je sais pas ce que vous voulez, mais mon père il est dans une tombe je sais pas dans quel endroit, j'ai même pas de photo de lui, alors si ça vous amuse, pas moi, AU REVOIR ! »

Et j'ai raccroché.

Avec l'impression d'avoir parlé à un mort-vivant, d'être brisé, cassé en mille morceaux. J'étais déstabilisé, anéanti, je ne comprenait plus rien de rien, qui mentait, qui disait la vérité, qui était ce monsieur, qui était mon père ?

Je sortis dans la cour, et je poussais un grand cri.

« Aaaaaaaaaaaaaahhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhh !!! »

Comme les effets de la dernière dose qu'ils m'ont injecté ne semblent pas encore se dissiper, j'en profite, chère conscience, pour continuer à te livrer mes pensées.

Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela. Me trouves tu impudique ? Je veux peut être que toutes ces pensées servent à quelqu'un, si seulement une personne dans l'univers peut entendre mes pensées et pourquoi pas pratiquer la télépathie.

Toi, interlocuteur que je ne connais pas, si tu lis mes pensées ici présentes, je ne sais pas ce que tu en penses, j'espère que je ne t'ennuie pas.

Car moi, je m'emmerde.

Tout juste bon à me remémorer mon passé.

Ca en valait la peine, dix-sept ans de bonheurs et de peines, pour finir cloué sur un lit, sans autre possibilité à faire que penser. Comment font les gens dans le coma ? Ils ont probablement encore moins de chance que moi, car eux ne font que dormir, ne sont pas conscients de ce qui leur arrive ou de leur environnement.

Et encore, n'est ce pas meilleur que ma situation, de passer son temps à rêver ?

Moi, il y a longtemps que je ne rêve plus.

Car quand la réalité est là...

Le rêve s'est arrêté avec la réalité, si froide et si dure.

Ma mère est revenue à la maison, je lui ai expliqué complètement paniqué l'appel que j'avais reçu.

Elle, ma sœur, et ma grand-mère, ont taché de me rassurer.

Elles m'ont encore donné des explications tarabiscotées, du genre « ce n'était peut être qu'un plaisantin » ma mère a donné un coup de fil à mon père, histoire de savoir le fin mot de l'histoire.

Il lui a dit qu'il voulait me voir, et s'est montré surpris qu'elle l'ait fait passer pour mort, il n'espérait pas qu'elle me dise la vérité, mais au moins un moins énorme mensonge.

J'imagine son choc, apprendre qu'il était aux yeux de son fils un homme mort.

La vérité ?

Je ne l'ai su que bien plus tard, de la bouche de ma mamie.

Voici l'histoire d'amour de mes parents.

Enfin, amour...

Ils étaient collègues.

Elle : Eléonore, 30 ans, devenue fonctionnaire comme guide à la Conciergerie de Paris. Une grande brune au regard énigmatique.

Lui : Maximilien, 30 ans aussi, devenu fonctionnaire 3 ans avant elle. Un grand homme au visage fade, que je décrirai comme le sosie presque parfait de Philippe de Villiers.

Qu'est ce qui a réuni ces deux personnes ? L'amour de l'histoire, probablement, il est un fana d'histoire, et plus particulièrement de la révolution française. C'est sa religion.

Maximilien Robespierre est son Dieu. Il tient de lui son prénom. Son propre père est un franc-maçon, un des plus importants de la France, il a déjà écrit un livre sur le sujet, et conçoit une fascination pour ce personnage tout droit issu d'une loge maçonnique. Il a transmis à la perfection l'amour de cette période et du personnage, de la haine de la royauté, de la beauté de l'Etre Suprême. Mon père est il maçon également ? Comme cette chose ne se dit pas, surtout à un non initié, je n'en sais rien. Ses ex portent toutes des noms révolutionnaires, de Charlotte à Marie-Antoinette, toute sa vie tourne autour de ces quatre années d'histoire. Chez lui, les portraits de Robespierre et autres bustes l'emportent sur ceux de Danton, Marat, saint-Just.

Qui a dit que le fils était devenu plus névrosé que le père ?

A-t-elle été fascinée par cet homme qui se prendrait volontiers pour la réincarnation du regretté dictateur, n'ayant pas hésité à envoyer des milliers de gens à la guillotine sur la base de rumeurs ?

Je ne sais pas ce qui l'a attiré en lui. Alors je ne peux que fondre des hypothèses.

Promiscuité du boulot, dialogues intellectuels, passions communes parfois, tout ces facteurs ont du jouer.

Ma demi-sœur, elle, a tout fait pour que leur relation cesse.

En débutant par casser l'argenterie d'époque révolution française quand ils sont allés la présenter à sa mère (beaucoup moins allumée), puis par les empêcher de dormir ensemble (elle avait dix ans, était donc au fait du sujet), faisant scandale sur scandale, crise sur crise, demandant à ma mère de ne plus sortir avec lui, de ne surtout pas l'épouser.

Mais aveuglée par l'amour, elle ne l'écoutait pas.

Et malgré ma sœur, ils ont quand même réussi, heureusement pour moi, à me concevoir.

Tombée enceinte, elle s'est trouvée dans un dilemme.

A cette époque, les fonctionnaires n'avaient pas le droit de fricoter ensemble, tout manquement signifiait le renvoi des deux personnes. Et sa grossesse et leur amour ne risqueraient pas moins que se faire voir, faire douter les autres tôt ou tard.

Elle a donc dit à mon père qu'elle allait demander sa mutation, changer de monument, pour éviter ce risque, et donc d'élever leur enfant sereinement.

Il l'a refusé.

Non, pas la mutation !

Il a demandé à ce qu'elle avorte. C'étaient les débuts de l'avortement légal, il n'y avait plus de mal à le pratiquer.

« C'est lui ou moi ! »

Chantage classique des mecs, mais normal de son point de vue, Robespierre, déjà, n'a probablement jamais connu de femmes, est certainement mort vierge, donc à fortiori n'a jamais eu d'enfant. Dans son entreprise de mimétisme, rien ne collait. J'étais l'erreur inacceptable.

Encore une fois, heureusement pour moi, le plus chanceux de tous les fœtus, elle m'a choisi MOI, et elle a ouvert les yeux, et a écouté ma demi-sœur, Estelle, qui elle le voyait tel qu'il était, et l'a envoyé se faire foutre.

De plus, elle l'a envoyé chier, mais a demandé sa mutation. Puisqu'il disait être incapable de s'occuper d'un enfant, elle l'élèverait entre femmes.

Effrayé par la possibilité de s'occuper d'un bébé, il a accepté, elle est partie, et ne lui a jamais donné de nouvelle, et lui non plus, d'ailleurs.

Jusqu'à ce jour, à mes sept ans.

Dix ans plus tard, je dois ma vie à ce refus, mais comment profiter de la vie dans mon état actuel ?

Tu parles, elle aurait mieux fait de se faire avorter.

Tiens, il y a de l'agitation dans l'air, autour de moi.

OH !

On me soulève !

On me porte !

Je suis mis sur ce qui semble être une chaise roulante.

Ou m'emmène t'on ?

Je suis toujours aussi groggy, KO, mais j'entends plus distinctement ce qui se dit.

On m'emmène dans une salle, me colle les yeux contre deux grands appareils que je sens au toucher, et enfin, une voix se fait entendre.

« OUVRE LES YEUX ! »

Comme si mes paupières pesaient des tonnes, je lutte, mais j'y parviens, j'ouvre enfin les yeux...

Pour ne RIEN voir.

Sinon une soupe, de couleurs et de lumière, comme si l'intérieur de mes yeux avaient explosé, et que je ne voyais que tout sous forme de soupe, comme regarder une déchetterie, on en distingue rien de particulier, tout est éparpillé, impossible à définir, c'est du n'importe quoi.

Je ne vois rien, sinon cette « soupe », j'entends les médecins se décrire mes déchirures à l'intérieur des yeux, j'entends l'un en train de faire un dessin, de mes yeux j'en suis certain.

Décollement de la rétine, déchirement de ceci, décalage de cela, je ne me rappelle plus la longue liste de tout ce qui était cassé dans mes yeux.

Et je l'entends.

Ma mère est là, elle leur pose des questions.

« Comment est ce que c'est arrivé ?

- Normalement, de telles choses ne proviennent qu'à la vieillesse, après 75 ans, et à la suite d'un énorme traumatisme. Un cas comme celui-ci est très rare, il combine les facteurs de... »

J'ai du mal à assimiler la suite, cela doit faire tellement longtemps que je n'ai rien entendu, j'ai comme du mal à exercer cette capacité naturelle.

Combien de temps s'est écoulé depuis que je suis à l'hôpital ? Quelques jours, une semaine ? Le temps me semble tellement étiré, dans mon état, je n'ai plus conscience du temps réel.

Avant qu'ils me ramènent dans ma chambre, j'entends la sentence finale, terrible.

« NORMALEMENT, UN TEL ACCIDENT DEVRAIT ETRE OPERE SINON LE JOUR MEME, AU PIRE LE LENDEMAIN, MAIS FAUTE DE PLACE ET DE CHIRURGIENS DISPONIBLES (NOUS NE SOMMES QUE 3 A POUVOIR L'OPERER), LA SEULE DATE DISPONIBLE EST DANS 3 SEMAINES. »

3 semaines pour un truc qui devrait être opéré en urgence ?

Connard ! Fils de pute ! Si je pouvais, je t'arracherai tes propres yeux de mes mains, et là il n'y aura pas de date disponible pour te les remettre ! Qui me soignera des séquelles, qui j'en suis persuadé ne tarderont pas, vu le temps d'attente ?

J'emmerde la médecine.

Je suis une victime désignée du manque de chirurgien qualifié dans les hôpitaux, des 35 heures, des congés, du manque de place disponible vu le nombre de gens à opérer, je suis sur liste d'attente, urgence ou pas, il y a d'autres urgents à opérer avant moi. Et la vue, ce n'est pas urgent ?

Bien sur, je suis égoïste, il doit y avoir beaucoup de petits vieux et de petites vieilles qui attendent depuis un temps identique une opération tout aussi urgente, si ce n'est plus.

Mais bon, ça m'énerve !

Qu'ai-je fais pour mériter pareil traitement ?

Oui, qu'ai-je fais...

Pour supporter pareil papa.

Les choses se sont arrangées, et un rendez-vous a été organisé, pour que je voie enfin mon père.

Comme tous les enfants, j'ai tenté de me rassurer jusqu'à l'échéance, en me disant qu'il n'était peut-être pas aussi nul, et qu'il rattraperait la temps perdu.

La veille de ce dimanche, jour J qui se faisait attendre, j'ai enchaîné sur la vision de « Un nouvel espoir » et « L'empire contre-attaque », les deux premiers volets de Star Wars.

Je suis tombé sur la fameuse scène, culte, de la trilogie, quand Dark Vador annonce à Luke qu'il est son père, ce dernier se lamente, et préfère se jeter dans le vide au lieu de rejoindre le côté obscur.

Quand il a asséné la fameuse phrase, j'ai tremblé, c'était au mot près identique à ce coup de téléphone qui m'a marqué.

J'ai compris le signe, que je serai déçu.

Je n'ai pas été déçu.

J'ai été ENORMEMENT déçu.

Ma mère me dit « Il arrive ! »

A ce moment là, je souris encore, je suis encore le petit enfant innocent et pur.

Ce sourire s'est vite effacé.

Je l'ai vu arriver, et si j'avais pu décrocher la mâchoire par terre d'hébétude, de dépit, de désarroi, de déception.

Il n'était pas du tout comme je l'avais imaginé.

Un homme guindé, coincé, dans son costume usé, cheveux gras, peau grêlée par les cicatrices d'acné juvénile.

Vous voyez De Villiers, sa manière de se tenir, de parler, de regarder, d'agir ? Tout ce que je déteste, et c'est exactement ce que je trouvais chez lui.

Quelle horreur !

Quel...moche ? J'avais honte de le réaliser, mais oui, je le trouvais moche, laid, hideux. J'étais dépité, j'avais « mon » Dark Vador en face, certes il n'avait pas de masque, mais son visage, j'aurai vraiment préféré qu'il en porte un, pour cacher son maintien si gauche, ses gestes si maladroits, sa voix si insupportable. Rien pour lui « sauver la face ».

Je compris alors ma mère, pourquoi elle l'avait quitté, mais ce que je ne comprenais pas, c'est comment ils avaient pu s'aimer.

Son cadeau de bienvenue ?

J'avais sept ans, faites le calcul, nous étions donc en 1989, soit ni plus ni moins que le bicentenaire de la révolution française, de l'évènement le plus important de mon père ! Je ne pouvais pas le

rencontrer à un pire moment, je l'aurai connu un an plus tard, je n'aurai pas tant souffert, c'est une évidence.

Que m'a-t-il offert, comme cadeau de bienvenue ? Un cadeau adapté à un enfant de sept ans ? Non, mesdames et messieurs, un livre d'Alain Decaux, « La révolution française racontée aux enfants ». J'en avais strictement rien à faire à mon âge de cette période de l'histoire, mais comme ces choses avaient l'air de l'intéresser, le passionner, je l'ai écouté.

Croyez vous qu'il m'a parlé de lui, de sa famille ? Non, pas du tout, durant un après-midi interminable, il n'a fait que de me parler de Louis XVI, de Mirabeau, de guerre franco prussienne, de terreur, de Bastille, etc.

J'avais seulement sept ans, je ne pouvais pas lui dire « ta gueule ! », je ne pouvais pas lui dire « j'en ai rien à foutre ! », mais si j'avais pu, je n'aurai pas hésité.

Il a fini par enfin partir, me laissant avec mes désillusions.

« Mon père est une baltringue », voilà en mot d'adulte ce que je pensais, et donc par analogie, je devenais, puisque son fils, moi-même une baltringue.

Cette malheureuse rencontre aura des répercussions pendant des années. Un après-midi de rien du tout qui m'a pourri la vie.

Je n'aurai jamais voulu le rencontrer, je n'ai pas peur de le dire. J'aurai pu développer un manque, mais mieux vaut l'inconnu et ses mystères que la réalité et la désillusion.

Il n'a jamais compris l'importance de cet instant. Jamais, cet idiot, ce gauche, ce stupide, ce débile, ce Mister Bean, le roi des gaffeurs, le prince des Gastons, héros de la BD mais en plus vieux, et même pas drôle, mais pathétique.

J'avais été élevé par trois femmes, dans un monde de femmes, toutes les trois différentes car de générations opposées mais complémentaires. L'une était assez froide et droite (mamie), l'autre assez cool et zen (maman), la dernière un mélange des deux, n'ayant pas eu de père, elle a eu « la grand-mère comme figure paternelle » (sœur Estelle).

J'étais très heureux de ce monde de femmes, j'en ai acquis une sensibilité très féminine, je ne serais pas qui je suis si je n'avais pas été élevé de cette façon. Je les en remercie.

Il est venu tout gâcher. J'ai cherché une image paternelle pour contrebalancer le monde féminin dans lequel je baignais. Quel père aurai je du rencontrer ?

Tout simplement un homme, un vrai. Avec de la testostérone, de l'assurance, de l'autorité, un pilier sur qui on peut se reposer. Pas un Rambo ni un Rocky, mais quelqu'un qui se démerde, est sur de lui, quelqu'un qui peut assurer un avenir à sa famille et la défendre.

Tout le contraire de mon père !

Il était bien loin de l'homme en général, à croire que Robespierre avait emprunté une machine à voyager dans le temps, se retrouvant complètement décalé dans notre époque. C'est exactement lui. Ne lui parlez surtout pas de choses de notre temps, ils vous parlera Mozart, Beethoven, La Callas, Piaf, Brel, par rapport à son enfance, et enfin et surtout de la révolution, de ce blocage dans sa tête de 1789 à 1794, à croire que le temps et l'espace se sont figés ensuite.

N'essayez pas de le faire changer, il ne comprend rien au monde d'aujourd'hui, pour lui la France reste un pays d'ignares pour avoir osé, o sacrilège, faire guillotiner son Dieu Robespierre.

Je me disais que cette manie lui perdrait, qu'une fois passé 1989, la plus grande année de sa vie, il allait se calmer.

Que nenni, sacrilège, mensonge, tromperie !

Je me suis tapé les reportages télé, le défilé grandiose, les visites en long et en large des lieux révolutionnaires comme la Conciergerie, le Louvre, Versailles, l'exposition temporaire à la Concorde, porter la cocarde d'époque avec le fameux bonnet phrygien. J'ai encore les photos, quelle honte quand je me vois, d'ailleurs sur l'une d'elles, ont voit que j'ai les yeux larmoyants. Que n'ai-je enduré cette année ! Livres, expositions, monuments, concerts, je ne pensais plus qu'au 31 décembre, que cette année se termine et qu'on passe enfin à autre chose.

Mais non, je fantasmais. C'était loin d'être fini.

Comme est loin d'être fini cette période de prison intérieure.
Ca fait combien d'années, trois semaines, en temps intérieur, étiré, et beaucoup plus long ?
Une éternité !
Oh lala ! Trois semaines à penser, c'est trop long.
Il faut que je fasse quelque chose.
Il doit SE PASSER QUELQUE CHOSE !
J'attends.

...
Bon alors je résume.
Je suis dans le noir.
Je ne vois rien, je n'entends rien, je ne sens rien.
Cet espace noir n'a aucune limite.
Illimité, infini, ce noir est rien, mais en ce sens, il est tout. Le noir que je vois n'est rien, mais il est tout ce que je vois. Le noir est illimité, infini.
Et là, les associations d'idées sont arrivés, rapides comme l'éclair.
Dieu est infini, illimité. Le noir autour de moi est infini, illimité. Donc Dieu est ce noir, donc je vois Dieu.

JE LE VOIS, MAIS JE SUIS AUSSI DEDANS !

Comme si une porte s'était ouverte, une immense vibration a emplis mon corps, et j'ai fais comme une plongée intérieure.

Les gens dans le coma racontent après s'être réveillés avoir ouvert la « boîte noire », toutes leurs pensées inconscientes.

C'est plus ou moins se qui s'est passé. C'était comme si je tombais dans un puits sans fond, un noir terrible, effrayant, constitué de toutes mes pensées négatives, inconscientes, refoulés, secrètes.

Je me vis en train de frapper mon père, à sept ans. Je me vis le tuer. Je me sentis dire à ma mère que je la détestais pour m'avoir menti, que je ne l'avais jamais oublié, qu'elle n'aurait pas du jouer avec mes sentiments. Je me vis engueuler mon ex, lui dire tout le mal qu'elle méritait d'entendre pour m'avoir trompé et menti elle aussi. J'évacuais toute ma rage, ma haine, ma négativité, ce puits semblait ne pas avoir de fin.

Plongeais je en enfer ?

L'enfer des non-dits, des actes manqués, des lapsus, de la violence contenue, des fantasmes, des frustrations, de la violence, de la noirceur, le coté obscur de moi-même, vu enfin au grand jour, et plus seulement dans des cauchemars.

Je me voyais enfin totalement, tel que j'étais...

Non, je n'étais pas que tous ces aspects !

Il y avait aussi du bien en moi, je devais chasser cette boîte noire, l'éclairer de ma propre lumière, et donc la faire disparaître ou la repousser le plus loin possible.

Et j'ai entendu, comme un « son sans son », une « voix sans voix », comme si quelqu'un avait parlé dans mon cœur et dans mon âme, qui l'entendaient sans que l'oreille ne le décrypte. Comme si je recevais le message électrique en forme brute et que je le comprenais, sans avoir besoin de mettre un bruit dessus par l'intermédiaire des oreilles.

Cette voix sans voix, m'a « dis sans le dire », de manière intérieure, innée, télépathique, comme si je recevais un fax :

« Je suis là ! »

« Qui est là ? », ai-je pensé.

Et au fond de ce puits noir, horrible, je vis une lumière, mais sans la voir, encore une fois. Une lumière qui illuminais ma propre lumière intérieure.

Je me rapproche de cette lumière, que je dois mettre avec un grand I, c'était LA Lumière, qui éclairait sans éclairer, qui me réchauffais sans réchauffer.

« **Je suis.** »

« Qui es tu ? »

Veux tu M'expérimenter ?

« OUI ! »

Et j'ai été comme propulsé dans ce que j'appelle « ? »

A l'intérieur, je me suis alors fondu dans la Lumière.

Comme si mon Moi s'étirait à l'infini, sans limite, partout, tout le temps.

En même temps que je perdais mon individualité, ce petit moi en tant que Magnus, je gagnais la totalité, je devenais rien, je perdais mon unicité, mais je devenais tout l'univers, je gagnais l'infini, l'illimité, mais je pouvais de moins en moins me définir, je devenais comme une poussière qui aspire l'aspirateur : elle reste de moins en moins poussière, comme elle devient toutes les poussières qui existent. Et puis elle finit par devenir l'aspirateur, cesse d'être poussière.

C'est ce qui m'est arrivé, dans cet instant, j'étais Tout ce qui existe, j'étais Dieu, j'étais sans temps, sans pensée, je n'étais plus rien en particulier, Magnus n'étais plus rien, mon environnement, mon passé, ma famille, ma personnalité, mon ego, toutes ces choses relatives n'étaient plus.

J'étais Moi/Tout/Rien/l'Univers/le Vide/le Bien/le Mal/l'Amour/la Haine/Rien de particulier/

Tout en même temps/le Passé/le Futur/Ici/Maintenant/Ailleurs.

J'étais le Dieu, le Parfait, le 10, c'est-à-dire l'unions du 1, le Tout, la Matière, le Bien, l'Amour, avec le 0, le Rien, le Vide, le mal, la Haine.

Et j'ai/Il/Nous/Personne ai/a/avons parlé, mais sans utilisé de mot, comme si je téléchargeais le contenu de l'univers dans le disque dur de mon cerveau, et que je le traduisais en mots, idées, pensées, paroles, par l'intermédiaire du petit moi/Magnus. Voici ce que j'ai « vu », « entendu », « senti », mais je le répète, sans les sens, mais AU DELA.

J'ai nommé cette expérience « Qui suis-je ? », j'ai essayé de traduire en mot le mieux possible, mais traduire, c'est forcément interpréter, donc modifier. L'Univers est né en moi, j'ai vécu cet Univers en totalité, du début à la fin.

En voilà le contenu...

Lire Qui suis-je ?

Réveil.

Je suis dans la salle de réveil, complètement sonné, assommé.

Je ressens une immense souffrance, au niveau des yeux, et particulièrement à l'œil gauche, comme si quelque chose me faisait souffrir à l'intérieur.

Je ressens mon corps, un peu moins lourd qu'auparavant. Comprenez qu'au lieu de peser cent tonnes comme auparavant, il n'en pesait plus qu'une.

Je revois enfin, mais je déchanté très vite. C'est comme si chaque chose que je vois me tombe dessus, j'ai immédiatement l'impression que le plafond est en train de me tomber, comme s'il allait se détacher, de même que l'infirmier, les ustensiles, tout ce qui est autour de moi. Figé, je ne peux montrer la peur qui m'enserme mentalement.

L'infirmier me demande alors « Quelle est votre douleur, de 1 à 10 ? » Et mon premier mot, je prononce le chiffre de Dieu, que j'avais pu expérimenter, je murmure difficilement « 10 », avant qu'il fasse sa piqûre, et que je me rendorme.

Je suis revenu à moi, si l'on peut dire, je suis redevenu Magnus, et seulement moi-même. Je n'entends plus les commentaires de ce Moi-Univers, les données de ce que j'ai téléchargé dans la Lumière sont toujours là, je n'ai rien oublié, tant mieux. Aurai je un jour la force d'écrire toutes ces inepties apparentes ? Tout s'est-il déroulé comme cela ? Le Dieu des religions est-il un extraterrestre ? Suis-je celui qui est destiné à partir vers le pôle nord, et subir l'entraînement en vue de ni plus ni moins partir à la rencontre de l'Absolu ? Je ne le pense pas, mon destin est plus celui de l'éveilleur, celui qui allume la mèche, mais je ne suis pas un sauveur, je vais juste poser la bombe de la vérité, au destin de la faire exploser. Je ne sais pas si ce que j'ai expérimenté est réel, si le futur que j'ai vu va arriver, tout ce que je sais, c'est que même si je n'ai vu que ce que je voulais voir dans cette Lumière, je n'en ai pas moins vu ma vérité, qui n'est peut-être pas LA Vérité, car j'ai du traduire les données de la Lumière avec mes propres pensées, mon propre ressenti, mon propre Moi. Dans cette union d'Amour avec l'Univers, j'étais uni avec lui, je ne pouvais ni me distinguer, ni le distinguer Lui, nous étions confondus.

Je nomme cette expérience, le « $1+1=3$ ».

Enfin les effets plus lourds des anesthésiants en tout genre s'estompent, et je sens enfin mon corps, je me sens léger.

Enfin, sauf au niveau du visage, ils m'ont mis un bandage autour des yeux pour éviter que je me touche les yeux et qu'ils soient infectés. Je suis donc provisoirement aveugle, mais oh grande nouveauté, je peux désormais bouger, parler, sentir, entendre, goûter les aliments, et tant pis si je fais tout avec une lenteur de tortue, de paresseux, de vieux croulant.

J'ai encore besoin de me reposer, j'ai si mal au visage, aux yeux, comme si une aiguille me perforait l'œil gauche, et des décharges électriques l'œil droit.

Le lendemain, ils m'enlèvent mon bandage, et me posent une sorte de cache sur l'œil gauche, je ne vois qu'à travers quelques petits trous perforés.

De l'œil droit, je vois « assez bien », mais très flou, mais du côté gauche, je ne vois pratiquement, et le pire, dès que j'ai les deux yeux ouverts, ce fameux effet 3D de la veille me reprend, comme si tout me fonçait dessus, comme si tout se décrochait, allait foncer vers moi, murs, plafonds, gens, armoires, lits, chaises.

Je préfère prendre la précaution de garder mon œil gauche fermé pour arrêter ce phénomène.

Je vais au bureau du médecin, que je vois enfin pour la première fois, pour la visite post opératoire.

Et j'entends la nouvelle sentence.

« VOTRE ŒIL DROIT A BIEN SUPPORTÉ L'OPERATION, VOUS RECUPEREZ PEUT ÊTRE TROIS DIXIÈMES DE VISION TRÈS RAPIDEMENT, ET CELA SE CORRIGERA AVEC DES LENTILLES. MAIS IL Y A EU QUELQUES COMPLICTIONS AVEC VOTRE ŒIL GAUCHE, NOUS AVONS ÊTE OBLIGÉ DE POSER UNE EPONGE DANS VOTRE ŒIL...

- Une éponge ? C'est quoi ça ? (dur de faire sortir un chirurgien de son jargon médical)

- C'EST COMME UNE...VIS...DANS VOTRE ŒIL. VOUS LA GARDEREZ PROBABLEMENT TOUT VOTRE VIE, A MOINS D'ENTAMER UNE SERIE DE LASERS, ET DANS VONGT ANS VOTRE...VIS...SERA PEUT ETRE SUFFISAMMENT SORTIE POUR QUE NOUS ENVISAGIONS DE L'ENLEVER.

- Pourquoi vous m'avez mis ça ?

- COMPRENEZ BIEN QUE VOTRE ŒIL GAUCHE NE TIENT QU'À UN FIL. LES CELLULES DANS VOTRE ŒIL SE FIXENT, SE REPARENT, MAIS TRES LENTEMENT. VOUS GARDEREZ JUSTE LA CAPACITE DE VOIR, SOIT QUELQUES CENTIEMES, ET SANS CETTE...VIS...VOUS GAGNEREZ PEUT ETRE UN DIXIEME AU MAXIMUM.

- Donc ces lasers...ils ne servent à rien, ou presque. Mais je ne veux pas rester avec ça dans l'œil. Ca fait trop mal.

- ...

- Il n'y a rien à faire ? Vraiment ?

- VOUS DEVEZ SAVOIR QUE VOUS AVEZ BIEN FAILLI RESTER DEFINITIVEMENT AVEUGLE, OU PERDRE CET ŒIL.

(Oui, c'est cela, vante toi, j'ai mon œil gauche sauvé certes, mais à quel prix !)

- Et pour la vue, pourquoi je vois en 3D ?

- POUR LE FIL, VOUS FINIREZ PAR VOUS Y HABITUER. QUAND À VOTE VUE, LA DIFFERENCE DE VISION ENTRE VOS DEUX YEUX EST TROP IMPRTANTE, ET VOUS NE POURREZ PAS Y METTRE DE LENTILLE, ALORS VOUS DEVREZ SUIVRE UNE PETITE REEDUCATION, REAPPRENDRE A VOIR, POUR QUE CET EFFET PASSE.

- ... »

Il fallait m'y faire ! Il en a de bonnes, lui !

J'avais perdu cet Absolu, auquel je m'étais uni, j'avais perdu celle que j'aimais, et maintenant je me retrouvais avec un œil pourri, avec une vision 3D qu'il faudrait sans cesse corriger par des exercices ou autres.

Finalement, j'étais mieux dans mon état précédent, quand je ne sentais ni mon corps, ni me sens, que je ne voyais rien ni personne. Cruelle désillusion ! Comme quoi, on désire toujours ce que l'on n'a pas, j'étais une momie, je voulais bouger, marcher, voir, parler, et maintenant que j'avais toutes ces aptitudes en tout ou partie, je voulais retrouver la béatitude d'antan.

Personne ne pourrait me rendre ma vie d'avant cet accident. Jamais je ne verrai bien, jamais je ne redeviendrai le Magnus que j'étais, cette expérience de trois semaines, mais qui m'a semblé durer des milliers d'années, me marquera à tout jamais. Je ne pourrai pas faire de croix dessus.

Il y a toujours des choses dont on ne peut pas faire de croix dessus. Les meilleures comme les pires. A ma naissance, nous habitions à la basilique de Saint-Denis, j'avais la chance que ma grand-mère y soit guide et gardienne. Nous avions un un merveilleux jardin, une très belle maison de fonction. Que demander de plus ?

Ma mère, ayant quitté la Conciergerie, elle y travaillait également comme guide.

Puis pour s'occuper de moi, jouer le rôle du père comme elle l'avait fait avec ma demi-sœur, ma grand-mère prit sa retraite, et ma mère devint ainsi la gardienne en titre. On n'avait pas besoin d'argent, on ne payait pas de loyer, la vie était donc paisible et la meilleure possible.

Mais les trois femmes de ma vie décidèrent de changer d'air.

Justement, le destin a suivi, et ma mère s'est vu proposer un logement de fonction et le travail de guide au château de Vincennes. Pour mes trois ans, nous avons déménagé.

Je revois encore les photos, nos sourires, nous étions les plus heureux de la Terre, que demander de plus ? Un pavillon 5 pièces, dans une cour gigantesque, dans une enceinte encore plus grande, et au pied du plus ancien donjon médiéval, encore debout, et le plus haut d'Europe.

Quel terrain de jeu !

Imaginez un peu, cinquante pièces, rien que pour moi, une fois la dernière visite guidée terminée, avec mes « grosses clés ».

J'étais le plus joyeux des enfants, je vivais un rêve éveillé, de plus non seulement on ne payait pas de loyer, mais ni l'électricité ni le chauffage, et son salaire était plus important, ainsi on peut dire que notre famille roulait sur l'or, et on en profitait bien.

Des restos en veux tu en voilà, des cadeaux, des sorties, des cinés, des vacances, des livres, des jouets, j'avais tout ce dont un garçon puisse vouloir.

Pourri, gâté ?

Non plus, il y avait toujours cette limite que je ne franchissais jamais. Mon vrai bonheur n'était pas dans l'avoir, mais dans l'être. J'étais dans la plus belle maison possible, dans le meilleur château du monde.

Certes, le donjon était très noir, usé par le temps, un air de la fameuse tour du cycle « la tour sombre » de Stephen King, mais j'y étais bien, à mon aise, je laissais aller mon imagination, me prenant tantôt pour le roi Charles V, tantôt pour le roi Louis XIV jeune avec sa cour.

Mais je fus très vite le seul à être encore heureux dans ce lieu.

L'esprit du lieu, le fantôme, l'âme, appelez le/la comme vous voulez, a décidé de nous faire du mal. Mais pour vous expliquer, un peu d'histoire.

Vincennes :

C'était le pavillon de chasse de Saint Louis (Louis IX), il y résidait une grande partie de l'année. On raconte qu'il y avait un chêne sous lequel il y rendait la justice. Mythe, vous vous en doutez. Puis ce pavillon a été abandonné. Il décide de partir pour une nouvelle croisade, et meurt de la peste.

La première victime est Philippe IV le Bel, connu pour avoir arrêté les templiers et avoir subi la malédiction de son maître Jacques de Molay. Ses fils seront les trois rois maudits, connus eux pour n'avoir eu aucun fils. Tous les quatre sont passés par Vincennes, et deux morts à Vincennes ou à la chasse dans les environs du château.

Jusqu'à ce que Charles V, dit « le Sage », lassé de la vie parisienne et du Louvre, décide d'y faire bâtir une plus grande forteresse, plus grande, plus grandiose. Mais il n'y a jamais vécu, le donjon a été terminé peu après sa mort.

Le premier à y avoir habité n'est autre que son fils, Charles VI, connu comme « le fou », et la première victime de l'esprit du lieu. Un jour qu'il revenait de chasse, en sortant du bois, il s'en est prit à ses valets, qu'il a tué les uns après les autres. Il ne se remit jamais de cette crise, et le trône de France passa sous domination anglaise, d'Henry V.

Il faudra attendre la valeureuse Jeanne d'Arc, envoyé par un ange, pour inciter le futur Charles VII à se battre pour reprendre le pouvoir, et le pousser à lui donner des garnisons pour se défaire des anglais.

Henry V fut la nouvelle victime de ce château, et mourut de la peste dans le donjon.

La longue liste ne s'arrête pas là.

Charles IV, après la nuit de la Saint-Barthélemy où des milliers de protestants furent assassinés par décision du roi et de la reine mère Catherine de Médicis, décida de se réfugier dans le donjon, sombra dans la dépression, et mourut de la fièvre. Aucun des fils de Catherine de Médicis ne donna de fils, et la branche des Valois s'éteint donc.

Le dernier roi à y séjourner est Louis XIV jeune en compagnie de la reine mère Anne d'Autriche. Il n'y a vécu que le temps que les travaux de Versailles soient terminés, ayant vécu dans un petit Versailles construit pour son bon vouloir.

Quand aux prisonniers, on notera le marquis de Sade, inventeur du sadisme, qui y a été inspiré de ses écrits, le ministre Fouquet, pour avoir osé faire construire le château de Vaux-le-Vicomte et ainsi avoir voulu rivaliser avec Versailles.

Dans le registre des évènements troublants, on n'oubliera pas de parler de Rousseau, qui sortant de son entrevue avec Diderot, enfermé dans le donjon, a eu à l'entrée du bois une illumination, et en un instant l'idée qui a changé sa vie, celle du contrat social, qui a inspiré la révolution.

Puis plus rien jusqu'en 1900.

Les deux locataires du pavillon édifié au pied du donjon, ont fini dans de tragiques circonstances. Le premier s'est suicidé, le second est resté vingt ans en hôpital psychiatrique.

Mais toutes ces informations, nous ne les savions pas encore.

Nous étions encore sur notre petit nuage...

Ce petit nuage, je n'y suis plus du tout !

Comme la réalité est triste. Quand on ne voit plus rien, tous les souvenirs sont déformés, on voit tout en plus grand, plus beau, plus haut, plus large. Il n'y a plus du tout de perception des tailles, des distances, de la profondeur, tout se confond. Avec ma vision si dérangeante, je préférais garder un œil fermé, et c'est dans un état comateux, limite zombie, que je retournais chez moi, en attente d'un nouveau rendez-vous, de ma rééducation.

Je gardais donc pratiquement tout le temps les yeux fermés, autant chez moi, que les rares fois où je sortais. Comme je détestais les regards des autres, qui me regardaient comme une bête curieuse. Je préférais regarder le sol, dos courbé, car c'est comme si je lisais dans chaque coup d'œil, dans chaque geste, dans chaque mouvement de bouche, dans chaque démarche, ce que pensaient les gens, comme si je lisais en eux comme des livres ouverts.

D'où tirais je cette capacité ?

Elle était tellement déstabilisante que je ne pouvais plus regarder quelqu'un dans les yeux, encore moins en face, c'était comme si j'absorbais ses pensées, son état, son mal être.

Je ne le supportais pas !

Chez moi, ma mère devait me donner tout un tas de calmants durant la journée, pour atténuer la douleur de mon œil gauche, de cette « vis » qui me lançait perpétuellement dans l'œil. Elle s'occupa merveilleusement de moi, je ne sais pas ce que j'aurai fait sans elle, si elle n'aurait pas pris ce congé maladie, aurait joué l'infirmière, pour calmer mon mal et mes caprices.

Tout d'abord, habitué à la sonde, je devais alors manger comme avant, par moi-même, en mâchant les aliments, et les faisant passer par la bouche. Quand on ne l'a pas fait depuis des semaines, c'est plus facile à dire qu'à faire.

De plus, je ne voulais que dormir, j'étais assommé, je ne voulais rien faire, je me négligeais, tant au niveau de l'hygiène qu'au niveau alimentaire, me faire manger était un supplice.

Je perdais donc beaucoup de poids, je dépérissais à « vue d'œil », et je ne m'étais pas regardé dans la glace depuis l'opération.

Le nouveau rendez-vous a eu lieu, on m'a fait supprimer les comprimés de morphine et autres drogues. Cela a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

Comment me passer de ce dont ont m'avait sevré, gavé, pendant presque deux mois ? J'étais drogué, j'en voulais plus, encore plus, et ils décidaient de ne plus m'en donner !

Je fis de plus en plus de caprices, refusant de manger, de marcher, de bouger, de me laver, de me nettoyer l'œil tout seul.

La situation était devenue critique.

Il fallut un coup de pouce de « ? » pour me sauver la vie.

Un matin, j'entendis sans entendre, je vis sans voir, intérieurement, un cri venu comme de l'univers tout entier.

« Regarde toi dans une glace ! »

Je refusais, Il/Elle se fit plus insistant.

« Tu vas te lever, aller dans ta salle de bains, et te regarder dans une glace ! »

Cette phrase, ce fax imprimé dans mon esprit, était claire, nette et précise. Je me sentis commandé, mais j'ai obéi, comme si mes membres ne m'appartenaient plus, comme de manière automatique.

Et ce que je vis dans le miroir m'a choqué.

Le sosie de Rocky à la fin d'un combat, l'extrême maigreur en plus. Je ne m'e sortirais pas tout seul, je le savais, il faudrait que je me fasse hospitaliser une seconde fois...

Ou je devrais dire troisième fois.

Ma première hospitalisation eu lieu un mois après avoir connu mon père, cette baltringue.

La déception de la rencontre a fait que j'ai comme, par le pouvoir de mon esprit, refusé ma fonction d'homme. Tout garçon a besoin d'un modèle à copier, en général c'est son père, pour savoir ce qu'est un homme, comment il doit se comporter. Mais comment s'identifier, se construire en tant qu'homme, avec une lavette, une femmelette pareille ?

La conséquence ne se fit pas attendre, je ne pouvais plus pisser ni me décalotter. Il est normal que c'est dans ce qui faisait de moi un homme que les problèmes ont eu lieu. Ne pouvant plus me décalotter, mon « engin » me faisait souffrir, et quand il fallait « aller au toilette, je ne pouvais pas faire, sinon à la fin quand tout se relâche quand on ne peut plus se retenir.

A l'école, je passais ainsi trente minutes aux toilettes chaque jour, et le reste du temps me dandinant, attendant le moment judicieux pour y aller, ni trop tôt ni trop tard.

Trois fois, peut être plus, je ne me souviens pas exactement tant l'évoquer me fait honte, j'ai fais dans ma culotte, heureusement aucun écolier ou camarade de classe ne s'est rendu compte de quoi que ce soit. Les infirmières et le personnel gardèrent bouche cousue et m'aident au mieux possible.

Ma mère, à qui je ne pouvais rien cacher, me piégea.

« Nous allons voir le médecin », et ainsi elle eut mon consentement. Mais très vite, je vis bien que nous n'allions pas chez le médecin, et j'en ai eu la confirmation en arrivant dans l'hôpital, dépité.

« Tu m'as menti, encore ! »

Jamais deux sans trois, le troisième mensonge en quelques temps, ma mère tombait vraiment dans mon estime.

C'est bien simple, ces trois mensonges ont fait qu'il m'a fallu treize ans pour lui dire « je t'aime », c'était toujours ses questions « tu m'aimes ? », et je lui répondais « oui », mais jamais je ne disais la phrase. Encore maintenant, je la dis rarement, l'enfant qui est en moi lui en veut encore, d'avoir été si nulle, si malhonnête sur ce coup.

J'acceptais le médecin, qui décida de l'opération de mon engin pour le lendemain.

Bizarrement, je n'eus pas si peur que ça, il faut dire je ne savais pas encore ce que c'était qu'une opération. C'est après, quand j'eus encore mal pour pisser les quinze jours suivants, que je compris que l'opération, « c'est bien pendant, puisqu'on dort, mais après, on a malmal ».

En retournant à l'hôpital, j'avais non seulement cette douleur lancinante, mais la douleur de celui qui est en manque. Je voulais mes doses, je voulais dormir, je voulais regrossir aussi, et me passer de ces calmants à jamais, du coup les deux volontés, comme d'un côté la conscience, de l'autre l'inconscience, luttèrent pour la suprématie de mon mental.

J'aurai donné n'importe quoi pour vaincre, effacer temporairement ma souffrance aux yeux. Mais aucun médicament, aussi puissant soit il, ne soigne la dépendance aux médicaments, qui sont une solution de facilité, mais une drogue également, car on ne finit par plus pouvoir s'en passer. J'étais anéanti, lessivé, la douleur effaçait toute la volonté de m'en sortir.

A la pesée : 55 kilos.

A la mesure : 1m82.

Incontestablement un poids critique, on m'admit dans un centre pour « anorexiques ».

Enfin, s'il n'y avait eu que des anorexiques, passe encore. Mais encore au début 2000 (ça a bien changé depuis), il n'y avait pas ou peu de centres avec SEULEMENT des anorexiques. On y mélangeait donc des boulimiques, des déprimés, des toxicos à la drogue ou l'alcool, des femmes battues, violées, et les cas à part. Une sorte de melting-pot donc.

J'ai été envoyé dans un de ces centres fourre-tout.

A priori, les événements ne s'annonçaient pas sous les meilleurs auspices, mais c'était sans compter sur le destin.

Le destin, si méchant, et si gentil ensuite.

Lui qui s'acharne sur moi, et alterne avec des périodes courtes dans lesquelles il me laisse respirer.

Voici la suite du chapitre « père », en ce qui concerne mon passé.

Après 1989, j'espérais être tranquille, et rien n'est arrivé selon mes prévisions.

Il a prit mon silence pour acquiescement, et me parlait de son livre sur Robespierre, qu'il essayait vainement de faire éditer, malgré la somme de livres déjà écrits sur le personnage.

Quand ce n'était pas cette discussion, c'était encore d'autres châteaux, d'autres monuments, d'autres musées, d'autres expositions, d'autres films (les deux films sur la révolution française en vedette, vous vous en doutez).

Et de bien entendu, tout cet apprentissage ne m'intéressait pas le moins du monde.

Mais je me suis vengé en temps voulu.

Il m'a reconnu en 1990, et ainsi il fallait que je choisisse quel nom je voulais porter.

Au tribunal, devant la juge et mes parents, j'ai donc annoncé fièrement que je voulais garder le nom de ma mère.

Vous auriez vu sa tête !

Il a réagit en prince, n'affichant pas trop sa stupeur, mais je savais qu'étant corse, c'était pour lui un camouflet, là bas beaucoup de gens portent ce nom, et c'est pour eux grande fierté, et moi je le refusais, et j'apparaissais fier de garder mon nom banal, sans signification aucune. Comme si j'avais renié la Corse tout entière, en résumé.

En réaction, il vint moins souvent me voir, et puis finalement, il me proposa d'aller voir ma grand-mère paternelle et mes deux oncles de son côté, que je ne connaissais pas.

Quelle découverte !

Mamie paternelle :

Une femme extraordinaire ! Elle m'a bercé de l'histoire de son passé, durant chaque visite, d'année en année, de plus en plus précisément, et je pus reconstruire son passé.

Fille d'un inventeur, elle a été bercée par ses découvertes. D'abord, il a découvert le biplan, mais un autre ayant déposé l'invention quelques heures avant lui, dans la course à l'aviation, il perdit donc de peu le titre.

Mais il n'a pas baissé les bras, et a inventé ce qu'il a appelé « marmite standard », et toute la famille est montée à Aubervilliers monter une affaire, une usine pour la vendre.

Mais, comme l'inventeur du coca-cola, ça n'a pas marché, il n'en a pas beaucoup vendu.

Vous connaissez la suite, l'inventeur du coca-cola vend son invention pour trois fois rien, le nouveau propriétaire rajoute du caramel pour enlever l'aspect vert rebutant, et elle devient la boisson la plus vendue dans le monde.

Dans son cas, c'est pareil, il se fait racheter son invention pour des miettes, le nouveau propriétaire du brevet fait changer le design, et surtout, le nom. Et aujourd'hui, la cocotte minute est l'ustensile de cuisine le plus vendu dans le monde.

Evidemment, lui et ses associés ne s'en sont jamais remis. Ou comment toucher l'Amérique, façon Christophe Colomb, mais c'est le suivant, Amérigo Vespucci, qui découvre le continent et donne son prénom au continent. Les cas sont nombreux, comme Poincaré qui a imaginé la théorie de la relativité, mais c'est Einstein qui l'a mise en équation.

Très vite, Germaine, malgré son nom très campagnard, réussit à se faire un nom à Paris, grâce à sa beauté, et se fit remarquer par un riche héritier d'une famille corse. Ce dernier tomba éperdument amoureux d'elle, l'épousa, lui fit trois enfants, mais il ne put oublier sa nature de dandy coureur de femmes à jamais, et cette maladie finit par le rattraper.

Membre des francs-maçons, il transmet à son fils l'amour de Robespierre, et exerça une fascination sur ce dernier, au détriment de la « mama », ma grand-mère, qui elle préférait le second, et un peu le dernier né.

Cet ascendant lui fut bénéfique, car pendant qu'il se tapait ses maîtresses dans la chambre du haut ou chez une autre, ou encore à l'hôtel, mon père était chargé de surveiller ses arrières, et de dire des absurdités à sa mère, avec l'air le plus naturel du monde pour qu'elle ne se rende compte de rien.

Pas étonnant qu'il soit devenu ce qu'il est aujourd'hui, passer son enfance, son adolescence, à aider son père à tromper sa mère, ce n'est pas ce qui permet un bon équilibre mental et un bon développement, sain et normal.

Mais comme le mensonge ne dure jamais, elle a fini par découvrir le pot aux roses, et a demandé le divorce, et est repartie vivre dans sa ferme normande.

Quand à lui, il est parti à la recherche de « riches poules faisandées », en somme de vieilles dames riches à honorer pour avoir leur argent à leur mort.

Mais il y a toujours une vengeance.

Très riche, multimillionnaire, à soixante-dix ans, il est tombé fou amoureux d'une jeune de vingt ans plus jeune. Et les rôles se sont inversés, il l'a épousé, et jusqu'à la fin de sa vie, c'est elle qui lui a pressuré son argent, et quand il a fini par tomber malade, elle l'a laissé tomber, n'ayant plus d'argent à lui donner également aussi, et il est mort seul, dans sa maison de retraite.

Je l'ai vu quelquefois, c'est vrai qu'il avait ce magnétisme propre aux maîtres, aux gourous, ce n'était pas un important maçon pour rien. Mais à la fin de sa vie, il est tombé sur plus fort que lui, la dernière fois que je l'ai vu, il était ruiné, malade et anéanti, il n'avait plus de sa superbe, de son charisme si caractéristique, c'était redevenu un simple papy.

Je suis allé à son enterrement, l'unique de ma vie pour le moment, et j'ai découvert dans l'église toute une assemblée réunie de francs-maçons. C'était comme se trouver en présence de démons, ils dégageaient une aura négative très forte, ils faisaient tache dans l'église, donnaient un aspect pesant à l'atmosphère.

Je comprends pourquoi je n'ai pas suivi sa voie (et probablement celle de mon père, bien que je pense qu'il ne soit pas monté à un échelon aussi important).

Quand à ma grand-mère, elle s'est occupé du second, le petit dernier étant camionneur, il n'était à la maison que tard dans la rue pour partir tôt le matin.

Elle chérissait son Emmanuel, lui a trouvé une femme par correspondance, a tout organisé, rencontre, mariage, réconciliations, refaisant venir sa femme douze fois. La treizième, elle n'est pas revenue, et a demandé le divorce.

Ma grand-mère n'a pas supporté cet échec de son fils chéri, et elle en est morte, d'une crise cardiaque.

Emmanuel :

Chéri de sa mère, il n'a jamais pu se détacher de son giron. Quand elle est morte, il ne savait plus quoi faire, semblait complètement perdu.

Sur un coup de tête, il décida de jouer au Lotto, comme dernière chance avant de se suicider.

Et il a été entendu, ses numéros sont tombés, et il a gagné 300 000 euro (2 millions de francs).

Il a été sauvé par ce gain, mais ce n'était que provisoire. Encore fallait il savoir le dépenser.

Voiture, cadeaux à tout le village, démission de son travail, mauvais placements bancaires, cd et cassettes par milliers, gadgets, vins, voyages. Rien n'était suffisant, il était possédé par le diable « argent ».

Un jour, il est venu sur Paris, et m'a proposé de le faire passer pour son fils, il voulait me montrer comme « c'est bien d'avoir de l'argent ».

Il m'a emmené à la foire de Paris.

Et j'ai passé le plus vampirisant des moments. Passer pour une famille qui a de l'argent, c'est comme si l'on était fait d'argent, ou d'or, aucun vendeur ne vous regarde normalement, on sent ses yeux pétiller, son cœur battre plus fort, ses manières plus tendres, un sourire plus larges. Quand vous êtes riche, tout le monde, soudain, vous aime, vous sourie, vous envie, vous veut, vous cajole, vous lèche les bottes, et le cul pourquoi pas s'il en faut. C'est une sensation grisante, prenante, mais c'est presque impossible de garder les pieds sur terre.

Lui, il y a longtemps qu'il était en train de voler ! Il croyait que les gens lui parlaient comme ça pour ses beaux yeux, son caractère, mais non, ce qu'ils voyaient, c'étaient ses gains, car il ne pouvait pas s'empêcher d'en parler, ils voyaient ses millions, et non pas lui.

La suite, elle est prévisible.

Complètement ruiné, abandonné de tous, de ses frères comme il ne leur avait rien donné, du village, de ses prétendus amis, comme il n'avait plus rien à offrir.

Et pour avoir été choyé par la mère, il a finalement suivi la voie du père, misérable, ayant perdu ses millions, il est mort étouffé, trop bourré pour recracher ce qu'il avait avalé de travers.

Une mort tout aussi misérable, tué par l'alcool.

Quand au dernier, Alexandre :

Il a lui aussi fait fortune en achetant plusieurs camions, et fondant sa société.

Mais, reproduction oblige, il s'est trouvé une femme intéressée, qui lui a prît son argent. Bourré, il s'est engagé avec son camion dans une voie interdite, le pont en face était trop bas, et son camion a foncé droit dessus sans freiner. Il aurait été coupé en deux si ce qu'il dit être une force ne l'avait pas poussé par terre. Sauvetage provisoire, car il est maintenant incapable de travailler, ayant trop peur de mettre un pied dans un camion, et encore plus incapable de quitter cette femme, qui ne tardera pas à le quitter car ses moyens ne sont pas illimités.

Quelle famille formidable, n'est ce pas ?

Aussi formidable que ce jour d'entrée dans ce centre pour les laissés pour compte.

Je suis arrivé au moment du repas du soir, donc l'infirmière m'a dit de profiter pour aller dans ma chambre, pendant les repas la porte est fermée, afin que les anorexiques ne puissent pas se défilier et sortir.

Je l'a remercié, ait posé mes affaires, et suis arrivé dans le couloir, près de la salle à manger.

Je suis alors tombé sur les trois cas à part.

Et plus précisément sur LUI.

Qui est « LUI » ?

LUI, il n'a pas de prénom, tout le monde l'appelle Titi. C'est la mascotte du service, celui pour qui on fait attention.

Avant de le voir, je gardais l'œil gauche fermé, je regardais le sol, j'avais le dos voûté, je ne voulais plus regarder les gens en face, affronter leurs pensées.

Et je l'ai vu.

Il a changé ma vie, tel un ange gardien. Maintenant que je l'ai vu, je ne peux que difficilement me plaindre.

La scène s'est comme déroulée au ralenti.

J'ai d'abord entendu le geignement. Comme le son que font les zombies du jeu vidéo « Resident Evil ».

Une espèce de « eeeeeuuuuaaaaaarrrrrrrrraaaarrrrrrreeeuu ».

Ce son insupportable a pénétré en moi, plein de douleur, de supplication. Je me suis tourné vers lui, voyant d'abord ses pieds. Il tournait sur lui-même, d'abord deux fois à gauche, puis deux fois à droite. Une régularité d'horloge.

J'ai remonté ma vision. J'ai vu ses bras, atroces, difformes, repliés sur son corps, tremblants.

Et j'ai vu SON VISAGE.

Le croisement entre Elephant Man et une petit gris de Roswell, il n'y a rien d'humain dans ses yeux, rien dans son âme, sinon le mal, il souffre le martyr, il est telle une bête, un monstre, jamais aucun mot, même un son purement humain, ne sortira de sa bouche. Pareil pour ses gestes, pour son comportement.

L'être le plus vide qui doit exister, il a le regard d'un mort, la froideur de la mort, il ne lui manque que la cape noire et la faux, il n'a rien de féminin, rien de masculin, rien d'humain, il est « autre ».

Mais cet « autre » m'a sauvé la vie. J'ai vu le pire qui doit exister, le voir me permet de relativiser. Si je me dis que je ne gagne pas assez, que je n'ai pas la vie que je voudrais, je pense à lui et je suis automatiquement calmé.

Mes yeux se sont grand ouverts, plus jamais je n'ai fermé l'œil gauche, quitte à supporter l'effet 3D jusqu'à ce que je m'entraîne, plus jamais je n'ai regardé par terre, plus jamais je n'ai pas regardé quelqu'un dans les yeux.

Il a été mon médicament.

Grâce à lui, une poussée d'amour de la vie, des autres, est montée en moi. J'ai été comme transformé à son contact, lui tout le contraire d'un ange, mais le semblable d'un démon. Je n'en apprécie que trop ma normalité, je la bénis, je remercie la vie de me permettre de voir, sentir, bouger, entendre, car beaucoup de gens n'ont pas cette chance.

Depuis que je l'ai vu, je suis heureux dès que j'ouvre les yeux, je suis heureux dès que je bouge, dès que je goûte un aliment, dès que j'entends une belle musique. Je profite de cette simplicité, tellement magnifique, ce joyau, dont personne u sinon peu de gens en voient la beauté, la pureté.

Demandez lui, à cet « autre », ce qu'est la Vie, ce qu'est l'Amour ? Il ne saura pas nous répondre, ne nous comprendra pas. Nous, les hommes et les femmes, nous sommes la seule espèce qui connaissons ces concepts. Nous sommes capables de conceptualiser, de penser librement, alors bénissons ce don exceptionnel : NOTRE HUMANITE. Que demander de plus ?

J'en aurai demandé, des choses.

D'abord, à ne pas vivre dans ce château. D'accord, le jour c'était le paradis, mais la nuit, c'était le pire des enfers.

Imaginez, une fois 22h venu, toutes les lumières s'éteindre, et vous retrouver comme écrasé sous cette tour sombre de 50 mètres de haut, sinistre, juste à votre fenêtre.

Et ajoutez y une force, je ne dirai pas un fantôme ni esprit, mais plus une force, une aura, une ambiance, hautement négative.

La première victime dans la famille fut ma mère.

Un soir au tout début après notre arrivée, elle se mit à pousser des cris, des supplications.

« Noooooonnnn, je ne veux pas tomber dans le puiiiitttsss ! »

Moi et ma sœur sommes allés la réveiller, ne comprenant pas ce qui se passait.

Et ces cauchemars continuèrent ainsi chaque nuit.

A bout de force, fatiguée, en manque criant de sommeil, ma mère se décida à dormir avec la radio allumée toute la nuit.

Et cette voix a réussi à neutraliser la présence presque maléfique, déstabilisante, envoûtante.

Mais il/elle, quel qu'il/elle soit, n'en avait pas fini. Il avait perdu une proie, il allait s'acharner sur les autres restantes.

Pas sur ma sœur, qui a trouvé l'homme de sa vie à 16 ans, et aujourd'hui, vingt ans plus tard, est toujours avec lui, mariée, avec deux belles filles à l'avenir prometteur.

Ma sœur, c'est celle qui a tout réussi.

Premier mec dans sa vie, c'est probablement le dernier. Peu de femmes peuvent se targuer d'avoir eu un seul homme dans leur vie, elle est en passe de réussir cet exploit. Vingt ans qu'elle le connaît, quatorze ans qu'ils sont mariés. Elle a eu tous ces diplômes du premier coup, a trouvé du travail très vite.

Quand à son mari, mon beau-frère, Pierre-Yves, c'est la caricature de l'homme parfait. Pourquoi je dis caricature ? Grand, musclé, militaire, propre sur lui, pas un seul défaut. Le prince charmant à a sauce Rambo, faisant saliver toutes les femmes d'envie qu'il croise dans la rue, attirant la jalousie.

Non, ne croyez pas que je sois jaloux de lui. Sa situation professionnelle est son seul talon d'Achille, il est obligé de déménager de caserne en caserne tous les cinq ans, et de partir sur le front si on le lui demande. Il a ainsi eu l'occasion de partir dix mois en Afghanistan à la recherche des talibans, et de réaliser son rêve de gosse, comme tous ces GI qui écoutent « Highway to hell » en boucle dans leurs tanks sur les routes irakiennes, prêts à tirer sur tout ennemi qui se présenterait.

Seule demi-échec de ma sœur : dans l'éducation de ses filles, elle leur a en quelque sorte transmis sa peur de l'échec, et les a rendues dépendantes d'elles, elles ne peuvent pas faire trois pas sans leur mère. C'est le souci de surprotéger ses enfants, certes elles ne tombent pas, mais elles ne font pas leurs propres erreurs, et quand le jour arrive ou il y a une mauvaise note, une bêtise de faite, on dirait que tout le mal du monde est sur leurs épaules, elles sont complètement paniquées.

Oui, je sais, je vous entends, c'est facile de juger, je ne suis pas père, alors je peux parler, je ne ferai pas mieux qu'eux. Mais je n'ai pas cette prétention, si jamais j'ai des enfants (cela m'étonnerais, mais sait on jamais ?), je ne les élèverai pas dans cette dictature dans la dictature de la perfection, je leur apprendrai à faire attention, à être vigilantes, sans que ca devienne une obsession, échouer ou rater quelque chose n'est qu'un passage éphémère, obligé, de la vie, on ne peut jamais tout réussir, je leur apprendrai à être fortes, et je casserai l'oedipe comme quoi il faut trouver un homme qui soit l'exemple du père, et reproduire inconsciemment le schéma familial. Que mes enfants soient libres, je ne veux pas qu'ils fassent ce que je n'ai pas réussi, un enfant n'est pas là pour achever ce que les parents n'ont pas réussi. J'aurai bien sur une idée d'excellence, c'est normal pour son enfant, mais je n'en ferai pas tout la vie, la vie n'est que la vie, elle n'est pas ambition, pouvoir, argent, travail et études, toutes ces choses ne sont que quelques aspects de la vie. Je leur apprendrai à aimer, être aimé, à ne pas avoir peur, à être courageux, à faire la part des choses entre l'être et les apparences. Et surtout, je ferai tout pour qu'elles soient ce qu'elles sont, et pas telles que je voudrais qu'elles soient (ou la société voudrait qu'elles soient, fassent).

Ma sœur et son mari, trop parfaits ? Autant trop de défauts est un défaut, autant ne pas en avoir l'est aussi, car on n'a trop confiance en soi et en son éducation, on n'a plus le recul nécessaire, se disant que forcément, notre éducation fonctionnera. Et c'est le risque de grandes désillusions, car les enfants font toujours ce pourquoi ils sont destinés, et non ce pourquoi nous les destinons.

Ma sœur a été une sœur très gentille, très vite prise de tête en grandissant (elle avait onze ans à ma naissance) avec son envie de toujours faire vite, bien les choses. Cette manie m'a très vite fatigué, comme quoi le mot « demi » accolé à sœur n'est pas inutile, on est pas fait exactement du même moule, et cela se ressent à certains comportements.

Elle a tout réussi. Ou presque.

Et moi je suis en train de tout rater.

Déjà deux mois de cours ratés, en terminale ça ne rate pas. Et je ne sais pas encore quand je vais sortir.

Je suis certes en hospitalisation libre, c'est un privilège, je peux partir quand je veux, mais je ne veux pas partir tant que je ne serai pas en paix avec moi-même, que je me serais retrouvé à cent pourcents, après m'être dilué et perdu dans la lumière de l'infini/Dieu/Diable/Tout/Rien.

Après avoir vu Titi, je démarre ma phase « Amélie Poulain ».

Une envie irrésistible de faire le bien s'empare de moi. Incontrôlable, grandiose.

Les portes de la salle à manger s'ouvrent, j'y entre et je découvre mes compagnons de galère.

L'un m'interpelle : « Tu n'es pas le nouvel infirmier ? »

Je suis touché par la remarque. « Non, pourquoi, j'ai l'air ? » Je souris. « Oui, tu as vraiment l'air », me répond il.

Lui, c'est Jimmy, devenu instantanément mon meilleur ami dans cette galère. J'exerçais une fascination sur lui, inconsciente.

Pourquoi était il ici ? Ses parents craignaient qu'il ne fasse une crise d'épilepsie, et on préféré le faire hospitaliser.

Ce n'est pas une raison, mais la médecine est tellement mal faite qu'on hospitalise et on gave un gamin de dix-neuf ans de médicaments juste pour un soupçon, et la médecine ne peut pas démentir les appréhensions des parents, aller contre leur volonté.

Quand aux autres pensionnaires remarquables, les voici.

Il y avait Eric, cet ancien psychiatre.

Il s'occupait très bien de ses patients, leur consacrant dix à douze heures par jour. Au point de négliger celle qui devait compter le plus pour lui : sa femme. Délaissée, négligée, elle a sombré dans la dépression sans qu'il ne se rende compte de rien, jusqu'à l'évènement tragique. Elle lui a dit ses quatre vérités, et s'est collé un pistolet sur la tempe. Il a essayé de la raisonner, mais elle s'est tuée devant lui.

Cet échec l'a détruit, il a sombré dans l'alcool. Il était à l'hôpital pour essayer d'arrêter.

Je suis devenu son confident. Et comme j'avais l'honneur d'être un de seul à pouvoir sortir de l'hôpital quand je le voulais, il a du être intéressé, et m'a demandé de lui ramener discrètement quelques bouteilles de bière. J'ai d'abord refusé énergiquement, mais tout y passait, crise de larmes, supplications, promesses bidons, j'ai fini par céder au bout d'une semaine, je lui ai ramené sa canette tant attendue. Vous l'auriez vu la prendre, c'était comme s'il était tombé sur le graal, il la caressait cérémonieusement, en buvait chaque gorgée comme si c'était le sang du christ. Il a alors demandé « encore une » avec de nouveaux regards attendris et mimiques de chien battu. J'ai donc usé du bâton et de la carotte, promettant de la lui chercher en échange de quelques changements d'attitude, de se reprendre en main, physiquement et moralement. Etant prêt à tout pour la sainte Heineken, il se plia à ma discipline stricte : se raser, bien se laver, se reprendre en main, se tenir bien droit, reprendre confiance an soi, etc. je n'étais pas dupe quand même, je savais très bien que tous ces efforts ne seraient rien sans l'alcool au bout, la promesse si tentatrice.

Il y avait Zora, cette femme prise de crises de nymphomanie chroniques, à coucher presque avec tout ce qui bouge, ou presque.

Les premiers temps, elle réussissait à sortir de sa chambre la nuit, arpentant les autres chambres pour trouver le saint phallus. Mais à peine elle passait les portes des chambres pour réveiller les hommes tant désirés (elle a essayé avec la mienne), elle se faisait raccompagner manu militari.

Une fois, tant en manque, elle s'est baladée en string et soutien gorge, poursuivie par les infirmiers essayant de la rhabiller. C'était vraiment comique à voir, quand elle s'est trouvé mieux, étant en face de moi dans la salle à manger, je lui ai raconté ses frasques, la rendant rougissante de honte.

Dans les trois « cas à part », vous connaissez Titi, le monstre physique au comportement si effrayant.

Le second était celui que j'appelle « GIGN » (ce nom lui est resté ensuite). Un jour, il a eu un accident de voiture, et le gros souci est qu'il n'a pas réussi à appuyer sur la pédale de frein à temps. Nanti d'un énorme bandage sur la tête, couvrant tout le cuir chevelu complètement charcuté, et une partie du front. Il ne parle jamais, mais se compte plus ou moins normalement. Comprenez, il était

encore intelligent, mais toute son intelligence s'était déplacée concernant son pied, le fameux pied qui ne l'avait pas sauvé à temps en freinant.

Imaginez le, en train de lacer ses baskets, le plus beau modèle qui soit, l'air neuf. Jamais je n'aurai cru qu'il y aurait tant de beauté, de poésie, dans une personne faisant ses lacets. C'est-à-dire que toute son intelligence était focalisée là-dessus, c'était comme voir un artisan pétrir son pain avec amour du travail bien, comme un pianiste virtuose jouant la plus belle des symphonies. Il y avait de l'art, une telle précision dans le geste, ni trop lent ni trop rapide, la première fois j'en suis resté sur le cul devant de pareils gestes, une pareille attention, un tel amour dans les actes pour ce malheureux lacet, cette basket qui était le trésor de sa vie, sa dernière chère et tendre probablement. Et ne sachant pas sa particularité, j'avais les lacets de chaussure mal faits, il s'est jeté dessus, pour entamer un laçage dans les règles de son art si particulier.

Mais je n'ai pas voulu qu'on voie seulement en lui cette seule capacité, j'ai voulu le rendre plus humain.

Comment ? Je lui appris un langage des signes de mon cru. Serrer les mains (bien qu'il n'ai jamais serré les mains vraiment) en trois jours, à force de répétition. Puis plus difficile, à exprimer le rire, en agitant les mains de chaque côté du visage tel un clown. Ensuite d'autres plus essentiels, et d'autres moins.

J'ai ainsi réussi avec plus ou moins de succès une quinzaine de signes. D'où certains cocasses.

A chaque passage d'un(e) infirmier(e), je faisais un bras d'honneur, qu'il voyait bien, malgré son air bête et muet.

Puis le grand moment est arrivé, une infirmière a traversé le salon, et une fois de dos, il lui a fait un merveilleux bras d'honneur, avec la même beauté dans le geste que pour faire ses lacets. Tous ceux présents se sont lancés dans un magnifique éclat de rire. Un de mes meilleurs coups d'éclat.

Le troisième cas à part était cette femme sans nom, française juive retrouvée dans les camps de la mort. Elle a été atrocement torturée, au point que son esprit a été anéanti, elle ne savait plus que faire une chose : se balancer sur sa chaise, et surtout, répéter toutes les atrocités dites par ses bourreaux.

Comme c'était insupportable de l'entendre, entre Titi et ses cris indéfinissables, et elle, dont lisez plutôt le genre de cris.

« Saaaallleee race ! Je vais te crever ! T'es moche, t'est bonne à rieeeennnnn ! Connasse ! Pute ! Tu sortiras paaass de là vivannntte ! T'enteeennnds ? Sale race ! Mauuvvaaiisse fille, on va te montrer qui est le maiiiiitre. »

Et ça continuait ainsi des heures chaque jour, dans le ton de sa voix, c'était comme si chacun de nous entendait les tortionnaires ressuscités, comme si leur voix et leur ton s'étaient imprimés dans son cerveau pour gommer toute autre capacité intellectuelle. Une victime d'un médecin style professeur Mengelé ? Probablement.

Un jour, ses insultes étaient tout bonnement insupportables, pour les gens comme pour le personnel du service.

Il fallait faire quelque chose.

J'avais remarqué qu'au moment de son goûter, elle ne disait aucune insulte, j'ai alors répliqué, las : « Si tu fermes pas ta gueule, t'auras pas ton grooooooss gâteau à quatre heures ! »

Et le miracle s'est produit.

Elle a fermé sa gueule, pour la première fois.

Tout le monde a accouru, patients comme infirmiers, tellement habitués par ce fond sonore depuis des années, qu'ils avaient cru qu'elle était morte.

Non, elle n'était morte. J'avais juste montré, que dans son malheur, il y avait encore un bonheur, unique, ce gâteau, si simple, une fois par jour, son océan de béatitude à elle.

L'un voyait son bonheur dans la bouteille, d'autres dans un gâteau, dans des lacets. Bonheurs si insignifiants en apparence, mais qui étaient toute leur vie.

Quand aux autres, c'était en grande partie des femmes, anorexiques ou boulimiques. Il leur fallait prendre une pilule pour les pousser à manger, ou au contraire à réguler leur faim, et ce traitement avait le don d'aphrodisiaque, les rendant femmes faciles. Beaucoup en profitaient, en cachette, pas moi, je ne voulais pas de ce genre de femmes, « trop » ouvertes.

J'aime la compétition, ou au moins sentir que ce n'est pas gagné d'avance, qu'il y a un certain challenge de séduction, au moins au début, au moment de la rencontre.

Et je l'ai rencontré.

J'ai rencontré la folie.

Celle de ma grand-mère, seconde victime de la force négative et sombre qui était dans ce donjon.

J'ai essayé de la trouver, je la sentais fortement près du fameux puits qui faisait si peur à ma mère, au niveau du rez-de-chaussée. Ce puits donc personne ne sait la profondeur, personne, n'ayant été au fond. Quand les nazis ont investis le château devenu fort militaire, ils devaient aller au fond, car les rumeurs allaient bon train concernant des pièces secrètes souterraines. L'expédition a été annulée par l'arrivée des alliés, les allemands ont préféré faire sauter une partie du palais de Louis XIV avant de partir que de se lancer à une découverte a priori hasardeuse. Plus tard, une nouvelle expédition a été décidée, mais ils ne sont jamais descendus à l'intérieur.

La force était comme plus diluée dans les cinq autres étages, plus présente dans les anciennes cellules de Mirabeau, Sade, Fouquet, et Mata Hari.

Un revenant bloqué dans le lieu dans lequel il a souffert de tortures, de peines, qui l'ont bloqué sur le lieu ?

Quand il s'en est pris à ma grand-mère, il a réveillé en elle sa plus grande peur : son passé.

D'abord, nous n'avons rien vu, certes elle paraissait de plus en plus secrète, parlant de moins en moins, ayant un regard de plus en plus fixe.

Le clash, la révélation du mal, cette dépression qui la gagnait, a prit une forme qui a pris toute sa famille de court.

Je me suis fais faire une prise de sang pour découvrir mon groupe sanguin. Je suis paniqué par aiguilles, j'ai pleuré de long en large. Puis ma mère m'a expliqué que j'étais O- et la notion de « donneur universel ».

Mamie a choisi ce support pour donner libre à sa folie, son être de souffrance, tel une seconde personnalité, ce que les psychiatres appellent « dépression bipolaire ».

On parlait à la télé de l'affaire du sang contaminé, combiné à ma prise de sang et le résultat, elle a fait cette assimilation si bizarre, tarabiscotée.

Un jour, elle a annoncé en plein repas : « MAGNUS A LE SIDA. »

Essayez d'imaginer la tête de ma sœur, son mec venu manger à la maison, et ma mère. Tomber des nues est un faible mot.

Moi, je ne savais rien du « sida », encore pur de ces préoccupations, bien que la télé en parlait beaucoup.

« Magnus a fait sa prise de sang, il n'est pas O-, il a le sida. »

Protestations de la famille.

Je sors dehors, accompagné de mon futur beau-frère. Nous entendons malgré la distance les cris de la famille, une engueulade monumentale, la première du genre.

Je découvre la dernière page de mon carnet de santé, elle a gratté le O- pour écrire A+, et a noté à coté « le sida ».

Pourquoi avait elle fait cela ? Je n'étais en fait qu'un simple catalyseur, elle a balancé ensuite son fiel à ma mère et ma sœur médusées par une telle transformation.

Une cruelle transformation.

Ma transformation à l'hôpital, elle, se poursuivait.

J'ai fait une des plus grandes rencontres de ma vie. La période parmi les plus heureuses que j'aie jamais vécu.

Je sortais de l'orthoptie et que quelques exercices visuels pour « ne plus voir en 3D ». la méthode était simple, un contournement, ne plus voir tout en général (sinon effet d'écrasement de ce que je vois vers moi), mais en particulier, fixer les détails et une partie de ce que je vois, en voir le moins possible l'ensemble pour contrôler cet effet de décrochage. J'ai ainsi fini par voir « mieux », dans le sens où je tiens debout, le dos droit, sans risquer de tomber par manque d'équilibre parce que ma perception est faussée, néanmoins cela demande un travail presque permanent.

Au moment où elle est arrivée, je devais faire un nouvel exercice, cette fois un puzzle de cinquante pièce. Travail o combien facile quand on voit bien, mais éreintant quand la vue n'est pas fixée et qu'on a du mal à distinguer une pièce d'une autre parce qu'elles se « décrochent » de leur place.

Je me sentais déjà découragé avant de le commencer.

Et je l'ai vue, toute frêle, toute fragile, mais la beauté et l'aura d'un ange. Comme si un Soleil venait de rentrer dans la grande salle, et s'y déplaçait.

Blonde, la quarantaine, un peu mince, toute timide, elle s'est assise en face de moi, comme si le temps s'était arrêté, et que quelqu'un lui avait désigné cette place libre, devant moi.

« Bonjour, je peux ? »

- Oui...bien sur.
- Qu'est ce que vous faites ?
- Un puzzle. De cinquante pièces. Je sais, vous allez vous moquer, mais j'ai un mal fou à en faire un, la honte, non ?
- Pas du tout...moi, je n'ai jamais fais de puzzle.
- Euh...Comment ? jamais ?
- C'est une longue histoire. Je peux le faire avec vous...ou avec toi, si on peut se tutoyer... »

J'eus un mal fou à ne pas la vouvoyer par la suite, tellement j'avais de respect pour elle, donc je vous éviterai cette hésitation, et je la tutoierais à l'avenir.

« Oui, si tu veux, tu pourras m'aider. »

Nous sortîmes les pièces, fébriles.

Et l'osmose s'est faite, comme une mayonnaise qui a prit de manière magique. Nous n'avions rien en commun, ni l'âge, ni les vies, j'avais dix-huit depuis deux semaines, elle quarante-deux ans, qu'est ce qui pouvait réunir ces deux personnes ?

Un puzzle.

Elle était mes yeux.

J'étais sa logique, lui montrant les formes des pièces, comment l'une devait coïncider avec l'autre.

Lentement, avec tâtonnement, nous avons cherché quelle pièce correspondait avec celle-ci, essayant avec celle-là.

Chaque erreur était un défi, nous ne nous sommes jamais découragés, et chaque réussite constituait la plus belle des victoire, comme si nous venions de marquer un but en match de coupe du monde de football.

Et je la sentais reprendre des forces, de l'énergie, de la confiance en elle, au fur et à mesure que nous réussissions à recoller pièces.

Je décidais donc de le faire, plus pour elle que pour moi, sentant que plus que les pièces de ce puzzle, c'était les pièces de sont propre puzzle intérieur qu'elle était en train de reconstruire.

Trouvant plusieurs associations, je préférais lui laisser trouver, l'inciter à trouver elle-même, avec mon aide, sentant que cet instant était capital.

A la première pièce que nous avons trouvée, un peu de sa timidité tomba. Elle me dit « Je suis ici...à cause de mon mari...nous sommes mariés depuis vingt trois ans... »

A la seconde, elle continuait « Nous nous sommes mariés trop vite, je l'aimais, je croyais que lui aussi... »

Et elle a poursuivi, au fil des pièces, son histoire si poignante.

La voici.

Elle a cru au prince charmant, en rencontrant cet homme. Mais ce n'était que le double de son père, froid et insensible. En vingt-trois ans de mariage, jamais il ne lui avait dit « je t'aime », jamais il n'avait eu de marque d'affection, de cadeau. Il ne la laissait pas sortir, jaloux de surcroît, ne la laissait rien faire sans sa permission. Elle était sa prisonnière, de sa tyrannie, de sa dictature, de son emprise. Et un jour, elle a fini par dire « stop ! », elle l'a hurlé, elle n'en pouvait plus.

Quand la dernière pièce s'est mise en place, nous étions victorieux, elle était enfin réparée.

Je lui ai alors posé la question, aux bords des larmes, me doutant de la réponse.

« Et...qu'a-t-il fait ?

- Il m'a frappé. »

J'eus comme une bouffée d'amour pour elle, platonique mais enivrante, nous nous sommes regardés, et compris. Je l'ai pris dans mes bras, elle-même aux bords des larmes.

Elle m'a posé alors la question, THE question.

« Et toi ? »

Je lui ai alors raconté tout mon passé, pourquoi j'étais là, ce qui m'est arrivé, et j'ai continué par parler de mon père, et j'ai fini par l'évocation de ce qui était arrivé à mes quinze ans, la fin du chapitre « père » concernant mon passé.

Quinze ans.

L'entrée dans l'âge chiant, celui dans lequel on se révolte.

Je n'ai pas échappé à la règle.

Depuis la mort de ma grand-mère paternelle, et de mon oncle Emmanuel, je suis allé à la ferme familiale pour la première fois seul avec mon père (car on ne peut pas appeler un oncle présent de minuit à cinq heures du matin une personne « présente »).

Profitant de cette intimité, mon père s'est alors mis dans la tête soudainement, après huit ans de vide, de rien, de néant, de zéro total niveau paternité, d'être un père.

Mais on n'est pas père comme ça, d'un coup de baguette magique, du jour au lendemain, surtout si pendant plusieurs années on a été qu'un incapable.

Il s'est donc mis dans l'idée, de me prendre dans ses bras, d'être plus attentionné, plus tendre. J'aurai du être content, soulagé, mais pas du tout.

Car il s'y prenait très mal, de manière si maladroite, une fois n'est pas coutume venant de sa part, que ses efforts ont fait l'inverse de l'effet qu'il escomptait.

Ses gestes soit brusques soit hésitants étaient tels ceux du pédophile qui va lentement et progressivement vers sa victime. Il ne s'est jamais rendu compte, mais de vouloir se rapprocher de moi par paliers, de façon si hésitante, gauche, balourde, hasardeuse, c'était comme du harcèlement moral, non voulu certes, mais la conséquence sur mon psychisme a été désastreuse. Comprenez, sa main était comme la caresse du serpent, ses bisous comme le baiser mortel d'une sorcière, chaque parcelle de mon corps qu'il touchait était comme atrophiée, paralysée, contaminée par son énergie déséquilibrée, ne sachant pas s'y prendre, parler, agir avec un enfant. Il savait tellement mal s'y prendre, que malgré mon absence de réactivité (le choc était intérieur, non apparent) ; il perséverait, voire insistait, ce qui n'augmentait pas mon état, vous vous en doutez.

Au bout de quelques jours, n'en pouvant plus, j'ai profité qu'il était allé faire quelques courses dans le village pour appeler ma mère. Voici quelques extraits.

« Ca va, tu n'as pas l'air bien ?

- Maman, je t'en supplie, viens me chercher, je n'en peux plus, je ne veux pas rester une minute de plus avec lui !
- ...Mais non, qu'est ce qui se passe ? »

Je lui raconte.

« Ca passera, tu verras, laisse lui une chance.

- Nooooonn, rien ne passera pas, j'en peux plus, viens de chercheeeerrrr, c'est une question de vie ou de mort. »
- Mais non, il ne faut pas dramatiser... »

Elle n'a pas compris.

Comme vous vous en doutez, elle n'est jamais venue. J'ai donc vécu comme en enfer, un calvaire quinze jours durant, pleurant la nuit, avec la crainte du lendemain.

Dans mes griefs envers ma mère, celui là est le plus grand. Malgré tout ce qu'elle a fait pour moi à ma sortie de l'hôpital, je ne lui ai pas pardonné. Je lui en veux de ne pas être venue, comme un regret lancinant. J'ai tellement espéré pendant ces jours qui me parurent une torture, qu'elle m'appelle, me dise qu'elle venait, ou arrive à l'improviste.

Quand il m'a raccompagné en voiture, et que je l'ai vu, n'écoutant que mon cœur, j'ai ouvert la porte, et j'ai couru vers elle, je lui ai sauté dans les bras, et j'ai fondu littéralement en larmes.

J'ai juste pu articuler une phrase, dernière supplication d'un adolescent à l'agonie : « demande lui de partir, je ne veux plus jamais le revoir ».

L'année de troisième qui a suivi fut une année également horrible, faisant une tête de trente mètres de long, toujours triste ou faisant la gueule, j'effrayais ou je faisais rire ceux de ma classe, c'était selon, je n'étais plus que l'ombre de moi-même, un ado à la dérive. Si je n'avais pas rencontré l'amour en arrivant au lycée, ou en serais venu ? A la drogue, à l'alcool, à en devenir violent et pourquoi pas un tueur, comme tous ces frustrés, qui font payer à la société tout entière pour le père ou la mère.

Je ne l'ai plus revu depuis ce jour. »

Je finis ce témoignage les larmes aux yeux, joues mouillées.

Elle n'était pas dans un meilleur état, bouleversée par mon passé (ce dont je vous ai fait part, et ce dont je vous parlerai à l'avenir, si les forces me le permettent).

« Qu'en penses tu ?

- Que tu dois faire la paix avec ton père.
- Comment ?

- Donne lui un coup de fil. Dis lui ENFIN ce que tu as sur le cœur, depuis trois ans. »

Aidé de Jimmy, d'elle et d'autres soutiens, je me dirigeais vers la cabine avec le téléphone, ayant retrouvé son numéro de téléphone. J'ai pris mon courage à deux mains.

Je leur fis comprendre de regarder la télé et me laisser un peu d'espace, car ce que j'allais dire était dur à dire, et difficile à entendre de sa part.

« Je t'appelle depuis un hôpital... (Je lui ai alors raconté mes mésaventures), tout ça pour te dire tout le mal que tu m'a fais.

- Quel mal ? »

Je lui fis donc le résumé de ce que j'avais pu ressentir pendant ces vacances qui auraient pu devenir fatales pour mon équilibre psychique, si l'amour d'une femme ne m'avait pas sauvé.

« Et je veux aussi te dire tout ce que je pense de toi, que j'aie tu depuis des années...

- ...

- je ne t'ai jamais aimé. Je te déteste, je te hais, depuis la première seconde que je t'ai entendu, depuis la première seconde que je t'ai vu. Je n'en ai rien à foutre de la révolution française, de Louis XVI, et encore plus quand j'avais sept ans. Je voulais d'un père, pas d'un allumé qui se prendrait presque pour la réincarnation de Robespierre et voue un culte à sa personnalité et son Etre suprême. Je n'ai jamais pu saquer Robespierre, pour moi ce n'est qu'un dictateur sanguinaire qui a envoyé des milliers d'innocents à la guillotine, créant la « Terreur », et il a bien mérité sa fin, de finir avec ses amis comme ceux qu'il avait trahi. Et

je n'ai jamais pu supporter non plus nos visites, tes livres, tes histoires dont je me foutais « royalement », et je ne comprenais pas un mot ou presque, normal pour mon âge..

- ...

- Tu n'as jamais su être un père, et quand tu as essayé, tu as merdé, complètement, tu as été le pire des nuls, je veux te dire que tu es un vrai CONNARD, un ENCULE, j'espère qu'à l'avenir TU IRAS TE FAIRE FOUTRE, je t'EMMERDE, va couper des têtes en enfer, prends ta machine à remonter le temps et va vivre dans la France de la révolution, t'es totalement décalé, tu t'en rends compte, avec tes airs de vicomte et ton comportement coincé du cul. On est en 2000, pauvre tache ! »

J'ai fondu en larmes.

J'ai raccroché, et ouvert la porte de la cabine. Tout le monde était derrière la vitre, me demandant d'ouvrir, j'avais tellement lâché les vannes de tout ce que je pensais de lui, que je ne les avais même pas entendus, j'ai pleuré comme jamais, ils m'ont rassuré, je ne sais pas si j'ai crié au téléphone, mais ils avaient l'air super impressionnés, et fiers de moi.

Elle me regarda, et sourit, du sourire le plus pur, le plus éclatant qui soit.

« Bravo, tu l'as fais, tu lui as dis ! »

Comme elle était belle, comme elle m'a rassuré alors.

A cet instant, j'aurai du aller de l'avant, j'aurai du sortir avec elle, j'aurai du vivre la plus belle histoire d'amour possible.

Mais j'ai préféré rester tel le fils qu'elle n'a jamais eu, et que notre amour reste purement platonique.

Enfin et surtout, j'ai voulu son bonheur, lui montrer à quel point elle devait se tromper sur le compte de son mari.

J'étais persuadé qu'ils pouvaient être heureux.

Elle m'avait libéré de mes démons, en me poussant à dire mes quatre vérités à mon père. Il était temps de la remercier, de lui faire vivre cet instant de bonheur indicible.

Ce bonheur qu'a connu ma grand-mère maternelle, puis perdu.

Voici son histoire.

Née en 1920 dans une famille de riches paysans allemands, Kristel avait tout pour être heureuse.

Malgré des parents stricts, elle vécut la plus belle des enfances.

A son adolescence, elle rejoint les jeunesses hitlériennes, priant le Führer à chaque repas, prônant l'abstinence, la pureté de la race blanche, disant du mal des juifs. Mais quand on se place du point de vue des allemands de l'époque, ce comportement était normal, et la jeunesse, influençable, ne voyait rien de mal à penser de telles âneries, vu qu'autant politiquement que socialement, une grande partie de la population était en accord avec de pareilles thèses.

Au début de la guerre, elle connut son Roméo.

L'amour de sa vie, la seule et unique passion.

Pourtant, il n'avait pas une once de beauté, si on s'en tient aux canons de Shakespeare. Pas très grand, obèse, il n'avait rien pour plaire. Mais il était quelqu'un, intellectuellement parlant, il avait cette confiance, cette personnalité, capable d'enflammer les cœurs, de provoquer l'admiration, la fascination.

Il devint son Pygmalion.

Elle n'était pas grand-chose, seulement une riche héritière en devenir, venant de sa ferme. Il était de la ville, il avait le savoir, il lui fit alors découvrir son monde, et elle l'aima, sans retenue, telle la fan amoureuse de sa rock star adulée.

Il fut hélas désigné pour partir sur le front russe.

Lors d'au revoirs déchirants, il lui promit les fiançailles pour son retour.

Jour et nuit, elle attendit son retour, fébrile, espérant la victoire de son peuple sur Staline, comme tous ses semblables.

Mais il n'est jamais revenu. Elle n'eut aucune nouvelle.

Elle espéra qu'il était toujours vivant, pris dans la retraite de l'armée allemande. Des années durant, elle crut à l'impossible.

Au lieu de l'homme de sa vie, ce sont des soldats russes qui vinrent taper à la porte de sa ferme.

Sa famille eut beau essayé de s'échapper, ils se firent tous attraper, les uns après les autres.

Elle eut droit au pire traitement, subissant une tournante de soldats russes, qui la violèrent sans fin.

Ils la laissèrent presque nue, démunie, près de sa maison en flamme, tout son passé partant en fumée.

De peur que la prochaine vague de russes ne la tue, elle préférée fuir, et le paradis, à cet époque, c'était le Danemark.

Atteindre le Danemark, c'était s'assurer de survivre.

Elle prit le premier train venu, seulement il ne se dirigeait pas vers le Danemark, mais vers la Suisse, puis vers l'Italie libérée, puis vers la France, enfin.

Elle comprit son erreur, cachée au fin fond d'un wagon, quand des soldats français la trouvèrent et la jetèrent en prison.

Un traducteur lui fit comprendre qu'on la prenait pour une espionne russe, elle réussit tant bien que mal, malgré sa prostration, de se défendre, et aux bout de quelques mois, elle reçut à la préfecture de police de Paris son bon de sortie de prison, et un papier à présenter à quiconque lui parlerait.

Elle sortit de la préfecture, enfin libre.

Mais ne parlant aucun mot de français.

Que se serait il passé si elle s'était aventurée dans ce Paris inconnu, et qu'elle avait présenté son papier ?

Au mieux, elle aurait été tondu et frappée, au pire elle aurait connu la justice expéditive réservée aux allemandes dans le Paris libéré, celle du peuple, mourir sous les coups de sa haine envers « les boches ».

Que disait le papier, qu'elle n'a compris que plus tard ?

Je l'ai toujours.

« Vu l'ordonnance relative aux mesures à prendre à l'égard des individus dangereux pour la défense nationale et la sécurité publique, vu l'ordonnance sur l'internement administratif des individus dangereux pour la défense nationale et la sécurité publique, considérant que la nommée Arndt Christiane (hé oui, ils lui ont francisé son prénom), d'origine allemande, internée au camp de Tourlaville, doit faire... »

Et une de devoirs à accomplir, et aucun droit, et de recommandations à prendre pour ceux qui liraient ce papier et verrait cette personne.

Jamais elle n'aurait survécu en sortant pareil arrêt de mort !

Heureusement, sur la parvis du palais de justice, son ange gardien s'est comme manifestée par une prise de conscience, et elle comprit qu'elle était en danger de mort, par sa chevelure, sa langue, elle serait reconnue.

Elle rebroussa chemin, et interpella un des policiers en faction près du bâtiment.

Ses phrases à elles étaient en allemand, mais pour la commodité de lecture, je les écrirai en français.

« Monsieur l'agent, aidez moi !

- Que...que voulez vous ?
- Ai-dez moi !
- Je, vous êtes allemande ?
- Je ne parle pas le français...
- Deu...Deutsch ?
- Oui, je viens d'Allemagne !

- Oh mais, ne vous aventurez pas dans Paris, et ne parlez surtout pas, si on vous reconnaît comme telle, je ne donne pas cher de votre peau.
- Je ne comprends pas.
- Ecoutez...La ville (il montre la ville d'un grand mouvement circulaire). Danger. Dan-ger. Vous comprenez ?

Non, elle ne comprend pas.

Elle lui montre son fameux papier.

Il comprend, et plein de sollicitude et de compassion, il décide de passer outre ses sentiments anti-allemands (normaux à cette période), et de l'aider, elle. Pour se racheter de toutes les autres femmes que la police n'avait pas sauvé des mains de la justice populaire, injuste et sans avocat ni possibilité de se défendre. La mort assurée, ou la marque au fer rouge, physique et morale, pour toujours.

Il n'hésita plus, et la cacha ni plus ni moins que dans les greniers de la préfecture de police. Si elle était prise, c'était la mort pour elle, et pour son complice.

Chaque jour, il vint lui apporter de l'eau et de la nourriture, sans attirer les soupçons, et lui apprit quelques rudiments de français. Elle passa ainsi quatre mois dans le noir, la promiscuité et la saleté, au milieu des rats et cafards.

Estimant qu'elle connaissait les rudiments du français, il prit un risque plus grand encore, le préfet de Paris avait besoin d'une gouvernante, elle faisait la parfaite candidate, et elle ne risquait pas d'avoir grand-chose à dire, un signe d'acquiescement suffisait, elle ne risquait à priori rien, sinon par son accent, et si elle se trahissait.

Elle passa avec succès l'examen, et fut acceptée dans son sublime appartement, au service de ses nombreux enfants.

Pensez à sa vigilance de tous les instants, à la peur qui devait l'envahir à chaque fois qu'elle voyait ce préfet. Il vouait une haine sans bornes pour les allemands, mais durant ces deux années, il ne s'est rendu compte de rien, pas le moindre soupçon, elle a joué son rôle à la perfection.

Quand à notre flic, il vint la voir tous les jours, sous prétexte de demander de ses nouvelles.

Et enfin, après une cour de tous les jours, il lui déclara sa flamme, et lui demanda sa main.

Elle accepta, non par amour grandiose, mais comme par amour du sauveur, par gratitude. A cette époque, peu de couples se mariaient par amour, mais plutôt par convention.

Elle apprendrait à l'aimer, par la force des choses.

Car il n'était pas exempt de défauts.

Quand il l'a connu, il était marié. Il lui fallut donc divorcer, une honte pour l'époque, nous n'étions pas encore dans les années de liberté sexuelle et d'union. Il fut obligé de renoncer à son droit de visite à ses trois enfants de ce mariage, de ne plus jamais les voir, d'une part, et d'abandonner son boulot de flic, car tout mariage avec une « boche » était synonyme de blâme, de faute grave.

Si elle avait su qu'il était marié, il ne se serait sûrement jamais rien passé entre eux, car elle était très conventionnelle et religieuse, la fidélité est comme les autres commandements un des moteurs de sa vie.

Ensemble, ils eurent trois enfants, mon oncle Norbert, Ma mère Eléonore, et mon dernier oncle, Paul.

C'était un bonheur sans passion, mais un « petit bonheur » néanmoins. Des temps durs devaient arriver.

Sa fille, à 17 ans, fit sa crise de libération de la femme au moment de mai 68. Le clash et la rupture devinrent complets, elle et sa vision protestante de voir les choses, glorifiant la fidélité, l'importance de l'homme, le fait que la femme doive servir, s'occuper des enfants et se la fermer. Elle ne comprit rien à cette libération sexuelle et des mœurs. L'ancien contre le nouveau, deux visions antagonistes du monde.

Puis son mari fut atteint d'un cancer. Deux ans de combat, de lutte contre la maladie.

Laissé sur sa table d'auscultation sous de fortes lampes pendant des heures, voilà le traitement réservé aux malades, et ce jusqu'à l'invention des soins palliatifs par le Dr Kubbler-Ross, seul médecin à s'être intéressé au sort des mourants.

Elle finit par le retrouver mort sur sa table, vaincu par des mois tel un squelette, sans poils ni énergie pour quitter sa table. Les traitements n'y firent rien, jamais il n'a connu de moment de répit dans sa souffrance.

Il lui fallut donc travailler et assurer la subsistance de la famille, assumer vie de mère de famille et travail.

Elle trouva un poste de guide à la basilique Saint-Denis avec logement de fonction et rôle de gardienne. Ainsi, elle pouvait mieux concilier ces deux boulots à plein temps.

Puis le petit dernier attrapa lui aussi un cancer, et au bout de quelques mois partit dans d'atroces souffrances, sous les yeux de ma mère, qui l'adorait plus que tout.

Quand à l'aîné, il se dépêcha de se trouver femme, et partit s'installer avec elle après son mariage, sans demander son reste. Voulut-il quitter cette ambiance de mort ?

Comme pour conjurer cette atmosphère, ma mère tomba enceinte jeune, et il fallut donc à ma grand-mère assumer le rôle de mère qui travaille, et jouer celui du père absent avec ma demi-sœur.

Dix ans plus tard, c'est moi qui vint pointer le bout de mon nez dans le monde, heureusement elle prit sa retraite et put connaître une vie moins agitée.

Une courte rémission seulement.

La force du château fit rejaillir son passé qu'elle croyait avoir oublié, ses démons intérieurs prirent possession d'elle, et ce fut le début de nombreuses dépressions nerveuses, à raison d'une ou deux par an, les antidépresseurs ne servant à rien une fois la crise commencée.

Les treize première fois, elle fut hospitalisée dans un endroit atroce, dans lequel on laissait les gens dans leur pisse et leur caca, on laissait les malades gémir sur le sol, pleurer, le personnel complètement dépassé par la folie grandissante de la société et la surcharge de travail.

Elle finit par déménager de Vincennes, mais le mal était fait, il n'y avait plus besoin de force pour éveiller son mal être, elle était rodée. Ainsi, dans sa résidence pour personnes âgées, malgré la relative indépendance et la douceur de vivre de l'endroit, elle rechuta, et pour la treizième fois, chiffre porte malheur, cela se passa beaucoup plus mal.

Elle se laissait mourir.

Elle n'avait plus goût à la vie, elle se laissait amaigrir et dépérir, cela semblait symboliser les derniers jours de sa vie.

Ma mère ne baissa pas les bras, et lui sauva la vie, en alertant les services plus hauts placés sur l'état de cet hôpital et le traitement aux malades, elle réussit ainsi par cette plainte à la faire transférer à Sainte-Anne.

Sainte-Anne, et sa mauvaise réputation, mais ce lieu n'est pas que camisoles de force (deux bâtiments sur douze).

Elle y fut beaucoup mieux traitée, mais il fallut pour lui redonner plus de vie et inverser la tendance mentale mise en place par sa dépression, en venir aux électrochocs.

Bien évidemment, elle fut immédiatement rétablie, mais aussi bien que le drogué qui vient d'obtenir sa dose. Elle fut dès la première fois complètement accro aux électrochocs.

Sept dépressions plus tard, les électrochocs ont eu raison d'elle, elle a fait un accident cérébral.

Et imaginez là, aujourd'hui : sans force, incapable d'aller aux toilettes, de bien articuler, mâcher et avaler, tremblante, ne pouvant plus ni lire ni écrire, ni suivre une émission de télé.

Plus les dépressions viennent, plus elle tombe bas, plus elle résiste aux électrochocs, plus elle délire.

Délire appelé dépression bipolaire.

Il y a elle normale, et elle au début de 1945, son être de souffrance, qui ressuscite à la moindre mauvaise nouvelle.

L'administration demande des papiers brûlés par les russes ? Ils ne veulent rien entendre, il faut ces papiers, résultat malgré que ma grand-mère soit française par mariage, ils lui demandent ces foutus papiers pour qu'elle puisse obtenir la nouvelle carte d'identité plastifiée. Alors elle garde sa carte d'identité périmée, et rechute, parce que « je ne suis pas française », malgré qu'elle reçoive sa carte d'électeur tous les cinq ans.

Mais alors elle est allemande, lui répliquerez vous, si elle vous dit qu'elle n'est pas française ? Même plus, depuis la défaite des nazis, une partie de la Poméranie a été donnée à la Pologne, résultat, elle serait polonaise ? « Quoi, polonaise, mais quand j'y vivais, j'étais allemande ! »

Dialogue de sourd, vous l'aurez compris. Et ce ne sont pas les vieux connards elles les vieilles connasses de sa résidence, qui pendant les repas font preuve de racisme anti-allemand, qui va améliorer les choses. Eh oui, l'âge apporte rarement la sagesse, soixante ans plus tard, ils ont conservé des sentiments identiques vis-à-vis des allemands. A quoi ça sert de vieillir, alors, si on comporte une pensée à vingt ans et à quatre-vingt ?

Et quand la crise est là, elle fait sa valise, comme elle l'a faite quand les russes sont arrivés.

Et elle répète, sans cesse « Ils arrivent ! »

Qui ? Les russes, bien sur.

Elle les attend, craintive, bien que vous lui montriez que nous sommes en l'an 2000, en France, que la guerre est finie, et que les russes ont vraiment autre chose à faire que d'envahir l'Europe et la France, et encore moins de venir la violer et la frapper comme il y a soixante ans, et d'arriver qui plus est dans l'heure qui suit. Mais elle les attend, transie de peur, comme si mentalement elle redevenait la jeune qu'elle était, mais dans un corps vieilli par les années.

Comme si aucun jour n'était passé depuis cet événement, l'arrivée des russes, comme si le temps et l'espace étaient suspendus.

« Ils arrivent ! », crie t elle d'un cri déchirant.

« Tu le criais en allemand, tu ne connaissais pas le français », lui dis-je, pour lui montrer que les choses ont changé.

Mais elle s'y fera, elle le criera en allemand, elle gigotera de panique, et elle ouvrira de grands yeux vitreux et fixes, comme si les russes étaient là, maintenant, justes derrière la porte.

Mais elle n'est pas la seule dans ce cas, l'exode de Poméranie est le plus grand de tous les temps, trois millions et demi de personnes chassées de chez elles par les russes, et obligés de se réfugier dans les pays frontaliers. L'ouverture d'une méthode de colonisation douce, remplacer une famille du coin par une famille de russes (les chinois le font aujourd'hui pour coloniser le Tibet, comme quoi, vraiment rien n'a changé, on dirait).

Quand elle vient d'avoir ses chocs électriques, elle rumine toujours sa grande histoire d'amour disparu, mais jamais son mari, jamais mon grand-père, au grand dam de ma mère qui se demande ce qu'elle pouvait bien ressentir pour lui.

Au moment où j'écris ces lignes, elle est telle la cobaye des psychiatriques, qui lui donnent de prétendues pilules miracles, mais à chaque fois elle rechute, trompant leurs certitudes et leur soit disant médecine miracle. Mais de plus en plus d'articles dénoncent l'inutilité de ces pilules, peut être un jour arrêteront ils de s'acharner sur elle, et la laisseront tranquille.

Qu'elle meurt en paix, elle a assez souffert !

Une vie de souffrances, de privations, pour combien de moments de bonheur ? Foutez lui la paix, saletés de médecins !

Les médecins, à l'hôpital, ne me laissent pas tranquille non plus.

Il me faut toujours, non sans mal, finir entrée, plat, dessert. Avec comme point de mire, ma vue et mon poids, beaucoup moins simple à récupérer.

J'ai péniblement récupéré dix kilos, ayant l'air mince, mais plus ultra maigre comme auparavant.

J'avais pour m'aider ma chère Sylvie, qui me soutenait à manger du regard, deux tables devant la mienne.

Comme nous étions disposés aux tables suivant nos pathologies, je ne pouvais pas compter sur l'aide des filles de ma tables, toutes anorexiques à un niveau plus ou moins chronique.

Manger, quel calvaire, surtout que la nourriture était rarement potable, tout juste mangeable.

J'étais heureux, malgré tout.

Mais, peut être à cause de mes quelques coups d'éclats avec les « incurables » et autres patients, par de petits attentions et autres, les médecins décidèrent de me faire changer de service, « seulement pour la nuit », disaient ils.

Je n'étais pas dupe.

Je ne dis rien à Sylvie ni à Jimmy, de peur de pleurer, ou de la faire pleurer, elle.

On me fit le transfert, dans ce bâtiment prétendument plus moderne et confortable.

Certes, il l'était. Merveilleux contenant.

Quand au contenu...

Histoire de ma mère :

Ma mère est née en 1951, au milieu de deux frères, comme seule fille. Elle se retrouva donc au milieu, entre un grand frère froid, grand, et inexpressif, et un petit frère sensible, aimant, et chaleureux.

Ajoutez un père assez dur, sévère, une mère aimante mais dotée d'une froideur tout germanique, vous aurez un aperçu de son enfance. Elle en a très vite eu marre, elle voulut très vite s'affranchir de cette tutelle.

1968. Partout dans le monde, les jeunes, et surtout les femmes, se rebellent contre l'ordre établi.

Elle ne fait pas exception à la règle, malgré son jeune age.

Quel est son domaine de libération ? La spiritualité. Sans s'en rendre compte, elle adhère via un groupe protestant à un ordre de fondamentalistes style église évangélique.

N'ayant pas l'impression de s'écarter de la religion, elle poursuit dans cette quête spirituelle.

Ses parents, très croyants, et surtout crédules, ne s'inquiètent pas de ce brusque et total intérêt.

Finalement déçue par le fait que cette secte protestante n'allait pas encore assez loin elle décide de fureter ailleurs un groupe qui lui permette d'atteindre l'illumination.

Elle tombe sur une secte adoptant une doctrine proche du zen, et suit aveuglement toutes les directives en vue d'atteindre son objectif tant désiré.

Elle devient anorexique, ne mangeant plus, ne parlant plus, ne dormant plus, passant son temps à des prières, méditations, gestuelles, rencontres avec les autres adeptes.

Devant son poids critique, ses parents ne comprennent pas. Les engueulades entre le père et la fille sont légions, la mère est complètement déconnectée par le monde nouveau, toutes ces pratiques qui pullulent de par le monde préludes des hippies pour les moins atteints, raéliens pour les plus allumés.

Elle suit sa route vers la mort, et non l'illumination, ayant le cerveau complètement lavé par la secte.

Ma grand-mère décide donc de la faire interner, à contrecœur.

Elle finit en camisole de force.

Ce qui devait être un hôpital fait pour la soigner était en fait un enfer sans nom.

Le psychiatre qui la suivait, profitant de son charisme hypnotique et de son savoir en psychologie, en profitait pour coucher avec toutes les femmes en camisole ou presque, sous prétexte que personne ne les croiraient. Elle fut la seule à résister à son emprise, ne voulant pas faire partie de ses nombreuses groupies, amoureuses folles de lui, le considérant tel leur Dieu.

Au bout d'un an, elle comprit que pour sortir, il lui fallait dire ce qu'on attendait d'elle.

Elle scruta alors les mimiques de ses médecins, décelant quand la réponse était bonne (visage du médecin neutre), ou mauvaise (visage du médecin faisant la moue). Grâce à ce subtil jeu de lecture des visages et des réactions, elle réussit à sortir en un mois, ayant dupé tout le personnel.

En sortant, elle devint plus calme, se contentant d'être la chanteuse d'un groupe de rock comme il s'en formait des milliers depuis le phénomène « Beatles ».

Evidemment, elle coucha avec tous les membres du groupe (libération sexuelle oblige), et se retrouva enceinte.

Sous le choc, elle décida de plaquer le groupe, et se serait retrouvé sûrement assassinée sans l'aide de son jeune frère, la protégeant et n'ayant pas hésité à risquer sa vie pour qu'ils ne lui fassent aucun mal. Il garda jusqu'à sa mort cette image de héros, respecté par elle, contrairement à l'autre frère.

Sa grossesse fut son médicament, son vaccin, l'évènement salvateur, plus que la spiritualité, la psychiatrie, les médicaments, le rock, les mecs. La voilà, son illumination, elle n'avait pas besoin de la chercher dans les mantras, les gourous, les voyages, c'était SON FUTUR BEBE.

Très délurée jusque là, elle devint soudain très sage, se préparant à l'accouchement, à dix-neuf ans à peine. Ce serait son illumination, elle décida donc tel Nietzsche de proclamer la mort de Dieu, elle n'y croirait plus, de même qu'en aucune religion, aucun gourou, aucune prière.

Elle serait une athée pure et dure, ne croyant qu'en un seul Dieu et une seule religion : LA VIE.

Dans les dix années qui suivirent, elle s'attacha avec sa mère d'élever dans les meilleures conditions sa fille, alliant travail et vie de famille, ce qui était presque révolutionnaire pour l'époque, une jeune femme seule élevant son enfant.

Elle tomba sur des hommes tous plus nuls les uns que les autres. Le dernier ne fit pas exception à la règle, quand elle lui dit qu'elle était enceinte, il lui demanda d'avorter. Tant de défauts dans un seul homme, durant leur quelques mois de relation, la dégoûta ou presque des hommes, ainsi depuis ma naissance, elle n'eut (comme mon père) aucune histoire d'amour. Rien, le néant, le vide, aucune aventure, des amoureux certes mais qu'elle a tous éconduit les uns après les autres.

Sa vie se limite entre son travail qu'elle adore (mais de moins en moins), et le fils qu'elle aime, mais de la plus mauvaise des manières, ne faisant jamais la bonne chose au bon moment, disant toujours n'importe quoi au mauvais moment.

Que fera t elle quand son fils partira vivre sa vie ? Que deviendra t elle ? Ira-t-elle enfin se trouver un mec, un vrai, le bon cette fois ?

Quelle lourde responsabilité à mettre sur mes épaules ! Plus tôt je partirai, plus vite elle sera obligée de retrouver l'amour, mais encore faudrait il avoir un boulot, un vrai, pour pouvoir me trouver un appartement et prendre ainsi mon indépendance.

Pour l'instant ce n'est pas le moment d'y penser, j'ai encore mon bac à passer, et cela se présente très mal.

Je tombe sur la salle d'accueil du bâtiment dans lequel je devrais rester « juste pour la nuit ».

Pas encore de patient.

Puis je me dirige vers la salle commune avec la télé.

Et je les vois.

Certes plus beaux que Titi, pas de comparaison possible, mais quelle musée des horreurs néanmoins !

Partout, des estropiés, des vieux mourants, des grabataires, des gateux, des gens déformés, des aveugles, des mutilés, des blessés, des opérés, des bandages, plâtres, sparadraps, fauteuil roulants, en veux tu en voilà.

Vous avez vu la nuit des morts-vivants ? C'était un peu l'atmosphère générale de l'endroit.

Je quittais ce lieu d'effroi, pour me diriger vers ma chambre. C'est vrai, j'avais ici une chambre pour moi tout seul, et une douche, encore mieux, je n'avais donc pas de quoi me plaindre, en ne

sortant pas je ne risquait pas de croiser les pensionnaires du visiblement « quartier des accidentés de voiture, d'handicapés, de gens ayant des déficiences mentales ou physiques ».

Je sortais, ne pouvant tenir sur place, paniqué par la pesanteur mortelle du lieu.

Je suis allé jusqu'à la pièce des infirmiers.

« Excusez moi...EXCUSEZ MOI !

- Qu'est ce qui se passe ?
- Je...je ne peux pas rester ici ! Ramenez moi dans mon ancien département !
- Ca ne se passe pas comme cela, d'ailleurs, quelqu'un a déjà pris votre place dans votre chambre.
- Je m'en fous, je ne peux pas rester là, c'est plein de gens...c'est pas pour vous vexer, mais ils sont...ils me font...peur !
- Si vous ne voulez pas les voir, restez dans votre chambre, vous ne les verrez pas, c'est simple. »
- Elle par, excédée.

Un homme pourvu d'un respirateur, faisant un bruit atroce, me bouscule. Je contemple son visage de souffrance, je capte son énergie négative, comme un aspirateur qui ne peut pas se débrancher ni se mettre « OFF ».

Et je cherche dans tout le service une personne plus ou moins normale, mais à chaque rencontre, je capte un peu plus de souffrance, de douleur, de déprime, d'abattement.

Une forme de télépathie sensorielle, je capte les sensations des gens ! Mais je ne peux pas me réjouir, ne « captant » que de la peur, de la honte, de la mort, de la décrépitude, du désespoir.

Je n'en peux plus, tellement « rempli » de toutes ces rages, haines, accumulées, contre la médecine qui ne peut pas les guérir, contre eux-mêmes, je fonce de nouveau vers la salle des infirmiers, prêt à me défendre.

« JE NE PEUX PAS RESTER ICI.

- Pourquoi ? On vous a déjà dis...
- Oui, je sais, mais TROUVEZ UNE SOLUTION, BORDEL. »

Une femme a moitié paralysée passe près de moi, et je reçois toutes ces énergies négatives, encore plus amplifiées par sa proximité.

Et je craque, voyant que cette putain d'infirmière est inflexible.

Je ne sais pas ce qui me passe par la tête, probablement que la camisole serait le paradis à côté de l'éventualité d'être à côté de toutes ces douleurs mêlées, réunies. Je suis prêt à tout pour ne plus recevoir leurs sensations ignobles.

Je pète donc les plombs.

Je frappe, tape dans tout ce qui peut se casser.

L'effet est immédiat, les autres infirmiers arrive, je me rue sur eux, distribuant une droite par ci, une gauche par là, tentant d'esquiver leurs tentatives pour me bloquer.

Combien de temps cette lutte à un contre dix a-t-elle duré ? Un temps infini, si j'en crois mon euphorie de l'instant, dégageant tout cette négativité absorbée. Je compris mais bien trop tard, que tous les autres pensionnaires avaient envie de tout casser, de gueuler, de frapper les infirmiers qui les maltraitaient, mais ils en étaient empêchés par leur infirmité, j'ai donc capté cette pensée collective, et elle m'a possédé. J'ai été le bras et les jambes qui leur manquait, la force qui leur faisait défaut.

Puis l'un d'eux a réussi à me piquer, et je suis tombé sous l'effet du produit presque instantanément.

Ils mettent quoi dans ce produit ? Un ingrédient pour endormir un cheval, ou voire un taureau ?

J'ai perdu connaissance.

Je pris connaissance, quand ma grand-mère fut emmenée en hôpital psychiatrique pour la première fois, de la dangerosité du lieu dans lequel je vivais.

Si je ne voulais pas devenir le prochain sur la liste, il fallait me trouver une échappatoire.

Cette fuite fut la lecture, une fois que je sus bien lire, je commençais à me passionner pour le cycle « La Tout sombre », qui décrivait « ma » tour sombre, mon donjon. Je devins alors le héros de ma propre histoire, j'étais tantôt le roi au premier étage, m'inventant une reine, des serviteurs, une guerre de cent ans, puis j'étais l'esclave au rez-de-chaussée dans les cuisines, m'inventant une vie extrêmement difficile, aux mains de mes maîtres qui ne me laissaient guère de répit.

Je débutais à lire et écrire de façon frénétique, passionné par l'univers merveilleux de l'imaginaire.

Dans ce monde, je pouvais me réinventer un père meilleur que celui que j'avais, je pouvais réinventer les événements de ma vie et les rendre plus idylliques, je pouvais me transporter dans le temps et l'espace, étant d'abord Louis XIV jeune, découvrant la politique, puis Saint Louis, partant dans une croisade vaine et inutile vers Jérusalem, la dernière du genre.

Ces rêves, ces histoires fantasmagoriques, ces histoires alternatives, ces histoires de rien du tout, pendant les onze ans que j'ai passé dans ce château, me permirent de tenir le coup.

La journée, c'était le plus bel endroit du monde, la nuit il devenait le pire, comme si la présence du lieu se réveillait.

Chaque année, toute la classe m'enviait pour ma situation privilégiée, mais ils ne se rendaient pas compte de dormir dans cette ambiance si étrange, comme de dormir au pied d'un désert, mais avec la tour de Babel au dessus de soi, dont on ne voit pas le sommet depuis tout en bas.

Chaque année, quand j'annonçais que je vivais dans le château de la ville, j'avais droit aux mêmes réactions.

Lesquelles ?

« J'habite au château de Vincennes.

- DANS le château ?
- Oui, dedans, au donjon.
- DANS le donjon ?
- Non, plus exactement au pied, j'ai un pavillon de fonction, ma mère c'est la gardienne. »

Regards fascinés.

« Tu m'invites ? »

Réponse qui revenait chaque année, de la bouche de tout un chacun.

Le nombre d'amis, ou je devrais dire qui se prétendaient l'être, fut tout bonnement impressionnant.

J'étais la star de mon école, ou de mon collègue, celui que tout le monde devait avoir comme ami.

Je n'étais pas encore conscient qu'ils ne m'appréciaient pas moi, mais ma situation d'habitant d'un château.

J'étais trop dans l'euphorie des parties de foot endiablées dans la cour gigantesque, des parties de cache-cache dans les cinquante pièces du donjon.

Je me rappelle cette merveilleuse boum, le point d'orgue de mon soleil, j'avais je n'étais plus envié ni courtié.

Est-ce que cela aide pour les filles ?

Evidemment que oui, mais je n'étais pas bête pour ne pas flairer l'intérêt, et qu'elles ne voulaient pas venir pour mes beaux yeux, ainsi je n'étais pas un « tombeur ».

Un jour, les américains vinrent pour tourner une scène d'Highlander 3, je ne pouvais que faire rentrer 2-3 personnes avec moi, ce fut donc un choix cornélien pour décider du garçon et de la fille que je laisserai rentrer.

Vous vous doutez de la bataille pour être l'heureux élu, et la joie de ceux qui furent choisis.

La rencontre avec Christophe Lambert fut drôle.

Je poussais d'abord mon copain, puis la fille, à aller lui parler tour à tour.

Et ce fut mon tour, tout timide.

Comment vous décrire ce moment cocasse ? Imaginez que vous vous retrouvez en pleine discussion avec le « grand » philosophe Jean-Claude Van Damme. Ce fut un peu mon impression. Morceaux choisis.

« Tu habites ici, à ce qu'on m'a dit ?

- Oui, je suis le fils de la gardienne.
- Ah, mais c'est excellent ça, et donc on peut dire que tu es un « châtelain »... »

C'était censé être une blague ? Je souris pour ne pas le vexer.

« Un château rien qu'à toi...

- en fait, il n'est pas vraiment...
- Cela doit être le pied, moi j'ai toujours voulu posséder un château, en plus, dites donc, un donjon du moyen âge, tu ne te refuses rien. »

J'abandonnais la partie et le laissait décrire les qualités de la vie de donjon.

J'eus mes autographes, et la scène ridicule fut tournée, je n'eus plus de doute, avec un acteur pareil, et une scène aussi comique (mais sans le vouloir), ce film ferait un bide.

Pour l'anecdote, la scène était la décapitation de Macleod, l'immortel, durant la révolution française (tiens, comme on se retrouve), mais heureusement il est assommé et sauvé par un ami qui prend sa place sur l'échafaud (pour tuer un immortel, il faut lui couper la tête).

Ma cote ne fut jamais aussi grande que cette année.

Chaque soir, la force négative ne pouvait pas m'atteindre, j'inventais des histoires d'amour, je créais des pensées positives, d'espoir, sentant qu'il/elle détestait les recevoir.

Puis le 1^{er} étage fut aménagé, et j'y installais ma chambre, et comme par magie, les murs refais à neuf constituaient comme une barrière contre le fantôme/l'esprit/la chose.

Plus de cauchemars, plus de difficulté à m'endormir, une fois là haut, comme si le mal du lieu n'était que dans les vieux murs.

Je fus libéré, et mon bonheur fut désormais total dès cet instant, je vécus les plus belles années de ma vie, sortant avec la mère le soir, dépensant, achetant ceci, allant manger là.

Comme nous avons bien vécu, comme nous en avons profité !

Je ne profitais pas longtemps d'un sommeil réparateur, encore un peu KO, groggy, en me réveillant.

Je n'étais pas dans une camisole, c'était déjà cette consolation de gagnée. Ouf !

J'étais plutôt dans une sorte de réduit, aménagé sommairement, couché sur un matelas tout aussi provisoire.

Ou étais je ?

Timidement, j'ouvris la porte.

J'étais dans mon ancien service, de « retour » à ce que je pouvais nommer paradis, surtout comparé à l'autre département !

Un fax, une voix sans voix se fit alors « voir sans voir, entendre sans entendre » (je n'ai pas d'autre comparaison) à l'intérieur de moi, « écrivant » et « disant »...

« Merci d'avoir été mes bras et mes jambes, ces patients en avaient besoin, tu les as bien vengés. »

« Qui êtes vous ? » Pensais je.

Pas de réponse.

Était ce « ? », ou bien...

Non, ce ne se pouvait pas, j'étais sorti de la Lumière, j'avais quitté sa chaleur pour finir mon aller-retour sur moi-même, étendant mon ego à l'intégralité de l'univers pour finalement le retrouver, ce petit ego.

Ensuite la « connexion » s'était refermée.

A moins qu'un lien incompréhensible, permanent, existe encore entre mon « Moi-Univers » et mon « Moi-Magnus » ?

J'essayais de le faire « parler, écrire » encore, mais il ne se fit plus connaître.

Jimmy, Sylvie et les autres traversèrent alors le couloir, et me virent, soulagés.

Ils coururent vers moi, ivres de joie.

J'avais bien cru ne plus jamais les voir. Joyeuses retrouvailles, elle et ses yeux larmoyants faillit bien me faire craquer moi aussi, si belle et si pure, telle un ange, une déesse, la plus parfaite de toutes les femmes.

Je mon plan B à exécution, la remettre en bons termes avec son mari, persuadé qu'il n'était pas tant bourré de défauts.

Après le repas, je lui fis part de ce que je pensais.

« Tu devrais te réconcilier avec ton mari.

- mais pourquoi ? Il est...
- Un sale type, un sale con, je sais. Mais je suis certain qu'il t'aime, mais à sa manière.
- Et moi...je suis sur que non. Cet homme est sans cœur.
- Laisse lui une chance.
- Non, jamais ! Je préfère mourir.
- Fais le. Pour moi. J'ai fais cet effort pour toi, grâce à toi, d'appeler mon père. A toi de lui laisser une dernière chance, tu ne seras pas déçue !
- Tu es sur ?
- Ne me pose pas la question, c'est une évidence, j'ai beau ne l'avoir jamais vu, je sais qu'il t'aime. »

J'eus enfin la permission, le jour de la venue de son mari, de sortir et d'aller jusqu'à la cafétéria.

J'y allais avec quelques autres, laissant Sylvie tranquille avec lui, mais un peu dans le doute quand même de l'issue de la rencontre, espérant ne pas avoir commis de bourde.

En revenant dans le service, je la vis en pleurs.

Ainsi, cela s'était mal passé ?

Non, elle souriait, ses pleurs étaient des pleurs de joie.

Elle me tomba dans les bras.

« Tu avais raison ! Merci ! »

Elle me regarda dans les yeux, ivre de reconnaissante. Comme elle était encore plus belle, dégageant le plus beau des bonheurs, la plus magnifique des joies.

« Alors raconte ! »

Il est arrivé avec un bouquet de roses, alors qu'il ne lui en avait jamais offert pendant toutes ces années.

Il fut pour la première fois doux, prévenant, et tendre, n'haussant pas le ton, n'ayant aucun geste brusque.

Il lui fit telle une déclaration d'amour, et finit par un émouvant « je t'aime », le premier, enfin, depuis qu'elle le connaissait.

L'effet de ces deux mots si simples à dire, la magie de cette invocation, était visible sur chaque pore de sa peau, dans l'étincelle de son regard.

Comme elle était radieuse, comme elle transpirait l'allégresse.

J'étais content de m'être incliné, d'avoir fais passer ma propre envie après son bonheur, désormais j'étais heureux pour elle, qui avait enfin obtenu ce qu'elle avait attendu pendant tant d'années.

Je devins plus que jamais le fils qu'elle n'avait jamais eu, mais je m'abstins de la considérer comme une mère de substitution,, gardant ce rapport comme avec une meilleur amie, une confidente, une sœur, mais alors très proche et bien plus âgée que moi.

Une fête eu lieu dans l'hôpital, je m'y rendis, ainsi que Jimmy, elle, son mari, les anorexiques et autres boulimiques du service.

Je la vie tenant la main de son mari, formant un beau petit couple d'amoureux. Il souriait encore avant de me voir.

Elle présenta.

« Voici Magnus, celui dont je t'ai parlé... »

Et elle lui fit mon éloge, et apparemment elle l'avait déjà fait auparavant, vu les plis de son visage, le changement dans son comportement, la flamme dans son regard.

Mon aspirateur intérieur se mit en marche, et je lus dans ses yeux menaçants toute sa jalousie débordante, comme s'il essayait de me foudroyer du regard, de me faire disparaître, de me tuer par la puissance de sa jalousie.

Cette jalousie me plongea dans l'embarras le plus total, je ne voulais pas le laisser me placer dans une lutte genre combat de coqs pour la donzelle, je n'étais pas cette optique, alors je le laissais lui faire croire qu'il était le vainqueur par mon attitude détachée et sans agressivité aucune.

Je prétextai devoir aller ailleurs pour écourter ce pénible instant, ne voulant pas le laisser me pousser là où il voulait, c'est-à-dire la guerre pour la possession de sa femme.

Je les laissais donc, et comme une intuition grandiose, « ? » est intervenu, implacable.

« Il la fera partir, tu l'as laissé gagner, demain elle partira. »

Laissé gagner ?

Elle partira demain ?

Je profitais de cette dernière soirée avec elle, nous confiant l'un l'autre comme jamais, je lui ai raconté presque tout mon passé, et elle tout le sien.

Aucune autre femme ne me connaît autant qu'elle, en cette soirée.

Le lendemain, comme il/elle l'avait prévu, son mari, fou de jalousie contre moi, croyant que j'allais lui « piquer » sa femme, réussit à obtenir son transfert vers un autre hôpital, pour s'assurer que je ne constitue aucun danger.

En apprenant la nouvelle, elle courut vers moi, couverte de larmes et de sanglots.

Nous nous serrâmes dans les bras, profitant de cette minute d'éternité, sachant très bien derrière les larmes que l'ont n'aurait plus de nouvelles l'un de l'autre.

Cette fois mon intuition, ma clairvoyance, je ne sais pas quel nom mettre sur ce don, m'envoya les plus éclatants sentiments, les plus sincères mercis, la plus adorable gratitude.

Elle partit, et son sourire se grava dans ma mémoire.

A tout jamais.

Pourquoi fallait-il qu'elle parte ?

J'avais encore mes quelques amis, mais j'étais plus seul que je ne l'ai jamais été quand elle franchit la porte de sortie.

Existait-il une femme pour m'aimer, sublimer, ou juste égaler, ce qu'elle ressentait pour moi ?

Je ne sais pas.

Je voudrais tant...

Si seulement je pouvais revivre dans mon ancien château.

Tout s'est passé si vite.

Le donjon de Vincennes devait fermer pour travaux pendant dix ans, l'Etat fit comprendre à ma mère que nous devions déménager. En compensation, elle eut un piston pour un deux pièces dans une HLM tranquille.

Nous devions déménager pour dans quelques mois, il n'y avait rien d'urgent, le temps de mettre de l'argent de côté avant des temps difficiles. En effet, on n'avait jamais payé de loyer, de quittance EDF, de chauffage, seulement la note de téléphone. C'était l'un des avantages de la vie dans un logement de fonction. Nous étions conscients de la chance que nous avions, nous en avons bien

profité, préférant dépenser l'argent dans des choses futiles, mais oh combien essentielles sur le moment. Nous aurions mis de l'argent de côté, la vie aurait été moins difficile, mais nous ne pensions pas à l'après, seulement à profiter, ma mère de l'argent, moi des cadeaux et du donjon, ce gigantesque terrain de jeu pour imaginer des histoires, laisser voguer mon imagination.

Non seulement on aurait pu avoir une maison, mais nous avons préféré bien vivre et ne pas nous priver. Ainsi, le deux pièces était minuscule à côté de notre pavillon dix pièces, de notre jardin, et encore plus de mon donjon.

J'étais insouciant, espérant encore que ma mère gagnerait et que nous n'aurions pas besoin de déménager, certains de ses collègues dans d'autres monuments y étaient arrivés.

Ma sœur et mon beau-frère vinrent bouleverser nos plans. Ils sont venus pour Pâques, expliquant qu'ils ne pourraient pas venir nous voir l'été, et donc que pour nous aider à déménager, c'était maintenant ou jamais. Ma mère, influençable, s'est laissée convaincre, et nous avons donc jeté presque tous nos meubles, faute de place dans le nouvel appartement, emportant le minimum là bas. La dernière nuit fut un crève-cœur, comme si je perdais un ami cher, comme si cette force qui habitait le donjon sentait sa fin, et faisait vibrer toute sa mélancolie aux alentours. Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit, me lamentant sur cet avenir sombre qui se profilait.

Et je n'ai pas tardé à être confirmé dans cette idée.

La vie en appartement, loin d'une partie de moi-même en quelque sorte, fut tout de suite pénible. Finis les grands espaces, finis le gigantisme, bonjour le petit, l'étriqué, le serré, la promiscuité.

J'avais une chienne, Sophie (du latin Sofia, calme, ce qu'elle n'était pas du tout), qui a été très affectée par le déménagement, pensez donc, elle est passée d'un terrain de promenade rien que pour elle, dans un état de presque totale liberté, à une vie enfermée dans un petit appartement d'une cité de banlieue. Elle perdit ainsi son entrain, sa joie, comme moi, qui me morfondait, n'ayant plus comme espace de fuite, de liberté, que mon espace intérieur. N'est ce pas dans la profondeur d'un cachot que l'on se révèle ? Ce premier enfermement, avant celui dans mon corps pendant ces trois mois à la fois si horribles et merveilleux, fut tel un prémisses, annonciateur des chocs à venir. L'été qui suivit, ou j'aurai du déménager, c'est là que je partis seul avec mon père et que je vivais les pires vacances de ma vie. L'année scolaire qui suivit, j'étais presque tout seul, abandonné, je me laissais vivre, n'ayant plus envie de parler à quiconque ou presque.

En effet, en même temps que j'ai déménagé, j'ai perdu ce magnifique statut qui me rendait différent aux yeux des autres. Tel un riche qui perd toute sa richesse, et voit partir femme et amis, j'avais perdu mon statut de « star », je n'avais plus d'intérêt pour les vipères, les vampires, je suis donc tombé en quelques jours suite à l'annonce de mon déménagement du piédestal où ils m'avaient porté. Et dure était la chute.

J'ai une pensée pour toutes ces prétendues stars qui ne connaissent la gloire que le temps d'un film, d'une chanson, d'une émission de télé réalité, pour retomber dans le quasi anonymat quelques années plus tard. Eux au moins ont connu une vie normale, avant de connaître le haut de l'affiche, et la chute n'est finalement que le retour dans une situation déjà vécue. Alors que moi, tel le roi perdant sa couronne, je ne savais rien de la vie réelle, de la vie normale, sans masse d'argent, de cadeaux, sans donjon, sans espace, sans sorties incessantes, à la limite de pourri gâté.

Nous avons appris à nos dépens ce que la vie dite banale nous apporterait. A partir de ce jour, pas un seul mois nous avons eu du mal à payer le loyer, à bien manger après le quinze du mois. Certains diraient que c'est une forme de retour de bâton, de boomerang, ou encore un mauvais karma qui montre sa réalisation. Nous avons claqué sans compter pendant onze ans, il était donc le moment de payer les conséquences, et d'en baver pour dix ans également.

J'étais quelqu'un, j'étais important aux yeux des autres, mon ego s'est inconsciemment gonflé de cette situation, il fallait retrouver de l'humilité, et réaliser que quelque soit l'âge, les vautours, les rapaces existaient déjà, qu'ils aient trente ans, quatorze ou deux, les gens savent tirer parti d'une situation privilégiée chez quelqu'un d'autre.

Passer d'une centaine de potes et amies à zéro ou presque, car ils m'appréciaient tous pour mon avoir, et pas mon être, cela a achevé de me remettre à ma place. Mais quelle était elle, ma place ? Il me fallait la réinventer.

L'amour avait fait ce miracle, me mettant à une place d'amoureux, après un an de déprime, ne sachant trouver ma nouvelle place en société.

Et l'amour m'a lui aussi fait tomber de son trône de bonheur et de félicité, m'éjectant avec un superbe coup de pied au cul quand j'ai vu mon aimée avec un autre.

Retour à la case départ, vous ne repassez pas par la case « banque », vous ne touchez pas vingt mille francs, comme dirait le monopoly.

Retour à la case départ également à l'hôpital, sans Sylvie, repartie sous le joug de son mari, l'ayant piégé grâce à une preuve d'amour, qui restera sûrement unique, ne sera jamais renouvelée, à moins qu'elle fasse une crise de nouveau. Son mari était ce genre de personne à ne montrer son amour que quand il se sent menacé, dans sa place de dominant. En osant gueuler, parler, elle était sortie de son emprise, mais il avait suffi d'une parole, il l'avait reprise dans son giron, et il ne s'y ferait pas reprendre à deux fois. C'est le paradoxe de la fuite, évadez vous une fois de votre prison, si vous avez le malheur d'être retrouvé, non seulement les occasions de fuir de nouveau se feront plus rares, et les menottes seront bien plus serrées sur votre poignet, ainsi que la cellule bien plus confinée. Il n'y a jamais deux réussites dans la libération. Soit on se libère et on ne revient jamais en arrière en étant repris, soit on se libère de nouveau, et nous partons plus loin encore, plus longtemps. Ainsi la seule liberté réelle est celle qui dure encore, la précédente n'était qu'une halte, qu'une escale sur un chemin de servitude.

Sans elle, j'étais de nouveau à la recherche de ma place. j'avais bien mon ami Jimmy, mes potes de circonstance, mais ce n'était pas pareil. Rien ne valait la pureté de son regard, la joie sur son sourire. Ces choses ne s'expliquent pas, elles se vivent, et quand vous ne les avez plus, vous en goûtez d'autant plus l'amertume, ne pouvant plus y tremper vos sens.

Les quelques jours qui suivirent, je me consacrais donc à une énième reconstruction.

Voilà à quoi se résume ma vie, je me construis, et la vie se charge de me déconstruire, j'avance, et la vie me renvoie à mon point de départ. Un yo-yo vivant dans les mains du destin.

Et le destin, ce fils de pute, a encore envie de m'envoyer vers l'avant. Pour mieux me faire revenir en arrière, car sa femme, la chance, cette salope, m'a toujours délaissé.

Fête de l'école, à la fin de l'année.

Je m'étais inscrit à la tombola annuelle. M'ennuyant énormément (je ne suis pas doué pour les conventions sociales, comme faire semblant d'être heureux parce qu'on fête Noël), je suis parti, avant le grand tirage.

Je ne m'en faisais pas, si je n'étais pas là, ce serait comme les autres années, le prix me serait décerné en mon absence. Seulement, ce que j'ignorais, c'était la première année ou la personne devait être présente, sinon quoi il y aurait un nouveau tirage.

Vous devinez la suite.

Je fus tiré au sort. Mes amis de classe me cherchèrent partout. Et conformément au nouveau règlement, je perdis donc le premier prix (un week-end à Disneyland, si je me souviens bien).

Oui, madame chance a décidé de me faire chier, ne s'étant pas penchée sur mon berceau il faut le croire. Je n'ai jamais connue un événement juste, seulement des injustices.

Par exemple, je me présente à un concours de la fonction publique, dix mille candidats pour cinquante postes (je l'ai passé en 2002, dernière année où les concours étaient si pourvus, maintenant c'est encore plus de candidats pour deux ou trois postes, voir des fois un seul).

Là encore, vous vous doutez de ce que je vais vous dire.

Je suis arrivé cinquante-troisième. Bien sur c'est mieux que celui arrivé cinquante-et-unième (comme la place de quatrième aux JO, la pire place), mais cela « fout la rage » comme on dit.

La chance, ma bonne étoile, la coïncidence, il ne lui viendrait pas à l'esprit que je n'attends qu'elle, une petite manifestation de rien du tout, juste pour me montrer qu'elle ne m'a pas oublié.

Ppppppppfffffffffffffffffffffffffffff !!!!!

Vous allez me dire, que Pandore, quand elle ouvre la fameuse boîte, libère tous les mauvais penchants de l'humanité, mais il reste de l'espoir.

Quand y'a de la vie, y'a de l'espoir, comme on dit...

L'espoir, qui est revenu me bercer d'illusion.

Une nouvelle est arrivée dans le service, en remplacement de ma regrettée Sylvie.

Et, comme par hasard, il fallut que quand je la vis, j'aie ressenti comme un petit coup de foudre, une petite tornade, une petite tempête pour elle, emportant mon cœur.

Et j'ai alors fais fi de ma timidité habituelle, pour aller vers elle.

Elle s'appelait Caroline.

Suite à l'aveu de son mari qu'il voulait divorcer, elle s'était jetée par la fenêtre. Depuis, elle suivait une thérapie, couplée à une rééducation, ne pouvant que marcher qu'avec mal.

Je l'aidais alors à remarquer.

Quelques petits pas les premiers jours, chacun étant la plus belle des victoires. Comment retranscrire la magie de cet instant ? Ce qui était inanimé soudain se met à bouger, à vibrer, puis avancer, lentement, laborieusement, tels les premiers pas du bébé, seulement vous devez y ajouter une souffrance incommensurable. Toujours plus, plus loin, plus fort, plus vite. Une compréhension immédiate s'installa entre nous, car qui d'autre que moi pouvait comprendre chacun de ses efforts, la valeur et la signification de toutes ses victoires, tellement banales pour les gens qui marchent normalement, courent sans souci.

Trois jours après nous être connus, nous nous sommes embrassés. Il fallait mieux que cela ne se sache pas, je venais d'avoir dix-huit ans depuis peu, elle en avait dix de plus, cela passerait mal non seulement pour les autres patients et les infirmiers, médecins. Ne dit on pas que pour vivre heureux, vivons cachés ?

Je vous arrête tout de suite, ce fut une union que certains disent « platonique », dans le sens que nous ne pouvions pas « le faire », car on n'est jamais tranquille dans un hôpital.

Pourtant, elle n'en fut pas moins belle et touchante, cette histoire d'amour. Pas besoin de sexe pour être forcément heureux et/ou épanoui, il y a aussi autre chose.

Je la regardais donc d'un œil malicieux, elle, brune avec des airs de Carla Bruni, et moi, avec toute la beauté présente chez l'amoureux, présente telle une aura qui nous entoure. Ce n'est pas un hasard pour moi si les femmes mariées attirent plus les hommes que les femmes célibataires (et inversement chez les hommes), ce que dégage celui ou celle qui aime vaut toutes les beautés physiques du monde.

Je ne suis pas beau à proprement parler, je suis plutôt moche (mieux vaut ne pas me faire d'illusion et donc plutôt me voir tel que je suis), mais j'ai ce charme incompréhensible, dans le regard, dans ce que je dégage, qui me permet de ne pas être un cas désespéré. Heureusement ce que je n'ai pas coté physique, cette aura le compense de l'autre.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi, plus vite que l'éclair, un moment de calme et de paix avant que je ne paie encore et toujours le prix de ces moments.

Nous nous embrassions, nous nous aimions, nous nous tenions la main, elle marchait, de mieux en mieux, je l'aidais, elle m'entraînait quand à fixer un objet et en « tenir » la vision (ne pas avoir ce foutu effet 3D qui continuait de m'empoisonner l'existence).

Pourquoi dois je toujours souffrir en amour ?

Ma première souffrance en amour date de mes quatorze ans.

Je tombais amoureux de ma voisine de table de cours d'histoire. Elle était splendide, tant au niveau de son physique, que de son être. Elle respirait la félicité, la simplicité, telle la plus belle des roses.

Mais, assez timide avec les filles, je ne suis pas allé vers elle. Je n'ai pas « tenté ma chance ».

Ainsi, j'ai ruminé mes sentiments, impuissant de les exprimer. Combien de par la monde sont les hommes et les femmes, aimant en secret, et ressentant de façon masochiste le mal du secret, de ne pas avouer ce qui nous libèrerait, et après adviene que pourra, un oui ou un non, mais au moins nous sommes fixés, et nous arrêtons de fantasmer. Peu de gens osent faire la pas, ils ont si peur d'un « non », qu'ils préfèrent l'éviter et garder leur « peut être », qu'ils croient être moins atroce à vivre qu'un refus, seulement ne pas avouer ses sentiments, c'est aussi manquer la possibilité d'un accord franc et massif, comme quand deux personnes s'aiment, mais ne se disant rien, elles restent seules dans leur amour qu'elles croient à sens unique, étant au mieux amis.

J'ai connu cet amour masochiste, celui de la personne qui n'a pas confiance en elle, ou du moins pas assez pour se confronter à l'avis de l'autre.

Elle resta telle une muse, une déesse inaccessible pour le pauvre mortel que j'étais.

Une première déception amoureuse que je ne dois qu'à moi-même, n'ayant pas voulu me confronter à la réalité (qu'elle puisse dire non).

« J'aime toujours mon ex mari.

- Quoi ? Celui pour qui tu as sauté dans le vide ? Mais comment... ?
- Tu es exceptionnel, mais je... malgré qu'il m'ait quitté, je l'aime encore et toujours... je suis désolé.
- Ca veut dire... qu'entre nous c'est fini ? Tu vas me quitter pour aimer un homme qui t'a quitté brutalement, ayant provoqué ton saut dans le vide, et qui ne reviendra JAMAIS AVEC TOI ? »

J'ai dit cette phrase en criant, m'énervant pour la première fois de ma vie.

« Marre ! Tu peux peut être me répondre... pourquoi je n'ai pas le droit d'être heureux ? »

« Le bonheur est relatif, s'il naît, il est obligé de mourir. Le vrai bonheur, soit tu l'as pour toujours, soit tu ne l'as jamais. Mais alors si tu connais le sentiment d'être heureux, c'est forcément que tu l'es déjà, sinon tu ne le serais pas. »

Encore le fax intérieur.

Caroline ne savait pas quoi répondre. Comme j'avais crié, des infirmiers s'approchaient. Je fis alors la seule chose que je puisse faire, les mots me manquant. J'ai fondu en larmes dans leur bras.

De ces larmes libératrices, qui font du bien, qui apaisent le corps et l'âme.

Les larmes telles un barrage qui lâche laissant apparaître des torrents d'eaux, permettant de soulager le fleuve bloqué par le mur. Tout ce qui était coincé est sorti. Comme un verrou qui s'est ouvert. La porte qui s'était refermé lors de mon réveil de mon opération s'est alors comme entrebâillée, mais cette fois, pour toujours.

Mais je ne me rendais pas encore compte du déclic.

Le lendemain, je finis ainsi toute l'évocation des faits marquants de mon passé.

Toute ? J'ai comme la désagréable impression d'avoir oublié de dire quelque chose au psychologue. Quelque chose d'important, mais dont je suis comme amnésique.

Quoi donc ? Impossible de me souvenir.

« Il est temps maintenant pour moi de reprendre les cours, et de sortir de l'hôpital. J'ai un bac à passer, grâce à vous j'ai mémorisé mes exercices visuels, j'ai repris du poids, et j'ai pardonné à toutes mes rancœurs passées. Je ne vais pas perdre plus de temps, je pars aujourd'hui. »

Le psychologue est interloqué.

Il sait que je suis en hospitalisation libre, et donc que je peux partir quand je veux.

A quoi sert il donc de ressasser les détails, de tout voir rêve par rêve ? Je comprends que lui et l'hôpital perdent un client, mais ma seule exigence est celle-ci : ETRE LIBRE.

Je repris donc ma liberté, comme si je sortais de vingt ans de prison.

Le souffle de la cité, de la population, souffla sur moi comme une senteur revigorante. On se rend compte de ce qu'on apprécie qu'à partir du moment où on le perd.

Il m'a fallu être aveugle pour me rendre compte de la valeur de voir.

Il m'a fallu voir un monstre de la nature pour me rendre compte de la valeur de la vie.

Il m'a fallu aimer pour me rendre compte de la valeur de la perte.

Il m'a fallu m'ouvrir pour me rendre compte de la valeur des relations.

Une nouvelle vie commence.

Un nouveau chapitre.

Je dois encore regarder au travers de la porte entrouverte, dans la lumière de ce savoir dont j'ai eu un moment la teneur.

Je dois encore vivre ma vie, qui ne fait que commencer.

Aimer, souffrir, autant d'épreuves m'attendent, je le sais, mais c'est...

Cela le mystère de la vie, qui fait qu'elle vaut la peine d'être vécue !

11 ans après, je reviens sur cette période.

Des années folles, mais je suis encore là pour en parler.

Je pensais avoir tout connu avec ce problème aux yeux et cette hospitalisation, j'étais loin du compte, je n'avais pas fini de souffrir.

Mais, nouveauté cette fois, j'avais le désir de vengeance.

Ne me condamnez pas. Tous, après une peine, après une rupture, nous faisons l'amalgame. Ce qu'un ou une nous a fait, nous l'attribuons aux autres, c'est ainsi.

J'étais devenu, à la sortie de l'hôpital, nul autre que Némésis.

Le retour à la maison était étrange.

Ma mère, chamboulée par ces mois difficiles, était aux petits soins. Elle avait déjà sacrifié toute vie sentimentale pour m'élever, mes soucis l'avaient encore plus focalisé.

J'avais beau lui dire qu'hors l'effet 3D sans lunettes de ma vision, tout allait bien, elle ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter.

Je finis par reprendre les cours. Rater 3 mois de cours, l'année du bac, il n'y a rien de pire. Je ne rattrapai jamais le retard, mais je pris le train en marche.

Ceux de ma classe, faussement empathiques, me demandaient « ça va Martin ? » avec ce faux air de pitié, ce ton dans la voix qui me faisait passer pour un malade mental. Ils prirent l'habitude de me poser cette question, avec ce ton particulier.

Je les détestais, je les haïssais pour cela, je leur disais « oui » machinalement, mais j'avais envie, intérieurement, de leur faire avaler leurs paroles, de leur foutre mon poing dans la gueule, tant leur question m'agaçait.

Mais si ce n'était que ceux de ma classe...Tous, ils avaient leur air de pitié, mais feinte, ils voyaient ma vis à l'œil gauche, elle leur faisait peur. On a peur de ce qu'on ne connaît pas, ils ne prirent pas la peine d'essayer de comprendre ce que j'avais.

Mes potes, eux, merci à eux, étaient restés égaux à eux mêmes.

Lassés des parties de jeux de foot acharnées chez moi, les quelques mois avant ma perte de vue, je décidais de me lancer, avec eux, sur un nouveau terrain prometteur : internet.

En l'an 2000, c'était la préhistoire du net : connexion 56K, d'une lenteur d'escargot, 15 minutes pour se connecter après de nombreuses numérotations, et un internet prétendument illimité, mais qui victime de son succès, se coupait toutes les heures.

Le net ne s'était pas encore démocratisé, nous décidâmes de nous lancer sur les tchats populaires du net (populaires, entendons nous bien, pour le faible nombre d'internautes de l'époque, comparé à aujourd'hui) pour...chasser.

Ne me regardez pas comme cela. Tous les hommes, à un moment ou un autre de leur vie, partent en chasse. J'avais beau avoir vu la Lumière, avoir acquis des connaissances sans précédent, je me lançais avec eux, dans l'idée de m'éclater, de m'amuser, et surtout, me venger.

Il y avait d'abord le moment, ou à quatre devant l'écran, nous lancions des hameçons sur ce tchat, chacun sa proie. Il arrivait ainsi souvent que l'un réponde à la proie d'un autre, et inversement. J'observais les méthodes d'approche de mes potes, les phrases clés, les stratégies de drague. Tout cela était nouveau, nous apprenions. Et c'était facile : draguer avec des mots, il n'y a aucune sincérité, encore plus que dans la vie (il est prouvé que 90% de ce qu'on dit au 1er rendez-vous est un mensonge). Il n'y a pas le regard, le ton, il n'y a pas le physique, juste les mots.

Voilà comment draguer sur un tchat :

Draguer sur le net, c'est d'abord un travail de médiumnité. Il faut d'abord essayer de deviner quelle femme se cache derrière un pseudo. Ce qu'elle cherche comme type de mec, ce qu'elle attend qu'on lui dise. Pour avoir pris, pour nous éclater, quelques fois, des pseudos féminins, je peux le dire, le « ça va, tu sucés ? » et le « est ce que tu baises ? », peut-être que ça marche dans « tournez ménages » des inconnus, mais en vrai, non.

Draguer sur le net, c'est avant tout jouer un rôle : correspondre à la vision exacte du mec idéal que se fait la fille. Il faut lui dire ce qu'elle a envie d'entendre, et aussi essayer d'anticiper ses attentes et envies. Cela la fera ainsi tiquer, vous serez différent des autres pseudos. Il ne faut surtout pas partir dans les questions traditionnelles et seulement elles, mais tout de suite embrayer, poser votre différence et chercher le lien qui fera qu'elle s'attachera à vous.

Une fois seul, le soir, je mettais ces préceptes à exécution.

Très vite, je devins fort en drague, trouvant « la phrase clé ». Le cœur des femmes est comme une porte scellée, écrivez la « phrase clé », et vous aurez ouvert la porte. Je réussis, souvent, à trouver cette phrase clé et à rendre des filles accros.

Cela m'amusait, je me vengeais ainsi de tout le mal que j'avais eu.

Appelez moi salauds, je le mérite, et 11 ans après, j'ai honte du mal que j'ai fait. Mais je l'ai payé. Et j'ai grandi. Il est facile de juger après, mais sur l'instant, pris par la démon de la drague par internet, c'est comme une drogue, il faut collectionner, additionner, faire tomber encore et encore.

Je réussis ainsi à avoir 5 relations purement virtuelles, en simultané, et m'éclatais. Je pouvais faire tomber amoureuse une fille complexée, ou mal dans sa peau, ou avec des problèmes, mais c'était bien trop facile, aucun challenge, la phrase clé était très facile à trouver : pour beaucoup de filles, il suffisait de dire que le physique n'est pas important, et dès lors, elles s'accrochaient à vous comme de la glu, étonnées de votre remarque, qui détonne avec les autres mecs du tchat.

Pendant les 6 mois, jusqu'au bac, je fis ainsi souffrir une multitude de filles, sans jamais les rencontrer, juste avec mes mots, la jouant souvent poète maudit.

Et mes potes, à ce jeu là, étaient aussi très forts, mais ils rencontraient, ensuite. Ils draguaient dans le but de tirer un coup, d'avoir des aventures. Moi, je ne voulais pas d'histoire d'un soir, juste avoir le cœur de femmes dans mes mains. Femmes, pardonnez moi, je m'en veux. Parmi elles, j'ai raté des rencontres magnifiques, des relations qui auraient pu être formidables, mais je ne voulais passer ce cap.

L'une d'elle, Aurélie, était dingue amoureuse de moi, voulait me rencontrer, mais au dernier moment, je me défilais, la faisant souffrir. Heureusement, quelques mois plus tard, elle trouva le bon, il y eut une justice.

Avoir des relations simultanées sur le net, comme dans la vie, demande un jonglage permanent, et de ne pas faire de boulette entre les fenêtres de conversation. C'est tout un art que certains ont perfectionné, dans le virtuel ou dans le réel, ayant jusqu'à de fausses identités et des doubles vies.

Il est si facile de faire semblant sur le net, mais peu en sont doués. On débusquait tout de suite les hommes cachés derrière les pseudos de filles, mais eux ne nous démasquaient jamais.

Nous avons ainsi poussé des dizaines de mecs crédules à aller en rendez-vous à tel ou tel endroit, n'y allant jamais. Comme c'est facile de faire espérer un homme ! De belles promesses, tu joues à la maman bis, et il foncera se prendre un râteau devant la FNAC des Halles. Oui, c'est le lieu de toutes les rencontres virtuelles vers le réel, nous étions quand même sympas, après le râteau il pourrait s'occuper, faire des achats.

Certains de mes potes, malgré tout leur bonne volonté, toutefois, ne parvenaient pas à faire tomber les filles, ils n'étaient pas doués avec les mots.

Encore une fois, j'en appelle à toutes les filles à qui j'ai fait du mal, je vous ai vendu du rêve, je vous ait fait espérer un homme pas comme les autres, pour finalement faire pire que les autres, que ceux de qui je voulais m'opposer. J'étais dans la revanche, ni plus ni moins, je ne me rendais pas compte de ce que je faisais.

Lancez moi des bananes, insultez moi, ne vous privez pas, mais leur revanche est aussi venue.

Au bout de quelques jours de cours, un ancien, qui était dans ma classe en seconde, était revenu vivre dans notre ville, et réintégrait notre lycée. Deux ans plus tôt, il était cheveux court, les lunettes, le parfait look du gamin à papa-maman, et désormais il était cheveux longs, en dread locks, lentilles et look sataniste.

Il s'assit à coté de moi. Hésitant à avoir un fou rire, je démarrais la conversation, et une formidable amitié. Il fut le premier, et le seul ami, à qui je fis partager mon « qui suis je ? ». Il était mort de rire à mes idées, les trouvant étonnantes et bluffantes.

A la pause du matin, et de l'après-midi, il m'initia au cannabis, à la musique de marilyn Manson, aux pogos et autres codes des métalleux.

Puis un jour, je découvrais, dans une collection de livres à petits prix, « la vie sexuelle de Kant ». Ayant appris par les cours de philo que celui ci était resté vierge, je le lus avidement, riant à cette œuvre second degré mais néanmoins informative.

Je le prêtais ensuite à mon ami, Kevin. Qui ne rit pas du tout.

Il m'avoua, le lendemain, que lui aussi, comme Kant, était atteint d'un problème cardiaque qui l'empêcherait d'avoir une relation sexuelle, sous peine de crise cardiaque. Il était donc devenu « asexuel », ne pouvant entamer qu'une relation platonique, d'où son aspect physique actuel, je le compris aisément. Il se cherchait.

Il devint mon meilleur ami. Je ne sut lire son regard, comme les très nombreuses filles de ma classe (la section littéraire est pleins de filles). Je voyais sa fascination à mon égard, mais du point de vue amitié, j'étais le seul à qui il l'avait dit, à qui il pouvait se confier, qui le comprenait.

Puis il finit par m'inviter chez lui, pour me faire écouter les derniers Cds, et en fumer une.

Dès notre arrivée, il tenta de m'embrasser.

Choqué, je le repoussais.

« Hé bien quoi, tu fais ton hétéro conditionné ? »

Sa question me transperça comme un coup de poignard. Après tout ce que je lui avait dit de ma vie, je partageais tout, il avait vraiment cru que quelque chose était possible ?

Je pris la fuite.

Nous étions toujours des amis, après cela, mais je pouvais voir que son regard était un regard d'amour, et je voyais que dans la classe elles le voyaient.

Ces saletés, elles voulaient former un couple, elles lui avaient fait croire que c'était possible, je l'appris ensuite !

Une femme ça va, une troupe, bonjour les dégâts ! Elle m'avaient pris pour qui ? Un jouet pour former un couple homosexuel ? Elles me confortaient en tout cas dans mon attitude virtuelle, j'en continuais de plus belle.

J'étais un hétérosexuel convaincu, et je le suis toujours, mais en rage contre la femme en général, j'attendais celle, spéciale, qui me réconcilierait avec toutes les femmes.

Puis vint le moment des révisions du bac.

J'essayais de refaire mon retard, et m'en tirais bien à l'écrit dans les matières dans lesquelles je n'excelsais pas, et m'en tirais mal dans les matières dans lesquelles j'excelsais.

Je savais donc qu'il n'y aurait que mon oral, en anglais renforcé, mon option, pour me sauver. J'avais 20 textes à réviser en une semaine, c'était impossible.

C'est alors que je fis un rêve.

Une gentille examinatrice me donnait mon texte préféré parmi les 20, « William Wilson », d'Edgar Poe, qui de plus traduisait en quelques pages mon « qui suis je ? ». J'avais assuré à l'explication de ce texte, car il me racontait, en quelque sorte. Qu'elle me donne ce texte était inespéré !

Je décidais de suivre ce rêve, et ne révisais que ce texte. Ma mère, attentive, le remarqua, et je lui fis part de mon rêve. Elle m'engueula, me menaçant de toutes sortes de choses si je ratais mon bac.

Je suivis mon instinct, me disant que c'était « ? » qui m'aidait.

2 jours avant l'oral, alors que je ne regardais jamais Pernault et son JT, je zappais sur celui ci, et tombait, comme un signe, sur le sujet « comment faire pour favoriser un texte dans une liste ? », dans lequel un psychologue expliquait que l'œil regardait d'abord aux ¾ en partant du haut sur une feuille, et qu'en mettant le texte favori à cet endroit, on avait plus de chance qu'il soit choisi.

Poussé, me disant que c'était encore cette « force » qui m'aidait, je refis la liste, mettant « William Wilson » à l'endroit indiqué.

Le lendemain, j'eus bien une gentille examinatrice, qui me dit « William Wilson ». Malgré l'avertissement du songe, finalement prémonitoire, je restais en arrêt, bouleversé.

Le reste, préparation et passage de l'oral, n'était qu'une formalité.

En sortant, je tombais sur une touchante lycéenne, Sarah, venue passer son oral elle aussi. Je fus comme poussé, et nous discutâmes, je tentais de dépasser ma timidité dans le réel.

Le lendemain, nous nous revîmes, chez moi, et nous embrassâmes. Elle m'expliqua qu'elle comptait rester vierge jusqu'au mariage.

Très vite, aussi, je fus invité chez elle. Et tombait sur un gros problème : elle était juive, je ne l'étais pas. Sa mère me fit clairement comprendre que je n'étais pas désiré.

Au bout d'un mois, de toute façon, l'étincelle n'était plus, nous nous séparâmes sans douleur ni souffrance, d'un commun accord, comme on dit.

Je repris le net, mais cette fois, incité par cette relation, à draguer, mais pour rencontrer, cette fois.

Élodie, habitant la même ville que moi, attira ma curiosité. Je fus tout de suite charmé par son être, qui transparaissait sur le tchat.

Le lendemain, nous nous rencontrâmes. Qu'on soit claire, elle était moche, très moche, et grosse, très grosse, mais elle avait une beauté intérieure, si fragile, si splendide, que je ne fuyais pas, au contraire, je la suivais jusqu'à chez elle.

Au son de « i believe i can fly », elle me donna de l'amour comme jamais personne ne m'en avait donné. Nous fîmes l'amour comme jamais je n'avais fait l'amour. Et nous recommençâmes, encore et encore. Nous nous vîmes le lundi soir, et tous les soirs jusqu'au vendredi, faisant l'amour toutes les nuits. Chaque soir, elle me remettait une lettre d'amour qui m'arrachait des larmes.

J'avais tout pour être heureux.

Tout, ou presque.

Le samedi matin, une femme vint tchater avec moi.

Au bout de quinze minutes de discussion, elle m'avait dit « je t'aime » et avait dit être en agence de mannequin. On s'invita à se voir à la FNAC des Halles, comme j'avais une forte présomption que c'était un mec se foutant de moi, je voulais aller voir les derniers livres sortis.

A deux heures de l'après-midi, une femme absolument magnifique m'illumina. Elle sauta dans mes bras, sous les regards envieux, me prit la main, et m'embrassa.

Était ce un rêve, encore ? Non, j'étais aux cotés d'une grande blonde, cheveux longs, yeux blonds, visage merveilleux. Les heures se comptèrent en minutes, tant il passa si vite.

Je voyais le regard des mecs, jaloux, envieux, se demandant bien ce qu'une femme pareille puisse me trouver, à moi si moche, tel la Belle et la Bête.

Une journée magique, comme celle du dimanche, de ballade dans Paris.

Je me réveillais le lundi matin, me souvenant soudain que je devais revoir Aurélie le soir venu. J'étais en train de démarrer une double relation ! Je ne le pouvais pas, et mon cœur me disait de choisir Aurélie, mais ma raison, attiré par la sirène, me poussa à garder la mauvaise.

Par le tchat, je fis un mal fou à Aurélie, n'ayant pas le courage de le faire en face.

Si j'avais une machine à remonter le temps, je le ferais sans hésiter, pour effacer tout ce mal que je lui ai fais. Avec la belle blonde, je me sentais si bien, je ne voyais pas la réalité des choses.

Elle était vierge, je lui fis découvrir l'amour, nous fîmes l'amour encore et encore, fasciné que j'étais d'être avec une femme aussi belle

Les mois passaient, je la présentais à ma mère, qui lui dit à l'oreille « mon fils a beaucoup de goût » ce qui me mit dans l'embarras.

En boîte de nuit, nous passâmes un moment magique, hors les dragueurs qui étaient à l'affût. Sous la musique techno, nous ne sentions plus le temps passer, seulement dans la volupté, la sensualité, et danser ensemble, emportés par la musique. L'air trotte encore dans ma tête, moi qui pourtant ne supporte pas longtemps ce genre de musique.

Un instant plein de passion, sans faire l'amour, faisant monter la température.

Je m'étais inscrit en fac de psychologie, il fallut rentrer, début octobre.

La psychologie, c'est comme en section littéraire de lycée (on était 6 mecs pour 20 filles), nous étions 80 mecs pour 500 filles, le rapport encore pire.

Filles, ou devrai je dire névrosées ! On se demande pourquoi il y a 80% d'échec en 1ère année, c'est très simple : la plupart des gens vont en psychologie pour trouver des solutions à leurs problèmes personnels. Ne les trouvant pas, ils changent de section, ou réussissent à aller jusqu'au diplôme, tenaces, pour trouver les solutions via les expériences de leurs patients. Ils auront beau dire le contraire, je continue à penser, en me rappelant ces futures psys, que le système est bien mal barré.

Nous partions dans l'étude de Freud, dans le très général, je ne supportais pas de devoir attendre la 3ème année pour arriver à quelques chose d'intéressant.

Je ne supportais pas plus le système des universités, noyé dans la masse, n'étant plus qu'un numéro parmi d'autres.

Très vite, je lâchais donc, car ma copine allait de mal en pis.

Elle était en fac d'anglais, j'allais la chercher après les cours, mais surtout pour la surveiller. En effet, je compris vite que pour être en agence de mannequin, il faut rester mince, voire très mince, et ce poids ne se garde pas seulement en ne mangeant pas, mais aussi et surtout par la cocaïne.

Et elle en prenait, j'en étais sur. Pour ma part, je me contentais de quelques cigarettes, et quelques morceaux de cannabis, mais j'ai cessé depuis elle, entièrement.

Car après la coke, vint les lacération de bras. Elle eut beau tout faire pour mes les cacher, j'ai tout fait pour la pousser à stopper de se taillader les bras.

Sans succès.

Un jour, elle alla jusqu'à me dire qu'elle allait aux toilettes, et je sentis qu'elle était dans la cuisine, en train d'ouvrir un placard.

J'eus le temps de lui sauter dessus, pour l'empêcher de se tailler les veines.

Une personne décidée à mourir a une énergie décuplée, je dus donc faire preuve de violence pour lui arracher ce couteau des mains.

La vie, contre la mort, je gagnais, mais je savais que je ne pouvais être avec elle 24 heures sur 24.

Je fis donc, par amour, ce qu'il fallait : je prévenais sa mère, que sa fille se droguait.

Il va sans dire que je n'eus plus aucune nouvelle d'elle, que je détruisis la cohésion familiale, que je mis un bordel monstre.

Mais au moins, elle est encore en vie, j'ai fais une recherche google, elle est journaliste.

Ensuite, je devins « homme kleenex » :

Comprenez, j'allais aux quatre coins de la France, pour deux jours. Je donnais du plaisir à de jeunes femmes, tombait amoureux à chaque fois, et une fois revenu chez moi, j'étais largué.

Je ne me rappelle pas les prénoms, mais je me souviens des lieux : Nantes, Toulouse, Clermont-Ferrand, Strasbourg...un tour de France !

Au bout de 5, ou 6, je me laissais, et cherchait la perle.

Je tombais sur une charmante brésilienne de 15 ans (j'en avais alors 19) et la rencontrai à Lille. Je tombais sur une jeune fille pas comme les autres, beaucoup plus mure pour son âge. Je n'avais, depuis un an, jamais oublié Élodie, celle qui m'avait tout donné, et que j'avais brisé.

Julia, adoptée par un couple français, je le compris tout de suite, était violée. Je réussis à la faire parler, c'était par son grand-père adoptif, mais c'était le respectable pharmacien du village, comprenez inattaquable (et elle ne voulait briser la famille).

Le reste fut une passion incroyable. Mais je ne parvins jamais à la décoincer, elle n'avait aucun orgasme, n'en a jamais eu, à cause de ce viol. Et pourtant, elle adorait faire l'amour, mais quand à avoir le plaisir suprême, elle n'en avait pas.

Elle n'était pas restée plus de 15 jours avec un mec, elle tint des mois. Et me trompa. Je pardonnai, grand con que j'étais.

2 fois, je pardonnai encore. 3 fois, ce fut plus difficile.

Dès lors, elle devint « étrangement » amoureuse, plus je m'éloignais d'elle, et plus elle m'aimait !

Quand j'étais fou d'elle, j'étais cocu, maintenant que j'étais distant, elle me collait.

Et puis un jour, un peu avant nos 1 an, elle me donna des liasses de billets.

« Pour te rembourser de tout ce que tu m'as donné ! »

Je ne comprenais pas d'où venait autant d'argent.

Elle me le dit.

Je ne lui pardonnais pas.

Les mots ont une énergie, une force.

« Je me suis prostituée ».

La force de détruire un amour, de détruire un mental, de mettre au fond du trou.

Je décidais, en me disant « sait on jamais ? », un dernier essai, par Meetic cette fois. Nouveauté, c'était vraiment l'hypermarché.

Je sortis avec 3 femmes, 3 relations d'un mois chacune, presque physiques identiques. 3 mêmes échecs, presque parallèles.

Têtu, je tentais une dernière incursion sur le tchat, avant de l'abandonner pour toujours.

La dernière, sinon je me fais moine, pensais je.

Je tombais sur une femme de 28 ans, habitant à La Rochelle. 7 ans de plus que moi, cela accroche très bien sur le net, très vite, je décide d'y aller. Je suis un kamikaze, rien ne sert d'attendre des mois à discuter sur le virtuel, je reste persuadé qu'il faut rencontrer la personne en vrai le plus vite possible, cela évite de se faire des idées, au fil du temps.

A la sortie de la gare, c'est la désillusion.

Elle n'a pas 28 ans, mais 43 ! Je suis tout naturellement refroidi quand nous arrivons chez elle. La discussion est polie, il semble clair qu'il ne peut y avoir d'histoire.

Et puis elle va à la cuisine.

J'entends un boum, et me précipite. Elle gît, inconsciente.

Mon sang ne fait qu'un tour, je me doute que ce n'est pas la première fois, et réussis péniblement à la transporter sur son lit.

Je me mets alors à pleurer toutes les larmes de mon corps, m'excusant de mon attitude, lui promettant de l'aimer, je cherche à tout prix comment la réveiller.

Les secondes devenaient des heures, insupportables. Combien de temps s'était écoulé ? Je n'appelais les pompiers, persuadé qu'elle allait se réveiller.

Quand je n'eus plus de voix, plus de larmes, elle ouvrit enfin les yeux.

Une fois qu'elle le put, elle me confia la vérité : elle était gravement atteinte d'un cancer, ils ne lui donnaient pas beaucoup de chances.

Dès cet aveu, je l'ai aimé d'un amour sans bornes. Nous fîmes l'amour, comme si c'était la première et dernière fois. Ce que je ressentis dépasse de loin tout ce que j'avais pu ressentir. Faire l'amour dans l'idée que la mort est derrière, imaginez vous qu'il ne vous reste que 24 heures à vivre, et vivez le, c'est une sensation sans fin, comme faire partie du monde entier, être partout et nulle part, ce que nous avons partagé ne peut se décrire, c'est au delà des mots, des comparaisons.

C'est beaucoup plus que la jouissance, beaucoup plus que du spirituel, comme dans le tantrisme, c'est au dessus de tout.

Nous sortîmes au bord de la mer, et je découvrit que les plus intolérants n'étaient pas les adultes, mais les enfants, quand ils nous voyaient nous tenir la main. Je pouvais lire en eux leurs questions perverses, qu'est ce que pouvait faire un jeune de 21 ans avec une femme de 43, est ce qu'il tenait la main de sa mère ?

J'étais léger, j'étais heureux.

La deuxième fois que nous fîmes l'amour, c'était 99% de ce que l'on avait senti la première fois. Car qu'on on fait l'amour comme si c'était la dernière fois, elle doit être la dernière, celle d'après, on se met à croire à un lendemain, puisqu'il y a eu un hier.

La troisième fois, quand nous nous revîmes, ce fut 98...

Une longue descente, malgré la beauté de cette relation. Car contrairement à ce que tous disent, dans la maladie, dans un couple, tout n'est pas rose ! Il faut savoir, que comme l'a très bien détaillé Elisabeth Kubler-Ross, il y a 4 étapes dans la maladie, qui sont comme 4 personnes différentes :

Au début, la personne y croit. Elle veut se soigner, passe les chimiothérapies.

Et puis, les traitements échouant, elle s'énerve. Je la connus sous cette phase, elle était stressée et irritable, se mettait à douter de tout, pensait que j'allais la quitter pour une femme plus jeune, que je ne pouvait l'aimer. La première phase dura 6 mois, la seconde également.

Puis vint la troisième phase, celle de la déprime : dans cette période, je la supportais de moins en moins, il n'était pas rare, ainsi, que pendant ses hospitalisations, elle fugue en tenue d'hôpital.

Le souci, c'est que pour l'aider, et aller la voir le plus souvent possible, j'avais décidé de travailler, je n'étais donc plus si souvent disponible.

Mon père, comme pour se faire pardonner, me pistonna pour un boulot de vacataire dans les monuments (voilà que je suivais la voie de mes parents et grand-parents) d'avril à septembre, en haute saison. J'acceptais, et découvris la dure vie du travail.

Voilà la chronique d'un travail pas comme les autres.

Je travaille aux tours de Notre-Dame de Paris.

Pour info, la cathédrale est le lieu le plus visité du monde, 15 millions de visiteurs par an. Mais ce chiffre impressionnant cache un fait : ceux qui vont prier tous les jours, pas les touristes, mais les

fidèles, sont comptés chacun 365 fois...il y a donc bien 15 millions de gens qui rentrent, mais pas toujours des visiteurs uniques.

Cette cathédrale fut bâtie sur une église romaine, elle même bâtie à la place d'un lieu de culte d'Isis, d'où le nom de paris, « par Isis », les habitants les parisi. Lutèce, quand à elle, qu'on présente comme ancêtre de Paris, les fondations ont été trouvées...à Nanterre ! Donc bien loin de sa position supposée, au cœur de l'île de la Cité actuelle.

Avis au amateurs de franc maçonnerie, là haut, grâce au livre de Victor Hugo, une vaste campagne de restauration a été faite, et Violet Le Duc, franc maçon, a fait rajouter des « chimères », animaux mythiques inspirés de créatures réelles. Parmi elle, une qu'il a baptisé, la stryge, celle ci tire la langue au monde, dans un geste humain, et un alchimiste, seul être humain perdu au milieu des animaux. Ajoutez à cela une flèche, qu'il a fait installer, avec 12 apôtres, plus un 13ème, lui même, qu'il s'est fait représenter tout en haut, finissant son œuvre avec la règle et le compas, les armes des francs maçons.

Il va sans dire que le chiffre 13 n'est pas anodin, ainsi que la stryge, en effet, c'est un animal qui se nourrit dans les mythes de l'énergie vitale de l'humanité, également l'alchimiste. Prenez la ville de Washington, qu'ils ont fait construire, et vous vous amuserez encore plus.

Dans ce boulot, ou nous sommes postés, soit nous sommes en bas, chargés d'envoyer 20 personnes toutes les 10 minutes, étroitesse du circuit oblige, mais nos chefs, voulant faire de l'argent pour l'État, nous ont demandé s'il n'était pas possible de les envoyer toutes les 7 minutes, et si possible, jusqu'à 30 personnes (mais cela de manière non officielle, car illégale, uniquement à l'oral) via des phrases codées qui pourraient passer pour des menaces.

Ainsi, le travail là haut, du fait des envois massifs, consiste à de abattage, comme à l'usine, il faut que cela monte le plus au sommet, et que là haut l'autre agent les fasse descendre le plus vite possibles, montez montez, puis descendez descendez, toute la journée un flux à la queue leu leu qui monte, puis qui descend. Heureusement, un troisième poste, près de la grosse cloche, est plus tranquille, et pourvu d'un chauffage. Enfin tranquille, quand un débile n'essaie pas de faire sonner la cloche ou tape dessus comme un dératé !

Dans cette optique de lieu le plus visité du monde, c'est en quelque sorte le monde entier qui vient chez nous, et je peux vous faire une petite vision du monde :

L'espagnol est insupportable : Il parle fort, très fort, n'a pas de manière ou très peu, il sait gueuler, râler, tout faire pour ne pas payer. Il se donne des airs pieux en entrant dans la cathédrale, mais dedans bouffera ses sandwiches, boira son coca. Pas de respect.

L'espagnol se la pète : le maaaaaaaale a besoin de se la jouer devant sa copine, il a donc un fort coté provocateur, il faut à tout prix qu'il obtienne un truc d'un autre homme pour impressionner. Il parle avec les mains, et parle vite, très vite.

L'américain : il n'aime pas monter de marches, il va à Paris pour manger Macdo, il va à Paris pour aller à Shakespeare Books, la boutique proche de livres anglais, il va aller à l'église américaine, il va monter au sommet de la tour Eiffel et les Champs-Élysées. Aucun dépaysement, il ira toujours voir de l'américain, de l'anglais, partout dans Paris.

La japonaise : Elle est rarement en couple, elle ira à Paris avec ses copines. Elles passeront leur temps à prendre des photos de tout et n'importe quoi, ne profitant jamais du moment présent, mais profitant du voyage en regardant l'album photo de retour au pays. Les japonaises sont profondément choquées par notre proximité, et la drague des français. Une japonaise fera Londres un jour, puis Amsterdam le lendemain, Paris le suivant, Barcelone, Rome, Florence, Venise, et basta, en 1 semaine les grandes villes européennes.

Le chinois : Il se croit pour le boss. En effet, le chinois qui vient est riche, il faut une somme pour avoir un visa dérisoire pour nous, mais qui représente un an de salaire d'un chinois normal. C'est donc le chinois capitaliste, nouveau riche, qui vient, et il est insupportable, il ne prend pas la peine de parler anglais ou français, il va te parler chinois, même si tu lui dis que tu ne comprends rien, il

va continuer à te parler chinois, comme si tu allais le comprendre. Physiquement, il est plus grand et gros que les japonais.

Le russe : Pareil que pour les chinois, mais il est affublé de plus d'une magnifique jeune blonde, on voit donc des dizaines de vieux russes moches, mais riches, se balader avec des jeunes blondes fines comme des règles. Le russe, comme l'américain, croit que tout s'achète via le pourboire, ne comprenant pas que dans le public c'est interdit (ou caché). La bas, à New York, le culte du dollar, le pourboire est presque obligatoire, et normalisé, qui se compense par des prix très bas (sauf pour les hôtels, forte demande oblige).

Mais venons en au pire touriste : le français ! A cause des gratuités de 0 à 26 ans, il se déplace souvent en famille. Et le plus souvent le premier dimanche du mois en basse saison, jour gratuit pour tout le monde, ou les journées du patrimoine. Ces jours là, ce sont 90% de français (10% un jour payant, et encore je suis gentil).

Le français râle, même quand il n'a pas payé. C'est nul, on aurait pas du attendre 1 heure, y'a beaucoup trop de marches, il fait trop chaud, trop froid, c'est trop petit, c'est trop cher, c'est trop loin sont ses phrases favorites. Là haut, au sommet, après les 422 marches, tout le monde est content sauf...le français ! Et il va pisser, ou faire pisser son gosse, il va se plaindre, il va s'en prendre aux fonctionnaires, car il n'a pas compris que les fonctionnaires travaillant sur le lieu était une minorité, mais il déteste le service public (qui pourtant lui rend de grands services quand il en a besoin), donc il va s'en prendre aussi au petit jeune qui n'est là que pour l'été, il s'en fout, il veut se faire un « sale fonctionnaire, je te paie avec mes impôts ».

Mais venons en au meilleur : le québécois. Il t'aime, du moment que tu ne vas pas t'installer dans sa région. Il est toujours content, tant que tu ne l'envahis pas, il rit, il blague. Allez là bas, vous vérifierez ! A Paris, il s'étonnera de toutes nos bizarreries, comme un homme qui visiterait les martiens « pourquoi il y a une pharmacie à chaque coin de rue de Paris ? Y'a tant de malades en France ? » ne comprenant pas qu'en France droit rime avec obligation, beaucoup voyant les soins gratuits ou presque se sentent obligés d'en profiter, allant prendre un arrêt maladie pour un oui ou pour un non, pénalisant les vrais malades, qui eux sont bien mal soignés.

A ce travail, j'ai trouvé des gens exceptionnels, mais hélas des cas sociaux qui gâchent toute l'ambiance. En effet, les ministères, pour en payer le moins, ont trouvé le moyen d'embaucher une plâtrée de COTOREP ce qui leur permet de toucher des aides du ministère de l'insertion. Mais il y a handicap et handicap ! Ne pouvant, du fait des marches et de la surveillance, recevoir des sourds, des aveugles et des gens en fauteuil, nous recevons les malades mentaux, dérangés et autres atteints du ciboulot. Ne me faites pas paraître méchant, voilà la chronique de certains croisés dans le passé, et encore dans le présent :

Nous avons eu un fonctionnaire qui avait pris en otage une classe avec son arme de service, ils n'ont rien trouvé de mieux que de le remettre en contact avec le public. Il faisait peur aux enfants, et parfois pleurer. Il ne se lavait jamais, ainsi son odeur était tout bonnement incomparable, surtout l'été avec la sueur, et de plus ne se changeait que tous les 15 jours. Imaginez donc l'odeur et la saleté de ses vêtements en plus de la sienne. Il se rasait, se coiffait, et c'était tout. Il lui arrivait de venir bosser avec un t-shirt plein de taches de sperme, ou sur le jeans.

Mais si c'était tout, il agressait ses collègues, en faisant tomber une d'une chaise, essayant d'en étrangler un autre. Dès qu'il s'énervait, et il était très sensible, il se mettait à bafouiller, le visage à la limite de celui d'un serial killer. Nous avons fini par nous en débarrasser, il a foutu le bordel dans le ministère de la culture, pour finalement qu'ils s'en débarrassent au Louvre, puis dans un lieu non ouvert au public, ouf !

Nous avons eu aussi un sosie de ben Laden, musulman pratiquant tendance wahhabite, le clan d'Al Qaida. Celui ci faisait peur aux touristes américains, surtout quand il leur demandait « open your bag please ! », comme si c'était un paradoxe. Mais l'État étant laïque, nous n'avons pas les contraintes de la cathédrale, elle dans le religieux (et faire rentrer le plus de monde, donc aucune

fouille des sacs, avis aux amateurs). Mais ne croyez pas qu'il était irréprochable, il n'arrêtait pas de peloter les japonaises, son fantasme, allant jusqu'à en embrasser une de force. Il n'a eu aucun blâme, la jeune femme étant choquée, notre directrice de l'époque ayant cru que cela pouvait passer pour du racisme. Si un blanc aurait fait cela, il aurait été muté directement !

Dans les cas actuels, nous avons un petit homme méchant, aigri, qui passe sa journée à se plaindre, et n'a jamais souri. Il fait peur aux enfants, gueule sur les gens, ne sait pas s'exprimer autrement, résultat c'est souvent le risque de la baston avec les touristes, il est inapte à la communication, et pour cause, il était jardinier d'État à l'Élysée, mais pour s'en débarrasser ils n'avaient rien trouvé de mieux que de nous l'envoyer, malgré un staphylocoque doré chopé avec une prostituée. Sympa, non ? Et il faut le supporter, un vrai vampire !

Le dernier, en dehors du travail est une perle : passionné de conspirations, d'ovnis, c'est une vraie encyclopédie sur tous les sujets : actualité, livres, films, musiques, cet homme de 55 ans est une bible sur tous les sujets des forums alternatifs. Oui mais voilà, dans le travail, c'est un obsessionnel, imbuvable, il bosse de la même façon depuis qu'il est arrivé, fait les mêmes gestes, dit les mêmes choses aux français, mange le même repas tous les midis (viennoise au nutella, nuts et 1 banane). Il croit bien bosser, et mieux que les autres, il est donc incompatible avec tout travail en équipe, or le boulot en équipe est la partie centrale des tours, on ne peut rien faire tout seul, tout est une machinerie, si cela coince quelque part, cela coince partout, du fait de l'étroitesse du lieu. Je l'adore pour ce qu'il est mais je le déteste pour ce qu'il fait, ce côté maniaque.

Les autres étaient normaux ou indifférents, comme beaucoup de fonctionnaires qui vont bosser sans leur cerveau, ne bossant que pour la paie, et n'ayant aucune ambition, piégés par le côté boulot à vie du statut de fonctionnaire.

Heureusement il y avait les vacataires, jeunes bizutés comme moi, pour aller bosser (plus qu'eux, sous prétexte que eux sont là toute l'année, et nous pour 1 ou 6 mois). N'empêche que tout cette nouveauté fait du bien, pour le pire (quand ils sont vraiment de sales branleurs pistonnés) ou le meilleur (quand ils aiment le travail en équipe et on gardé leur cerveau).

Personnellement, devenu fonctionnaire, j'ai à moitié perdu mon cerveau, influencé par les autres, et ne veut plus trop en faire, fatigué ou lassé par les conditions de travail de plus en plus dures, et le sous effectif de plus en plus chronique.

Ma 1ere saison d'avril à septembre se passa bien, j'arrivais à faire la part des choses, il faisait globalement chaud, et j'étais content, en octobre, de toucher mon chômage pour les 6 prochains mois, sachant que le mois d'avril suivant je serai repris.

Puis l'année suivante, en juin, arriva une des femmes qui changea ma vie.

En juin, arriva une nouvelle vacataire, Allison. Nous avons été ensemble en bas, et tout de suite, ça a collé en amitié, comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Sans le vouloir, je prononçais certaines « phrases clés » qui lui donnaient des éclats dans les yeux.

L'après-midi, elle rentra dans une grande amitié avec une autre vacataire, et nous formâmes alors un trio de choc. Comme elle était charmante, et belle, et surtout touchante, quand elle me regardait, j'avais l'impression de retrouver des forces et de la joie. Avec Michèle, c'était une période difficile, elle ne voulait plus des traitements, nous nous prenions la tête au téléphone. La passion amoureuse était allée dans le destructeur, elle voulait s'en sortir, et je voulais qu'elle s'en sorte, mais le peu de réussite des traitements nous énervait, créait une tension entre nous.

Avec Allison, on, tout était si simple, nous avons réussi, tous les jours ou nous bossions ensemble, à être tous les 2 en bas, ensemble. Dès le deuxième soir, nous primes l'habitude d'aller boire des cocktails en happy hour dans les nombreux pubs des Halles après le travail. Les nocturnes était un moment magique, nous rigolions, chantions, c'était l'entente parfaite.

Très vite, elle m'avoua ses sentiments, et nous entamâmes une relation platonique. En effet, elle voulait d'abord se débarrasser de son ex, un mec vraiment louche, limite dangereux. Juste en se caressant les mains, en se regardant, par les mots, je découvris que l'amour pouvait être fort.

Un bonheur sans fin, un paradis retrouvé, pendant les 3 mois ou elle travailla à Notre-Dame. Chaque jour ou soirée était merveilleuse, j'ai encore une nostalgie extrême en pensant à cette époque. Les collègues, vacataires et fonctionnaires, ne comprenaient pas ce qu'elle me trouvait, j'avais droit aux échos méchants de ce qu'ils disaient via la 3eme de notre petit groupe.

J'étais devenu un expert en mojito, en martini, et dans les bars des Halles, on croisait toute la jet set homosexuelle et hétérosexuelle dans ce quartier. Heureusement j'étais accompagné, car là aussi, les dragueurs étaient légion, de vrais rapaces, à mater le cul, quand on n'est pas habitué, ça choque !

Elle m'avoue avoir eu des chimiothérapies, par erreur, ils s'étaient trompés dans les dossiers, et avaient cru qu'elle avait un cancer. Je m'étonnais devant ce coup du hasard, ou du destin.

Mais le dernier soir, pour la fête de départ des vacataires d'été, elle ne vint pas.

Je l'appelais, sa grand-mère était malade, et son ex devenait très violent.

Ce fut le dernier appel.

Je n'eus plus de nouvelles d'elle, ensuite. Il semble qu'elle est restée quelques mois en Corse, et est revenue dans un boulot de caissière, c'est la 3eme qui me le dit, elle m'avoua qu'Allison me rappellerait, mais elle ne le fit jamais.

Je finis par la garder dans mon cœur, comme un doux rêve, et revit Michèle, qui était enfin décidée à se battre.

Tout redevint tout beau, tout rose.

Jusqu'au jour ou je reçus un message sur mon répondeur « Michèle a fait une allergie à l'anesthésiant » et fonçais dans le premier TGV pour La Rochelle.

Elle avait fait une allergie au curare, erreur médicale, ils n'auraient jamais du en donner. Elle était morte pendant 3 minutes.

Je la revis, telle une sainte, telle une mystique, elle dégageait une énergie incroyable, comme si toute la pièce vibrait de sa présence. Je compris que rien ne serait comme avant.

Voici en substance ce qu'elle me dit de la mort :

Elle traversa bien un tunnel, c'était l'effet de la rapidité, elle traversait l'univers à une vitesse ahurissante, et l'espace était déformé donnant une idée de tunnel. Au bout, elle vit une Lumière, qui lui dit qu'elle l'aimait, et lui montra sa vie telle qu'elle ne l'avait jamais espéré : elle vit les conséquences de ses mots et ses actes sur les autres, et ce fut une expérience très traumatisante mais aussi éveillante, car c'était le spectacle de la vérité, objective cette fois. La Lumière ne la jugeait pas, ne l'accusait pas, elle lui pardonnait tout car il n'y avait rien à pardonner.

Ce qu'elle me dit sur moi : je ne l'aimais pas, j'aimais son cancer. Sans lui, je ne l'aurai jamais aimé, cela n'aurait jamais été si beau entre nous

Elle me dit que comme un fumeur d'opium, qui vit une extase sans pareille la 1ère prise, et ensuite cherchera dans les autres prises la sensation qu'il a vécu, mais ne la retrouvera jamais, ainsi un « jour comme le dernier » ne se vit qu'une fois.

Je pleurais, devant cette vérité que je ne pouvais nier. Elle me dit ensuite que son père, décédé, tenait les mains de Jésus. Ce dernier lui dit que ce n'était pas son heure, la prit comme si elle était la plus légère qui soit, et la ramena jusqu'à son corps.

Elle me fit un dessin de lui, le visage de cet homme vibrait, comme s'il me regardait en direct, comme si ses yeux étaient vivants. Aucune peinture, aucun dessin ne me bouleversa plus que celui ci, j'étais persuadé que c'était le dessin de celle qui l'a vu.

Elle m'avoua enfin avoir vu les anges, le long du tunnel. Elle me dit qu'ils m'aideraient, si je croyais en eux. Je la quittais, dans les larmes, persuadé que je la reverrais pas. Ce fut des adieux très étranges, bien plus des au revoir, car je savais désormais une partie de ce qu'il y avait ensuite.

2 semaines plu tard, j'eus un appel de sa mère.

L'appel attendu depuis 2 ans, je m'y attendais, mais je ne l'acceptais pas.

Je fis une sorte d'adieu à ma mère, à mes amis, en les voyant une dernière fois.

Puis mon père m'invita à la cantine du palais de justice de Paris, je décidais d'y aller, pour lui faire mes adieux avant de sauter dans la Seine.

Je partis, décidé à mourir, et défiant les anges « essayez donc de m'en empêcher, tiens ! »

Une fois mangé, je lui fis ce qui constituait pour moi mes adieux, sans qu'il se doute de quelque chose, comme ma mère et mes potes.

En sortant du palais de justice, ce fut comme un bourdonnement à mes oreilles, comme si quelque chose essayait de m'empêcher d'avancer.

Je parvenais sur la rue, prêt à aller sur la gauche, vers le pont.

Et au feu, une voix m'appela. C'était une fonctionnaire de Notre-Dame, qui elle aussi sortait de la cantine. Elle me demanda ou j'allais, je lui dis faire un coucou aux collègues, cela ne coutait rien un adieu à eux aussi.

En chemin, elle me parla d'un contrat de CDI libéré à Notre-Dame, les demandes pouvaient être faites jusqu'au soir. Je me dis que de toute manière je n'avais aucune chance

Nous arrivâmes au pied des tours, et un CDI en retard de manger arriva. Il promit avant de monter d'en parler au chef d'équipe pour ma candidature.

Je partis, en me disant « allez je me présente, et si je suis pas pris, je saute ».

Il parla bien au chef d'équipe, qui appela la directrice des monuments (système pyramidal dans la fonction publique). Elle ne voulait pas me prendre, elle avait déjà sa tête. Il me défendit bec et ongle, ne sachant pas qu'il tenait ma vie entre ses mains. Il tint le coup « c'est lui ou personne », et arriva à la convaincre.

Le lendemain, j'allais au rendez-vous, et appris que j'étais embauché.

J'étais seul, mais j'avais un travail à temps plein et toute l'année, cette fois, pour oublier peut être pas, mais du moins pour penser à autre chose, si possible.

Les deux années suivantes, je devins comme un prêtre, ne m'habillant qu'en noir, avec un col Mao, ne draguant pas, ne cherchant pas, je vivais une petite vie avec ma mère, sans rien espérer.

Cette cascade de coïncidences, sûrement des anges, avait fait que j'étais en vie, mais j'étais un pantin sans amour et sans but.

Je profitais de cette époque pour reprendre mes écrits, un roman et plusieurs nouvelles, que je me décidais à mettre au propre et à développer.

Dans cette période, je cessais tout tchat, tout meetic, et me lançais dans la vie passionnante d'un forum alternatif. Un forum neutre, une sorte de monde en miniature, avec tout ce qui fait notre société dans chacune des « figures » du forum.

Je me donnais à fond, après le discours de Sarkozy le soir du « non » au referendum européen, voyant en lui le prochain président, dans un sujet « comment arrêter Sarkozy ? », voyant la France changer de manière inexorable, je ne pus stopper ce train en marche, devenant spectateur de la manipulation de l'UMP pour reprendre les voix du FN.

Je fis des voyages, à Athènes, Tunis, New-York, Londres, passionné surtout par cette grande ville américaine plus que les autres : La bas, tout s'achète, le temps de file d'attente peut être raccourci via des dollars, le sourire s'achète via quelques cents. Les magasins ne ferment pas, de même que le métro, les bus, les taxis et les limousines, qui roulent 24h/24. La ville qui ne dort jamais, et à Manhattan, une sécurité permanente, contrairement à Paris, via la présence policière, un flic tous les 10 mètres, on aura beau critiquer, marcher sans risquer de se faire agresser c'est un bien sans pareille (après ils ne vont pas dans les autres quartiers de la ville, c'est un fait).

J'ai adoré à New-York leur nourriture à base d'œufs, et adoré Times Square, et le gigantisme des tours, oui cela ressemblait à Babylone, ou encore Sodome et Gomorrhe, n'empêche, le retour à Paris fait vraiment mal, très mal !

En avril, ma grand-mère se découvrit un cancer avancée, et tomba dans le coma. Elle ne souffrit pas, et c'était le principal, dans cette maladie de merde, qui m'avait pris : mes 4 grands parents, 3

oncles, et celle que j'aimais, peu importe qu'elle me dise que je l'aimais parce qu'elle était malade, je l'ai aimé, je n'aurais pu la connaître normale, je l'aimais elle, et elle était malade. L'aimer elle c'était l'aimer malade, je l'ai aimé quand elle avait perdu un sein, puis des kilos, puis ses poils, ses cheveux, qu'elle avait des bandages, qu'elle ne pouvait rien faire après un traitement et que je me changeais en infirmier.

Sa mort fut un électrochoc, je n'en pouvais plus d'être seul. Je demandais alors aux anges de m'aider à trouver pas n'importe qui, mais la bonne, cette fois.

Les jours qui suivirent, je fus harcelé par meetic : dans les pubs, dehors, dans les conversations des gens que je croisais.

Quoi ? Fallait que je m'y réinscrive ?

En ayant marre de voir cela, je payais les 50 euro pour me réinscrire sur 3 mois. Et le lendemain, j'avais dans ma boîte un message de femme.

Chose étonnante, car sur les sites de rencontre, il y a 3 hommes pour une femme, aussi les hommes n'ont que peu de chance d'obtenir une réponse quand ils écrivent, tant les femmes reçoivent de messages (et enlevez les prostituées qui cherchent des clients). Mais alors là, une femme qui m'écrit sans que j'aie envoyé de message...très rare !

Je lis le message, juste 3 lignes, et regarde la fiche et l'annonce. Et je ne sais pourquoi, dans ma réponse, je lui fais un roman, comme celui qui retrouverait une connaissance perdue de vue depuis des années. 2 pages de réponse !

Très vite, nous nous donnons nos MSN, moi qui déteste ce logiciel, je me mets à l'utiliser.

La discussion, pendant les jours qui suivent, est tout bonnement au delà du réel. Je devine ses pensées, ses écrits, ses envies, et elle avec moi. Comme une transmission télépathique.

Il ne me fait plus aucun doute, je sais que quand je la verrai, tout ira bien, qu'elle est mon âme sœur.

La voilà qui arrive, à la gare.

Je la prends dans mes bras. J'ai la confirmation que j'attendais.

Je l'embrasse.

Je lui fais visiter Paris, et le musée du Louvre, car elle est fan d'Egypte, puis nous nous embrassons, encore et encore, dans le jardin des tuileries, sans savoir qu'un an plus tard, j'y travaillerai.

Une journée magique dans Paris.

Juste dans l'amour.

15 jours après, elle me fait visiter sa ville, Provins.

Le mois d'après, je l'emmène à Venise, et la demande en mariage.

1 an après, nous vivons chez ma mère, et elle tombe enceinte.

Je décide qu'il faut un cadre pour cet enfant à naître, mais je n'ai pas le statut de fonctionnaire pour faire ma vie convenablement.

Mon chef d'équipe, qui était devenu, plus qu'un collègue, qu'un ami, mais comme un frère, retrouve alors dans la poubelle du boulot un papier jeté par le fou maniaque, parlant d'un concours de fonction publique, au musée du Louvre.

Je me présente, et suis sans surprise sélectionné pour l'oral.

J'arrive en avance aux Halles, ou j'ai rendez-vous. Je me dirige donc vers l'église Saint-Eustache, pour y faire appel aux anges.

A l'intérieur, je tombe, comme par hasard, sur la « chapelle des anges », je décide, alors que je ne l'ai jamais fais, de prier, je leur demande un signe, et une aide.

Au tirage au sort du texte, je tombe sur le « 10 », qui m'a tant suivi dans le « qui suis je ? » que j'ai fini par écrire. J'y vois le signe, maintenant il faut l'aide.

Le jury me remet le texte, je lis le texte « les églises ».

Une bouffée de gratitude, de bonheur, comme quand j'étais dans le coma, se déverse en moi telle

une cascade, je sais dès cet instant que c'est gagné.
Mon expérience à Notre-Dame fait clairement la différence, je sens que j'ai tapé dans l'œil du chef des Tuileries.
Les jours suivants, je laisse cette béatitude couler en moi, et s'évaporer peu à peu, au contact des autres, comme si l'environnement me ré-intoxiquait peu à peu.
1 mois après, j'ai un appel du Louvre, je passe fonctionnaire, au jardin des Tuileries.

Ce travail fut un vrai travail de dingue :

Une équipe « du matin », 6h15 – 16h, qui ouvre le jardin, une autre « du soir », 12h – 21h30, qui ferme, et cela tourne tous les 15 jours.

Ce boulot, c'est faire des rondes, à pied, à vélo, en voiture, en voiturette de golf, ou être à l'entrée principale place de la Concorde, ou au milieu du jardin dans une sorte de PC.

Il faut faire appliquer un règlement de visite idiot au regard des mœurs actuelles : pas de chien, on ne peut faire de vélo, on ne peut aller sur les pelouses.

Imaginez donc le travail fastidieux, à dire aux bourges qui habitent le 1er arrondissement, l'élite financière du pays, qu'ils ne peuvent faire du vélo, qu'ils ne peuvent promener leur chien, qu'ils ne peuvent bronzer sur les pelouses. Vous avez alors un aspect de la lutte des classes, vous êtes la pauvre merde qui ose interdire à Monnnnnnnssiiiiieuuurrrr, « nous mais vous savez à qui vous parlez ? Je suis quelqu'un d'important » et autres menaces, car oui, quand on est un « grand », on a le droit de contourner les règles, selon eux.

Mais le pire, c'était les vendeurs à la sauvette, mais enfin ils avaient un autre jardin autorisé lui pour eux, en face de la pyramide du Louvre, nous pouvions négocier. C'était impossible avec les roumaines et les jeunes roumains armés de couteaux, nous passions la journée à les sortir par une porte, pour qu'ils/elles rentrent par une autre porte. Un vrai jeu de chat et à la souris, lassant, énervant, à donner envie de craquer et de les biffer. Car non contents de demander du fric, ils volent dans les sacs, et arnaquent avec des bagues prétendument trouvées par terre.

Sur les 4 morts pendant l'année et demie passée, j'en ai évité 2 : un homme a été retrouvé le matin dans une fontaine, défoncé à coup de batte de baseball (les maîtres chiens du privé ne faisaient pas leurs rondes la nuit, préférant regarder la télé par internet, ils ont été virés, mais les nouveaux continuent à ne rien faire d'une autre manière, plus fine, on peut faire sa ronde sans être attentif). Il n'y a jamais eu d'enquête, c'était un roumain, et le chef des tuileries a toujours l'arme du crime dans son bureau, pas demandée par la police.

Pendant ma pause déjeuner, un autre s'est mit le feu. Un collègue m'a raconté ce que c'est de voir quelqu'un fondre, je vous passe les détails. Celui qui l'a poussé dans une fontaine, courageux, n'a plus qu'un moignon.

Un soir, à la fermeture, le chef de fermeture, celui qui donnait les ordres, demanda à moi et une collègue de pousser un vieux monsieur, qui ne s'était toujours pas levé. Nous dûmes à ce monsieur de se lever pour la fermeture. Il se leva, et tomba.

Crise cardiaque, un docteur était là, pas loin. Mais sans défibrillateur, il n'y a pas beaucoup de chance de survivre à cela.

On nous demanda de continuer la fermeture, alors qu'il y avait bien plus grave, et quand nous l'avons terminé, nous sommes revenus près de lui, en silence, pour qu'un chefaillon venu en hâte du Louvre, le genre à jamais rentrer dans le jardin sauf 2-3 fois par an pour nous faire chier, déboula et nous dit de rentrer chez nous.

On avait pas le droit de se recueillir non plus. L'aurait on laissé tranquille, aurait il eu sa crise ?

Alors que j'étais avec une collègue devant la Concorde, un monsieur arriva, du sang à la gorge. Je fonçais chercher un policier, les images de sa gorge à moitié tranchée dans la tête, dans une recherche qui semblait très longue, alors qu'un flic était pas loin. Quand à ma collègue, elle était déjà au bord de l'évanouissement, elle ne supportait la vue du sang, là elle était servie !

Il y avait beaucoup de jours fériés, ce qui grossissait la paye, ainsi que des mécénats, encore mieux payés, mais il fallait croiser tous les connards qui nous gouvernent, et les acteurs, mannequins, cinéastes, grands couturiers, etc.

J'ai ainsi en mécénat fait comme le monde au passage de Fillon, je me suis tenu droit, l'air militaire, alors que j'aurais du lui cracher dessus.

Hormis quelques exceptions, plus une « star » est gentille à la télé, plus elle est pourrie et une saleté dans la vraie vie, et quand une « star » fait vraiment salaud à la télé, par contre elle est conforme à ce qu'elle est dans la vie : je ne vous ferai pas un dessin, mais les VIP de Sarkozy, qui lui suivi dans sa campagne sont les pires, les « stars » humbles, il y en a en fait très peu.

Ce boulot, au bout d'1 an, me rendit vite à moitié dingue, je demandais ma mutation pour revenir à Notre-Dame, je perdrais les mécénats, et surtout la paye de base (comme moitié privé, la paye du Louvre est 300 euro plus élevée que dans un monument entièrement public), mais je m'en foutais, il me fallait une vie relativement « normale ».

Pour avoir sa mutation, le lieu dans lequel on va doit donner son « oui » (formalité à Paris, car les candidatures sont rares, aucun fonctionnaire ne veut travailler à Paris, tous préfèrent le sud ou partir là bas, comme dans « bienvenue chez les ch'tis », sauf que le nooooooooooord, c'est Paris), et surtout le lieu qui fait partir doit donner son « oui » (il ne peut donner plus de 3 « non »), j'eus donc tout naturellement un 1er « non », j'étais au désespoir, me disant que dans les 6 mois, j'aurai un autre « non », puis un dernier 6 mois après, pour enfin partir la session d'après...système débile de la fonction publique, je devrais attendre 1 an et demi avant de partir, plus 4 mois car même après l'avis de mutation, un monument fait retarder au maximum le départ, soit disant pour organiser le sous-effectif, alors qu'il n'y a rien à organiser, tout est désorganisé au plus haut, du président au chef au sous chef aux encadrants aux agents. Toute la pyramide ne tient pas, à part en prenant des arrêts maladie (nous avons droit à 90 jours payés de maladie + les congés + les RTT).

J'étais donc résigné, comme je l'ai fais parfois pour ne pas craquer, à prendre pleins d'arrêts maladie, comme tout le monde.

Je demandais alors aux anges un geste, encore une fois.

Désespéré, ne m'imaginant pas 1 an et demi de plus dans cet enfer, je priais les anges.

15 jours après, le soir de la commission de mutation du ministère, mon père m'appela « tu es pris, les syndicats t'ont défendu, comme tu vas habiter loin de Paris (avec mon salaire, je n'ai rien trouvé en dehors de chez ma belle-mère, à 80 kilomètres de Paris, soit 2 heures aller, 2 heures retour de porte à porte) ».

Je n'en revenais pas, de nouveau toute l'énergie de mon coma m'envahit, d'une gratitude, d'un amour sans commune mesure.

J'avais encore eu un coup de pouce des anges, cette fois je retournais à Notre-Dame, mais fonctionnaire, avec un planning allégé pour après la naissance de ma fille.

Lucie est né, un 15 mai.

De nouveau, se fut comme un paradis qui s'ouvrait en moi.

Dans son regard, il y avait Dieu, il y avait l'Amour, pur et inconditionnel.

Avec elle, et ma chère et tendre, je formais enfin une famille.

9 mois plus tard, elle retombait enceinte, et nous préparâmes notre mariage et l'arrivée de cet enfant. Encore une fille, on ne sait pas faire de garçon.

Ma mère, passée chef du fait de ses bonnes notes, se retrouva sous le feu d'une administratrice de château complètement conne, et enchaîna du fait de cet harcèlement les arrêts maladies, au point d'atteindre les 90 jours, elle qui n'en avait pas prit un seul, hormis pour la fin de grossesse et les jours après l'accouchement. Même malade, elle allait au boulot, c'était un modèle.

Au fil que le compteur augmentait, je la tannais pour aller se faire un bilan de santé, tous les examens pour voir une cause autre que mentale, car elle semblait souvent fatiguée.

Elle ne faisait pas ses frottis depuis plusieurs années, elle finit par y aller.

Et le diagnostic fut sans appel : un cancer avancé de l'utérus, avec une avancée vers le ventre et la colonne vertébrale, elle aurait au mieux une chimiothérapie pour freiner le processus.

Elle alla à quelques séances, pour donner le change, mais la mise de poches pour uriner, qui lui sortaient de son corps, achevèrent son envie de se battre et sa dignité, jamais elle ne s'en remis, allant jusqu'à ne plus prendre aucun calmant, aucun cachet de morphine, préférant souffrir en silence ou dans les hurlements.

Les derniers mois de sa vie, malgré mon mariage, malgré l'arrivée de ma fille Jade, ne furent jamais heureux, elle ne pensait qu'à la mort, qu'à mourir. Elle voulait que je l'aide, que je lui trouve un médecin, elle ne pensait qu'à l'euthanasie.

Me voilà donc obligé de supporter cela, voulant l'aider, mais ne le pouvant pas. Si elle avait su, il lui aurait suffi d'avaler 2 cachets de morphine des paquets qu'elle avait, et elle serait morte dans son sommeil du fait du dosage.

Elle continua donc son chemin de croix, gardant au maximum sa souffrance pour elle, s'inquiétant d'abord de moi et ma femme, de mes filles, plutôt que d'elle. Un chemin comme mère Térésa, elle refusa toutes les médecines, sauf à la fin, elle accepta un centre de fin de vie exceptionnel, car elle ne pouvait plus ou presque marcher.

Elle eut enfin 15 jours paisibles, dans ce centre, la douleur et la souffrance étaient domestiqués.

Je passais avec elle les derniers jours, ma sœur et son frère encore en vie ne venant qu'une fois, près de la fin, le dernier jour quand elle ne pouvait presque plus parler. Au moins, dans ces jours, seul avec elle, je pus comprendre une partie de sa vérité et de ses mystères, mais le plus gros est resté inaccessible à tous, personne ne comprendra son envie de devenir mère Térésa, la reine des pauvres, depuis qu'elle a 15 ans, seul la naissance d'une fille l'ayant poussé à devenir responsable.

Elle mourut paisiblement, dans son sommeil, 2 jours après son idole David Servan-Schreibber, qui lui aussi luttait, mais depuis 18 ans grâce aux dernières techniques, inaccessibles à monsieur/dame tout le monde, évidemment.

Je tenais grâce à ma femme et mes filles.

Leur amour est tout ce qu'il me reste.

Je repris, pour penser à autre chose, mon roman et mes nouvelles, ainsi que l'écriture.

Les anges avaient continué de m'envoyer des signes, à moi mais aussi à ma femme, et nous 2 réunis. Je repris de manière intermittente le dialogue avec cette « Force » qui s'était révélée à moi en ce coma de fin 99.

Un livre est souvent un résumé des aventures et des souffrances, et le bonheur ne tient souvent qu'en quelques lignes.

« Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ».

Mais non, le bonheur ce n'est pas que cela, c'est bien sur une chose indicible, que les mots existants ne peuvent traduire.

Le bonheur, c'est la mer qui est dans les yeux de celle qui aime. C'est le tremblement de terre provoqué par le rire d'un enfant.

C'est la vibration provoquée par un toucher de main, par un baiser.

L'amour, c'est être aimé, mais surtout aimer, tout et tout le monde, enfin essayer vis à vis de certains, et dans l'amour du conjoint, trouver cette plénitude, se sentir complet avec l'autre, en étant soi même mais non en étant l'image du compagnon idéal ni en aimant un masque, mais ce que la personne est vraiment, au delà des apparences et des faux semblants.

Aimer, ici et maintenant.

Forever.